RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
PRONONCÉES

Par Meſſire ESPRIT FLÉCHIER,
Evêque de Nîmes.

VA1152193

RECUEIL
DES
ORAISONS
FUNEBRES
PRONONCÉES

Par Messire ESPRIT FLÉCHIER, *Evéque de Nîmes.*

Nouvelle Édition, dans laquelle on a ajouté un Précis de la Vie de l'Auteur.

BIBLIOTECA...

Des fonds de M. Pierre Machuel.

A ROUEN,

Chez JEAN RACINE, Libraire, rue Ganterie.

M. DCC. LXXXVI.

AVEC PERMISSION.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE MESSIRE
ESPRIT FLÉCHIER,
ÉVÊQUE DE NISMES.

ESPRIT FLÉCHIER naquit le 10 Juin 1632 à Perne, dans le Comtat d'Avignon. Etant entré dans la Congrégation de la Doctrine Chrétienne en 1648, il eut le bonheur d'y être formé par le P. Hercules Audiffret, son oncle maternel, alors Supérieur général de cette Congrégation, & qui s'y est fait estimer par ses talens & par sa vertu. M. Fléchier fournit avec distinction aux études de son état, & aux différentes classes dont il fut chargé, particulierement à Narbonne, où il professa la Rhétorique, & où il prononça en

Ce Précis de la vie & du caractere de M. Fléchier, est tiré de ses Lettres, & des Mémoires du P. Nicéron.

1659 l'Oraiſon Funebre de M. Rebé, Archevêque de cette Ville. Ce fut cette même année, quelques mois après la mort du P. Audiffret, qu'il quitta l'habit de Doctrinaire.

Il commença à ſe faire connoître à Paris par une deſcription du Carrouſel en vers Latins, & par quelques Poéſies françoiſes. On s'étonna qu'il eût pu exprimer en beaux vers Latins une choſe auſſi inconnue à l'ancienne Rome, qu'un Carrouſel. Cette deſcription intitulée, *Curſus Regius*, a été imprimée d'abord *in-folio* en 1660, avec la deſcription que Charles Perrault a faite du Carrouſel de 1662, & enſuite *in-douze*, dans le Recueil des Œuvres mêlées de M. Fléchier, qui parut en 1712.

Ses premiers Sermons augmenterent beaucoup ſa réputation, & ſes Oraiſons Funebres la mirent au plus haut dégré.

Voici ce qu'en dit M. Mongin dans un de ſes Diſcours Académiques. » L'Oraiſon Fu» nebre, avant M. Fléchier, étoit l'art d'ar» ranger de beaux menſonges ; un art tout » profane, où, ſans égard à la vérité ni à » la Religion, on conſacroit les fauſſes ver» tus des Grands, & ſouvent la grandeur » même. Mais le ſage Fléchier ne ſongea, » dans l'Eloge des Morts, qu'à faire des le» çons aux vivans, & qu'à déplorer les gran» deurs humaines par la vanité qui les accom» pagne, ou par la mort qui les détruit. Il » ne ſuffiſoit pas d'être né grand, de poſſé» der de grandes dignités, ou de lui propo» ſer de grandes récompenſes pour avoir une » place parmi ces Héros immortels. Pour ne

» point trahir la vérité, il n'a loué que la » vertu : pour ne point flatter ſes portraits, » il n'a travaillé que d'après la plus belle na- » ture ; & tous ſes Héros ſont des modeles, » comme toutes ſes Pieces ſont des chefs- » d'œuvres. C'eſt-là qu'on eſt étonné de voir » dans un ſeul homme, l'ame univerſelle de » pluſieurs grands hommes, l'ame du Guer- » rier, l'ame du Sage, du grand Magiſtrat, » & de l'habile Politique. Là, il s'éleve, il » change, il ſe multiplie, & prend toutes les » formes différentes du mérite & de la vertu. » La ſéduction eſt ſi forte, qu'on croit voir » tout ce qu'on ne fait que lire ou qu'enten- » dre. Avec un livre à la main, vous êtes » transformé dans des ſieges & des batailles. » C'eſt l'Orateur qui vous charme, & vous » n'êtes occupé que du Héros. C'eſt Fléchier » qui parle, & vous ne voyez que Turenne. » L'art cache l'Orateur, & ne montre que le » grand Magiſtrat, ou le grand Capitaine. «

M. Fléchier liſoit ſouvent les Sermonaires Italiens & Eſpagnols, qu'il appelloit agréable- ment ſes bouffons, & il avouoit que le ridi- cule de ces Ouvrages avoit contribué à épu- rer & à fortifier ſon goût pour le vrai, ſans lequel il n'y a ni beauté ni force dans l'élo- quence.

Parmi les illuſtres amis que ſon mérite lui acquit, M. de Montauſier fut un des plus vifs. Ce fut lui qui le produiſit auprès de Monſei- gneur le Dauphin, dont il fut Lecteur. Choiſi en 1672 pour l'Oraiſon Funebre de Mada- me de Monrauſier, il produiſit alors au grand jour ce talent ſingulier que toute la France a

reconnu en lui pour ces ſortes d'Ouvrages.

En 1673, il fut reçu à l'Académie Françoiſe, à la place de M. Godeau, Evêque de Vence.

Un des projets formés pour l'éducation de M. le Dauphin, avoit été de faire écrire pour lui l'Hiſtoire de tous les grands Princes Chrétiens. M. Fléchier fut chargé de celle de Théodoſe, qui parut en 1679. C'eſt la ſeule qui ait été donnée.

Le Roi, non content de lui avoir donné l'Abbaye de S. Séverin, & la charge d'Aumônier ordinaire de Madame la Dauphine, le nomma en 1685 à l'Evêché de Lavaur, d'où il paſſa en 1687 à celui de Nîmes. Voici la Lettre qu'il écrivit au Roi au ſujet de cette tranſlation.

SIRE,

» J'ai reçu avec toute la reconnoiſſance que » je dois, la grace que V. M. m'a fait de me » nommer à l'Evêché de Nîmes; & cette » marque précieuſe de ſon ſouvenir, a renou- » vellé dans mon cœur tous les ſentimens de » reſpect & de vénération pour ſon auguſte » Perſonne, & toute l'ardeur du zele que j'ai » toujours eu pour ſon ſervice. Mais, Sire, » V. M. me permettra de lui repréſenter avec » toute la confiance que me donnent ſes bon- » tés, que je regarde le premier choix qu'el- » le a bien voulu faire de moi pour l'Evêché » de Lavaur, comme ma premiere vocation; » que j'y ai travaillé comme n'en devant point

» ſortir, & qu'une marque que Dieu me vou-
» loit en ce lieu, c'eſt qu'il y béniſſoit mes
» travaux, & que les peuples m'écoutoient
» avec plaiſir, quand je leur prêchois l'obéiſ-
» ſance qu'ils doivent à Dieu, & la fidélité
» qu'ils doivent à Votre Majeſté. J'avoue,
» Sire, que j'ai une grande paſſion d'achever
» l'ouvrage que j'ai commencé, & que ce ſe-
» roit une grande grace de me laiſſer entre-
» tenir & augmenter les bonnes diſpoſitions
» où je vois les nouveaux Convertis de mon
» Dioceſe. Je ne doute pas que le Succeſſeur
» que V. M. m'a deſtiné, n'ait plus de talens
» & de capacité que moi; mais l'application
» que j'ai eu à les inſtruire, & la confiance
» qu'ils ont priſe en moi, me donnent des fa-
» cilités qu'on n'a pas dans les commence-
» mens d'un Epiſcopat. L'Evêché de Nîmes,
» Sire, eſt vaſte & difficile à gouverner; &
» je ne me ſens ni aſſez de force, ni aſſez
» d'adreſſe pour cela. Je ſçai qu'il eſt plus
» riche & plus honorable que le mien; mais
» Votre Majeſté m'a déja donné tant de bien
» que je n'en ſouhaite pas davantage: & l'hon-
» neur qu'elle m'a fait de me croire capable
» & digne d'être dans cette place-là, me vaut
» mieux que la place même. J'y ſerois plus
» proche de mon pays & de ma famille;
» mais je ne dois point avoir de plus forte
» affection que celle de ſervir Dieu & Votre
» Majeſté; & je crois que je ne lui ſerai pas
» inutile dans ce pays-ci. Je me jette donc aux
» pieds de Votre Majeſté pour la ſupplier de
» me laiſſer dans ce Dioceſe où elle m'a en-
» voyé, & où je puis plus tranquillement

» prier Dieu qu'il continue à répandre abon-
» damment ſes bénédictions ſur Elle. Je ne
» l'ai jamais importunée pour lui demander
» du bien ; je crains que je ne l'importune
» en lui diſant qu'elle m'en fait. C'eſt une
» grande preuve de votre bonté, Sire, que
» vous me réduiſiez à ne vous demander que
» la diminution de vos bienfaits & de vos
» graces. J'attendrai les ordres de Votre Ma-
» jeſté, quoiqu'elle m'ordonne, & je les
» exécuterai avec toute la ſoumiſſion & la fi-
» délité que lui doit, Sire, ſon très-hum-
» ble, &c. «

Nîmes étoit alors un poſte très-difficile, par la multitude des Calviniſtes dont le Dioceſe étoit rempli. Le Roi avoit révoqué l'Edit de Nantes, & pluſieurs Calviniſtes avoient fait abjuration. Mais on n'ignoroit pas que de ces nouveaux Catholiques, les uns encore attachés à leur ancienne Religion, ne demeuroient que par politique dans celle qu'ils avoient embraſſée, & que les autres négligeoient d'en remplir les devoirs. La prudence, le zele, la charité de M. Fléchier, lui fournirent, pour empêcher les maux qu'on en pouvoit appréhender, des moyens dont le ſuccès répondit à ſon attente.

L'inclination qu'il avoit pour les Belles-Lettres, ne fut point étouffée par les ſoins de l'Epiſcopat. Il ſe forma par ſes ſoins à Nîmes une Académie dont il étoit l'ame & le Préſident. Son Palais étoit une autre Académie, il s'y appliquoit à former des Orateurs Chrétiens, qui ſerviſſent l'Egliſe, & fiſſent honneur à la Nation.

Il mourut le 16 Février 1710, dans la ſoixante & dix-huitieme année de ſon âge.

Le P. de la Rue, dans la Préface de ſes Sermons, fait ainſi le caractere de M. Fléchier. » L'amour de la politeſſe & de la juſteſſe du » ſtyle l'avoit ſaiſi dès ſes premieres études. Il » ne ſortoit rien de ſa plume, de ſa bouche, » même en converſation, qui ne fût ou qui » ne parût travaillé. Ses Lettres & ſes moindres Billets avoient du nombre & de l'art. » Les beaux Arts, & principalement la Poéſie » ayant été ſa premiere occupation, il s'étoit fait une habitude, & preſque une néceſſité de compaſſer toutes ſes paroles, & » de les lier en cadence. Le feu qui éclate » dans ſon ſtyle, & qui en releve par-tout la » grace & la dignité, ſemble manquer de véhemence; & ſa prononciation traînante & » peu animée, favoriſant, par ſa lanteur, la fidélité dans ſa mémoire, donnoit à l'Auditeur tout le loiſir de ſuivre aiſément la délicateſſe de ſes penſées, & de ſentir le plaiſir d'en être charmé. Comme ce fut d'abord par les Eloges Funebres qu'il commença à ſe faire diſtinguer, la gravité des » ſujets, fort avantageuſe à la peſanteur naturelle de ſa voix & de ſon action, & la » beauté des choſes qu'il diſoit, en firent inſenſiblement goûter la maniere, & traveſtirent même en talent un défaut, qu'en » d'autres ſujets moins triſtes on auroit peine » à ſupporter. C'eſt ce qui parut dans ſes Sermons de morale: car au lieu que la véhémence & l'impétuoſité doivent y régner, » le ſon de ſa voix, qui avoit quelque choſe

» de lugubre, y répandit ſon froid ſur le feu » de ſes expreſſions; & la liberté de ſon eſprit » lumineux, y étoit, pour ainſi dire, à l'atta- » che de ſa mémoire. »

Après ce caractere de M. Fléchier fait par une main étrangere, il eſt bon de mettre ici le portrait qu'il fait de lui-même dans une Lettre à un de ſes amis.

Lettre où M. Fléchier ſe dépeint lui-même.

VOus voulez donc M., que je vous trace le portrait d'un de vos amis & des miens, & que je vous faſſe une copie d'un original que vous connoiſſez auſſi-bien que moi ... Sa figure, comme vous ſçavez, n'a rien de touchant ni d'agréable; mais elle n'a rien auſſi de choquant. Sa phiſionomie n'impoſe pas, & ne promet pas au premier coup d'œil tout ce qu'il vaut. Mais on peut remarquer dans ſes yeux & ſur ſon viſage, je ne ſçai quoi qui répond de ſon eſprit & de ſa probité.

Il paroît d'abord trop ſérieux & trop réſervé; mais après il s'égaie inſenſiblement & qui peut eſſuyer ce premier froid, s'accommode aſſez de lui dans la ſuite.... Son eſprit ne s'ouvre pas tout-d'un-coup, mais il ſe déploie petit, à petit, & il gagne beaucoup à être connu.... Il ne s'empreſſe pas à acquérir l'eſtime & l'amitié des uns & des autres; il choiſit ceux qu'il veut reconnoître & qu'il veut aimer, & pour peu qu'il trouve de bonne volonté, il s'aide après cela de ſa douceur naturelle & de certains airs de diſcrétion, qui lui attirent la confiance. Il n'a

jamais brigué de ſuffrage : il a voulu être eſtimé par raiſon, non pas par cabale. Sa réputation n'a jamais été à charge à ſes amis, & n'a rien coûté qu'à lui-même. Quand il a été louable, il a laiſſé aux autres le ſoin de le louer. Il ſçait ſe ſervir de ſon eſprit, mais il ne ſçait pas s'en prévaloir ; & quoiqu'il ſe ſente, & qu'il s'eſtime ce qu'il vaut, il laiſſe à chacun ſon jugement.... il ſe renferme en lui même, & ſe rend la juſtice qu'on lui refuſe....

Il a un caractere d'eſprit net, aiſé, capable de tout ce qu'il entreprend. Il a fait des vers fort heureuſement ; il a réuſſi dans la proſe : les Sçavans ont été contens de ſon Latin : la Cour a loué ſa politeſſe. Il a écrit avec ſuccès : il a parlé en public, même avec applaudiſſement..... Sa converſation n'eſt ni brillante, ni ennuyeuſe : il s'abaiſſe, il s'éleve quand il le faut. Il parle peu, mais on s'appetçoit qu'il penſe beaucoup. Certains airs fins & ſpirituels marquent ſur ſon viſage ce qu'il approuve ou ce qu'il condamne : & ſon ſilence même eſt intelligible... Quand il n'eſt pas avec des gens qui lui plaiſent, il demeure au-dedans de lui-même. Quand il eſt avec ſes amis, il aime à diſcourir & à ſe répandre au-dehors : il eſt pourtant toujours maître de ſon eſprit. Lorſqu'il parle, on voit bien qu'il ſçauroit ſe taire ; & lorſqu'il ſe tait, on voit bien qu'il ſçauroit parler.... Il écoute les autres paiſiblement, & les paie ſouvent de la patience ou de l'attention qu'il fait paroître à les écouter. Il leur pardonne aiſément d'avoir un peu d'eſprit, pourvu qu'ils ne veuillent pas lui faire accroire qu'ils en ont beaucoup.... Ce qui fait qu'il eſt

bien reçu dans les compagnies, c'eſt qu'il s'accommode à tout, & ne ſe préfere à perſonne. Il ne ſe pique pas de faire valoir ce qu'il ſçait ; il aime mieux leur donner le plaiſir de dire eux-mêmes ce qu'ils ſçavent...

Il n'eſt pas fort vif au-dehors, mais il a beaucoup de vivacité au-dedans : & peu de choſes échappent à ſes réflexions....

Il n'eſt pas naturellement inquiet, & ne s'amuſe pas à deviner les ſecrets d'autrui. Mais pour peu d'ouverture qu'on lui donne, il va de conjecture en conjecture ; & quand il veut, il n'y a guere de myſtere qu'il ne découvre.... Il voit tout-d'un-coup le ridicule des hommes, & jamais perſonne ne remarqua plus promptement une ſottiſe....

Il eſt naturellement pareſſeux ; mais quand il veut il trouve en lui des reſſources dont il a été ſouvent étonné lui-même. Quoiqu'il perde beaucoup de temps, il ſe rencontre qu'il en a toujours aſſez : & tout lent qu'il paroît, il y a peu de gens qu'il ne rattrape, quelque diligens qu'ils puiſſent être.

Pour ſon ſtyle & pour ſes Ouvrages, il y a de la netteté, de la douceur & de l'élégance : la nature y approche de l'art, & l'art y reſſemble à la nature. On croit d'abord qu'on ne peut ni penſer ni dire autrement : mais après qu'on y a fait réflexion, on voit bien qu'il n'eſt pas facile de penſer ou de dire ainſi. Il a de la droiture dans le ſens, de l'ordre dans le diſcours ou dans les choſes, de l'arrangement dans les paroles, & une heureuſe facilité, qui eſt le fruit d'une longue étude. On ne peut rien ajouter à ce qu'il écrit, ſans y mettre du

ſuperflu ; & l'on ne peut rien ôter ſans y retrancher quelque choſe de néceſſaire. Enfin, votre ami vaudroit encore mieux, s'il pouvoit s'accoutumer au travail, & ſi ſa mémoire un peu ingrate, non pas infidelle, le ſervoit auſſi-bien que ſon eſprit. Mais il n'y a rien de parfait au monde, & chacun a ſes endroits foibles.

Pour ſon cœur, où je crois que vous vous intéreſſez davantantage, il n'eſt pas ſi aiſé de le connoître. Il ſe modere quand il veut, il eſt ſecret & circonſpect ; il ſe cache ſouvent ſous les voiles d'une tranquillité & d'une indifférence apparente. Mais je l'ai vu dans ſon naturel, je l'obſerve depuis long-temps, & je ſuis dans ſa confidence. Ainſi, M., je vous ferai part de mes connoiſſances.

Ce cœur, M., n'eſt pas indigne de vous. Il a de la grandeur & de la généroſité ; aucun intérêt ne le touche, & il ne voudroit avoir du bien que pour être en état d'en faire. Son plus ſenſible plaiſir, c'eſt de pouvoir obliger ſes amis, ou de pouvoir reconnoître les obligations qu'il leur a. Il aimeroit pourtant mieux avoir des graces à faire que d'en recevoir. Il a toujours cru que le mérite pouvoit ſe paſſer de la fortune. Il s'eſt contenté de l'un, & ne s'eſt pas inquiété pour l'autre.

Rien n'eſt tant contre ſon humeur, que d'être à charge à qui que ce ſoit. Dans ſes beſoins, il n'a recours qu'à ſa patience ; & quand il ſeroit plus éloquent qu'il n'eſt, il ne ſçait plus parler quand il s'agit de demander. Tous les honneurs du monde lui paroîtroient trop achetés, s'ils lui avoient coûté quelque baſ-

ſeſſe. Il n'aime pas à contredire, mais il aime encore moins à flatter. Quoiqu'il n'y ait guere d'homme qui ſçache mieux louer que lui, il n'a jamais voulu rendre, ni même donner mal-à-propos ſes louanges. Il ſçait, quand il le faut, jetter quelques grains d'encens odoriférant, qui récrée & qui n'étourdit pas : auſſi n'en reçoit-il pas qu'il ne ſoit auſſi fin que celui qu'il donne. . . . .

Il a de l'ambition, non pas de celle qui s'empare & qui s'agite pour parvenir, mais de celle qui attend paiſiblement la juſtice qu'on doit lui rendre, qui ne cherche pas les voies les plus courtes, mais les plus honorables..... Il ſe conſole aiſément de n'être pas heureux, pourvu que le public l'en juge digne ; & il travaille à ſe faire conſidérer par lui-même plutôt que par l'état où on l'aura mis...

Il n'envie la gloire de perſonne, mais il aime à jouir de la ſienne. Quoiqu'il n'ignore pas les talens qu'il a, il eſtime ceux que les autres ont ; ainſi il a le plaiſir que donne l'honneur, ſans faire ſouffrir aux autres les incommodités que donne l'orgueil.

Il eſt ſenſible aux approbations ſinceres & déſintéreſſées. Un homme qui le loue ſans le connoître, un Auditeur qui s'écrie, un paſſant qui le montre & qui dit : C'EST LUI ; ce ſont là les éloges qui le touchent davantage. Quand on l'éleve, il ſe tient dans une honnête modération, & ſa pudeur eſt embarraſſée ; mais ſi l'on veut l'abaiſſer, il prend une fierté qui le met au-deſſus de tout. Il eſt facile, populaire, officieux à ceux qui ſont au-deſſous de lui, commode à ſes égaux. Pour

les Grands qui ſe prévalent de ce qu'ils ſont, il les reſpecte de loin, & les abandonne à leur propre grandeur.

Il ſe poſſede dans les occaſions, & ſes paſſions ne peuvent rien ſur ſa raiſon ſi elle n'y conſent, ou ſi elle n'eſt ſurpriſe.... Il eſt de bonne foi, & il croit aiſément que tout le monde eſt de même. Mais ſi l'on vient à lui manquer, on ne regagne plus ſa confiance; ainſi il ne trompe jamais perſonne, & n'eſt jamais trompé qu'une fois. S'il a donné quelque ſujet de plainte à quelqu'un, il n'oublie rien pour le ſatisfaire; mais ſi l'on ſe plaint de lui ſans raiſon, il a une innocence fiere, qui ne deſcend pas aux éclairciſſemens & aux juſtifications: & rien ne lui coûte tant que de faire ſon apologie.... Quand on l'offenſe, il a le reſſentiment vif, mais il ne dure pas longtemps. L'envie lui deplaît, mais elle ne l'afflige pas. Il ſouffre avec peine une injuſtice, mais il la pardonne.

L'infidélité d'un ami eſt le péché irrémiſſible pour lui. Lorſqu'on en uſe mal à ſon égard, il y a peu d'excuſes qui le ſatisfaſſent, & il a d'autant plus de peine de ſe réconcilier avec ceux qui l'ont fâché, qu'il prend plus de précaution pour ne fâcher perſonne. Il n'a pas de grands attachemens au monde; & comme il n'a pas beaucoup à gagner ni beaucoup à perdre, il n'a ni de grands chagrins ni de grandes joies.

Les devoirs extérieurs & les bienſéances de la vie lui ſont à charge. Les viſites qu'on ſe rend, les lettres qu'on s'écrit, & le commerce de ſociété inévitable entre gens indif-

ſérens, ſont des contraintes de ſa part, & des importunités de la part des autres. Il ne compte avoir vécu que le temps qu'il a paſſé avec ſes amis ou avec lui-même ; & ſes meilleures heures ſont celles de ſes entretiens familiers, ou de ſes libres rêveries.

Le nombre de ſes amis eſt comme celui des élus, fort petit : il ne les choiſit pas légerement, mais il les ménage & il les conſerve ſoigneuſement quand une fois il les a choiſis ; & s'il en a peu, du moins a-t-il cet avantage qu'il n'en perd point.... Il eſt avec eux gai ſans emportement, libre ſans indiſcrétion, familier ſans incivilité, complaiſant ſans foibleſſe, & ſage ſans auſtérité.

Il eſt délicat & difficile ſur ce que l'on ſe doit quand on s'aime ; il veut qu'on s'entende à demi mot, qu'on ſe prévienne, & qu'on devine ce qui peut plaire ; mais il n'exige rien d'autrui qu'il ne s'impoſe à lui-même ; & s'il ſe plaint, pour peu de ſujet qu'il en ait, il ſouffre auſſi qu'on ſe plaigne pour peu de ſujet qu'il en donne. C'eſt ainſi qu'il eſt fait pour ſes amis, & c'eſt ainſi qu'il ſouhaite que ſes amis ſoient faits pour lui.

Fin de l'Eloge de M. Fléchier.

TABLE
DES ORAISONS
FUNEBRES

Contenues dans ce Volume.

ORAISON Funebre de Madame la Ducheſſe de Montauſier, prononcée en l'Egliſe de l'Abbaye d'Hiere, le 2 Janvier 1672.

Oraiſon Funebre de Madame la Ducheſſe d'Aiguillon, prononcée en l'Egliſe des Carmélites de la rue Chapon, le 12 Août 1675.

Oraiſon Funebre de Monſieur de Turenne, prononcée à Paris dans l'Egliſe de ſaint Euſtache, le 10 Janvier 1676.

Oraiſon Funebre de M. le Premier Préſident de Lamoignon, prononcée à Paris, dans l'Egliſe de ſaint Nicolas du Chardonnet, le 18 Février 1679.

Oraiſon Funebre de Marie-Thérèſe d'Autriche, Reine de France, prononcée à Paris le 24 Novembre 1683, en l'Egliſe des Religieuſes du Val-de-Grace, où ſon cœur repoſe.

Oraiſon Funebre de Meſſire Michel le Tellier, Chancelier de France, prononcée dans l'Egliſe de l'Hôtel Royal des Invalides, le 22 Mars 1686.

Oraiſon Funebre de Madame la Dauphine, prononcée dans l'Egliſe de Notre-Dame, le 15 Juin 1690.

Oraiſon Funebre de M. le Duc de Montauſier, prononcée dans l'Egliſe des Carmelites du Fauxbourg ſaint Jacques, le 12 Août 1690.

Fin de la Table.

ORAISON

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

JULIE-LUCINE D'ANGENNES

DE RAMBOUILLET,

DUCHESSE

DE MONTAUSIER,

DAME D'HONNEUR

DE LA REINE,

PRONONCÉE EN PRÉSENCE de Madame l'Abbeſſe de Saint Etienne de Rheims, & de Madame l'Abbeſſe d'Hiere ſes Sœurs, en l'Egliſe de l'Abbaye d'Hiere, le 2 Janvier 1672.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

LA DUCHESSE

DE MONTAUSIER.

Mulierem fortem quis inveniet ? Procul & de ultimis finibus pretium ejus.

Qui trouvera une femme forte ? Son prix paſſe tout ce qui vient des Pays les plus éloignés. Prov.

MESDAMES,

Le plus ſage de tous les Rois, éclairé des lumieres de l'eſprit de Dieu, inſpiré de laiſſer à la poſtérité le portrait d'une femme héroïque, nous la repréſente revêtue de force & de bonne grace ; occupée à de grandes

choſes, ſans ſortir de la modeſtie de ſon ſexe; comblée des biens mêmes de la fortune, mais toujours prête à les répandre dans le ſein des pauvres; pénétrée de la crainte de Dieu, & convaincue de la vanité des grandeurs humaines, tirant ſa gloire d'une ſolide vertu, & non de l'éclat trompeur d'une fragile beauté; mourant avec un viſage tranquille & riant, digne d'être reçue dans le Ciel, où elle ſe préſente accompagnée de ſes bonnes œuvres, & chargée des tréſors d'honneur & de grace qu'elle a amaſſés; digne enfin après ſa mort des regrets & des louanges de ſon Epoux, après avoir mérité ſa tendreſſe & ſa confiance pendant ſa vie. Mais avant que de nous dépeindre cette Femme forte & courageuſe, il nous avertit qu'il eſt difficile de la rencontrer: il nous en donne une idée, mais il ſemble qu'il n'en ait jamais trouvé d'exemple. Il la forme dans ſon imagination: & doutant qu'elle ſe puiſſe trouver dans la nature, il s'écrie: Qui eſt-ce qui la trouvera? *Mulierem fortem quis inveniet?*

Mais cette haute vertu qu'il a cherchée avec ſi peu de ſuccès, & dont il ſemble que ſon ſiecle n'étoit pas capable, s'eſt rencontrée en la perſonne de l'illuſtre Julie-Lucine d'Angennes de Rambouillet, Ducheſſe de Montauſier. Dans tout le cours de ſa vie & de ſes actions, elle a exprimé ce parfait Original par ſa généroſité naturelle, par le bon uſage des biens & de la faveur, par la connoiſſance de ſon néant & de la grandeur de Dieu, par un aveu ſincere des foibleſſes & des vanités humaines, par une mort douce & tran-

quille, par le regret universel de tous ceux qui l'avoient connue. Que Salomon déſeſpere de la trouver, cette femme forte & courageuſe ! nous pouvions nous vanter de l'avoir trouvée.

Mais, hélas ! ces pieux devoirs que l'on rend à ſa mémoire, ces prieres, ces expiations, ce ſacrifice, ces chants lugubres qui frappent nos oreilles, & qui vont porter la triſteſſe juſques dans le fond des cœurs, ce triſte appareil des ſacrés Myſteres, ces marques religieuſes de douleur que la charité imprime ſur nos viſages, me font ſouvenir que vous l'avez perdue. Tout l'éclat de ſa fortune eſt donc réduit à la célébration d'une pompe funebre ! De tout ce qu'elle étoit, il ne vous reſte donc que cette funeſte penſée, qu'elle n'eſt plus ! Cette amitié même, & ce nom de ſœur, que la chair & le ſang vous rendoient ſi doux, ſont retournés dans leur principe & ſe ſont perdus dans le ſein de la charité de Dieu. Il ne vous reſte que le déplaiſir de ſa perte & la mémoire de ſes vertus ; & vous ne pouvez que trop redire déſormais les paroles de mon texte : *Qui trouvera maintenant une femme forte ?*.

Quand je conſidere pourtant que les Chrétiens ne meurent point, qu'ils ne font que changer de vie ; que l'Apôtre nous avertit de ne pas pleurer ceux qui dorment dans le ſommeil de paix, comme ſi nous n'avions point d'eſpérance, que la Foi nous apprend, que l'Egliſe du Ciel & celle de la Terre ne font qu'un corps, que nous appartenons tous au Seigneur, ſoit que nous mourions, ſoit que nous vivions, parce qu'il s'eſt acquis par ſa nouvelle réſur-

rection, une domination ſouveraine ſur les morts & ſur les vivans : quand je conſidere, dis-je, que celle dont nous regrettons la mort eſt vivante en Dieu, puis-je croire que nous l'ayions perdue ? Non, non, c'eſt aſſez pleurer ſa ſéparation, il eſt temps de penſer à ſon bonheur : la douleur doit céder à la Foi, & la compaſſion naturelle doit faire place à la conſolation chretienne.

Je prétends vous remettre aujourd'hui devant les yeux ſa vie mortelle, afin de vous perſuader de ſon immortalité bienheureuſe. Je veux retracer dans votre mémoire les graces que Dieu lui a faites, afin que vous louiez la miſéricorde qu'il vient de lui faire. Autant de vertus qu'elle a pratiquées, ſont autant de ſujets de confiance en la bonté de Dieu, qui ſe plaît à récompenſer ceux à qui il inſpire de le ſervir. Partagez donc avec moi les trois états différens de ſa vie. Examinez ſa ſageſſe dans une condition privée, ſa modération dans les plus grandes dignités de la Cour, & ſa patience dans une longue & ennuyeuſe maladie. Admirez cette femme forte, qui réſiſte aux foibleſſes de ſon ſexe dès ſon enfance, à l'orgueil dans ſa plus grande élévations, à la douleur dans le temps de ſon abatement & de ſa mort même. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Je n'ai beſoin ni de paroles étûdiées, ni de figures exceſſives, ni de louanges flatteuſes. Je ſuis en la préſence du Dieu de la vérité : je parle à des ames pures & ſinceres, qui ont horreur du ſoupçon même de la vanité & du menſonge : & je vous propoſe les vertus d'une vie dont je déplo-

re en même-temps la misere & la fragilité.

Si j'avois à parler devant des personnes que l'ambition ou la fausse gloire attachent au monde, je m'accommoderois à leur foiblesse & à la coutume ; & relevant la naissance de notre illustre Duchesse, j'irois leur chercher dans l'histoire ancienne les sources de la noble famille d'Angennes, dont la gloire, la grandeur, l'ancienneté sont assez connues. Je descendrois jusqu'aux derniers siecles, où l'on a vu tout à la fois cinq freres de cette illustre maison, trois Chevaliers des Ordres du Roi, un Cardinal, & un Evêque, tous Ambassadeurs en même-temps, qui rempliss soient de l'éclat de leurs vertus différentes, presque toutes les Cours de l'Europe. Je leur dirois que son aïeule Julie Savelli étoit sortie d'une des plus anciennes familles d'Italie, qu'elle comptoit des Rois, des Conquérans, des souverains Pontifes pour ses ancêtres, & trois de nos Rois pour ses alliés. Je les exciterois après insensiblement à imiter les vertus de celle dont ils auroient révéré la noblesse : & faisant semblant de flatter leur vanité, je leur insinuerois des exemples de modération & de sagesse.

Mais oserois-je, Mesdames, vous entretenir d'une gloire à laquelle vous avez renoncé ? Ne sçai-je pas qu'ayant abandonné le monde pour mener une vie plus sainte & plus cachée dans la retraite, vous ne prétendez plus qu'à l'honneur d'être de la famille de Jesus-Christ ! Il suffit de vous dire, qu'il y a une noblesse d'esprit plus glorieuse que celle du sang, qui inspire des sentimens généreux.

& une louable émulation, & qui fait deſcendre, par une heureuſe ſuite d'exemples, les vertus des peres dans les enfans. La ſage Julie d'Angennes ſembloit avoir recueilli cette ſucceſſion ſpirituelle ; & cette gloire, qui donne ordinairement de l'orgueil & de la fierté, ne lui donna que des ſentimens modeſtes, & des deſirs ardens d'aſſiſter ceux qui pouvoient avoir beſoin de ſon ſecours.

Que ſi elle ſçut régler les mouvemens de ſon cœur, elle ne régla pas moins les mouvemens de ſon eſprit. Qui ne ſçait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne ſont pas encore connues ; qu'elle eut de la ſageſſe en un temps où l'on n'a preſque pas encore de raiſon ; qu'on lui confia les ſecrets les plus importans dès qu'elle fut en âge de les entendre ; que ſon naturel heureux lui tint lieu d'expérience dès ſes plus tendres années ; & qu'elle fut capable de donner des conſeils en un temps où les autres ſont à peine capables d'en recevoir ? Une ſi heureuſe naiſſance la rendit d'abord la paſſion de tout ce qu'il y avoit de vertueux & d'élevé dans la Cour. On ſe fit honneur d'avoir part en ſon amitié. Elle eut le bonheur de plaire à des Reines. Des Princeſſes d'un mérite extraordinaire, des Dames que la faveur élevoit preſque au rang des Princeſſes, la deſirerent à l'envi pour favorite, & telle fut ſon adreſſe, que ſans uſer d'aucun art indigne de ſon grand courage, elle ſe conſerva toujours dans leur confidence, du conſentement même de celles qui auroient pu la lui diſputer : tant ſon eſprit avoit de charmes, tant elle étoit élevée au-deſſus même de l'envie !

Quand la nature ne lui auroit pas donné tous ces avantages, elle auroit pu les recevoir de l'éducation, & pour être illuſtre, il ſuffiſoit d'avoir été élevée par Madame la Marquiſe de Rambouillet. Ce nom, capable d'imprimer du reſpect dans tous les eſprits où il reſte encore quelque politeſſe; ce nom qui renferme je ne ſçais quel mélange de la grandeur humaine, & de la civilité Françoiſe; ce nom, dis-je, n'eſt-il pas un éloge abrégé, & de celle qui l'a porté, & de celles qui en ſont deſcendues? C'étoit d'elle que l'admirable Julie tenoit cette grandeur d'ame, cette bonté ſinguliere, cette prudence conſommée, cette piété ſincere, cet eſprit ſublime, & cette parfaite connoiſſance des choſes qui rendirent ſa vie ſi éclatante.

Vous dirai-je qu'elle pénétroit dès ſon enfance les défauts les plus cachés des ouvrages d'eſprit, & qu'elle en diſcernoit les traits les plus délicats? Que perſonne ne ſçavoit mieux eſtimer les choſes louables, ni mieux louer ce qu'elle eſtimoit? Qu'on gardoit ſes Lettres comme le vrai modele des penſées raiſonnables, de la pureté de notre Langue? Souvenez-vous de ces cabinets que l'on regarde encore avec tant de vénération, où l'eſprit ſe purifioit, où la vertu étoit révérée ſous le nom de l'incomparable Artenice, où ſe rendoient tant de perſonnes de qualité & de mérite, qui compoſoient une Cour choiſie, nombreuſe ſans confuſion, modeſte ſans contrainte, ſçavante ſans orgueil, polie ſans affectation. Ce fut là que tout enfant qu'elle étoit, elle ſe fit admirer de ceux qui

étoient eux-mêmes l'ornement & l'admiration de leur siecle.

Il est assez ordinaire aux personnes à qui le Ciel a donné de l'esprit & de la vivacité, d'abuser des graces qu'elles ont reçues. Elles se piquent de briller dans les conversations; de réduire tout à leur sens, & d'exercer un empire tyrannique sur les opinions. L'affectation, la hauteur, la présomption corrompent leurs plus beaux sentimens; & l'esprit qui les retiendroit dans les bornes de la modestie, s'il étoit solide, les porte, ou à des singularités bizarres, ou à une vanité ridicule, ou à des indiscrétions dangereuses. A-t-on jamais remarqué la moindre apparence de ces défauts en celle dont nous faisons aujourd'hui l'éloge? Y eut-il jamais un esprit plus doux, plus facile, plus accommodant? Se fit-elle jamais craindre dans les compagnies? Etoit-elle éloignée de la Cour? On eût dit qu'elle étoit née pour les Provinces. Sortoit-elle des Provinces? On voyoit bien qu'elle étoit faite pour la Cour. Elle se servoit toujours de ses lumieres pour connoître la vérité des choses, & pour entretenir la charité; & croyoit que c'étoit n'avoir point d'esprit que de ne pas l'employer ou à s'instruire de ses devoirs, ou à vivre en paix avec le prochain.

En effet, qu'est-ce que l'esprit dont les hommes paroissent si vains? Si nous le considérons selon la nature, c'est un feu qu'une maladie & qu'un accident amortissent sensiblement. C'est un tempérament délicat qui se déregle, une heureuse conformation d'organes qui s'usent, un assemblage & un certain

mouvement d'eſprits qui s'épuiſent & qui ſe diſſipent. C'eſt la partie la plus vive & la plus ſubtile de l'ame qui s'appeſantit, & qui ſemble vieillir avec le corps. C'eſt une fineſſe de raiſon qui s'évapore, & qui eſt d'autant plus foible & plus ſujette à s'évanouir, qu'elle eſt plus délicate & plus épurée. Si nous le conſidérons ſelon Dieu, c'eſt une partie de nous-mêmes plus curieuſe que ſavante, qui s'égare dans ſes penſées. C'eſt une puiſſance orgueilleuſe qui eſt ſouvent contraire à l'humilité & à la ſimplicité chrétienne, & qui laiſſant ſouvent la vérité pour le menſonge, n'ignore que ce qu'il faudroit ſavoir, & ne ſait que ce qu'il faudroit ignorer.

Cette généreuſe Fille ſe mit au-deſſus des opinions vulgaires. Parmi les erreurs & les faux jugemens du monde, elle s'appliqua à découvrir ce point de vérité, qui fait regarder la vanité des choſes humaines, & c'eſt d'elle que le Sage ſemble avoir dit, que ſes lumieres ne s'éteindroient point dans la nuit: *non extinguetur in nocte lucerna ejus.* On eſtime les biens: elle a cru qu'il falloit les recevoir de la Providence, & les communiquer par la charité. On recherche les honneurs; elle a jugé qu'il ſuffiſoit de s'en rendre digne. On s'attache à la vie; elle l'a mépriſée dès qu'elle a pu la connoître.

Agréez, Meſdames, que je m'arrête à ces dernieres paroles, que je me ſerve de toute votre attention, & que je loue ici une de ces actions célebres, où la force d'eſprit, & la charité chrétienne ont également éclaté. Dieu qui imprime de temps en temps la terreur de ſes

jugemens dans les cœurs des hommes par des punitions publiques, affligea la Capitale de ce Royaume d'une maladie contagieuſe : la corruption ſe répandit d'abord ſur le peuple ; elle paſſa dans les maiſons des Grands : elle approcha du Palais des Rois, elle n'épargna pas votre famille, & vous enleva un frere dans un âge encore tendre, preſque ſous les yeux de votre charitable mere. Hélas ! ſuis-je deſtiné à r'ouvrir toutes les plaies de votre Famille ? & de combien de morts faut-il vous renouveller le ſouvenir à l'occaſion d'une ſeule ? Ce fut en cette rencontre que cette fille forte & courageuſe, donna un exemple mémorable de ſa fermeté. La frayeur de la mort ne lui fit point abandonner ſa maiſon ; elle voulut aſſiſter ce frere mourant, ſans craindre ces ſouffles mortels qui portent le poiſon dans les cœurs.

Vous ſçavez l'horreur qu'on a de recueillir ces ſoupirs contagieux, qui ſortent du ſein d'un mourant pour faire mourir ceux qui vivent. Le mal qui conſume l'un, menace les autres : le danger eſt preſque égal en celui qui ſouffre & en celui qui l'aſſiſte : & l'on ne peut avoir en ſervant ces ſortes de malades, que la malheureuſe conſolation de les voir mourir, ou la triſte eſpérance de les ſurvivre de quelques jours. La nature en cette occaſion relâche beaucoup de ſes droits & de ſes obligations ordinaires. Les loix de la chair & du ſang ne ſont pas ſi fortes que l'horreur d'une mort preſque inévitable. La Religion même diſpenſe de ces funeſtes devoirs ceux qui n'y ſont pas engagés par un caractere particulier. Il eſt permis d'a-

cheter des ſecours, & d'employer des ames que l'avarice jette dans les dangers, ou qu'une charité ſurabondante a dévouées au bien public. Mais Julie s'éleve au-deſſus des ſentiments d'une piété commune. Elle ſemble être née pour faire des actions héroïques : elle ſacrifie volontairement une vie douce, heureuſe, illuſtre dès ſes premieres années ; & par une conſtance admirable, elle demeure ferme au milieu d'un péril qui fait trembler les plus courageux.

Vous admirez ſans doute cette fermeté, que Dieu a récompenſée de tant de proſpérités, & de tant de graces : & vous croiriez, Meſdames, que c'eſt le dernier effort de ſa conſtance, que ce ſacrifice qu'elle a fait de ſa propre vie, ſi je ne vous faiſois ſouvenir, qu'ayant enfin trouvé un mérite & un cœur digne d'elle, il y eut des dangers qu'elle craignit plus que les ſiens mêmes ; il y eut une vie qui lui fut plus chere que la ſienne propre.

Vous penſez déja aux combats, aux bleſſures, aux victoires de ſon illuſtre Epoux : vous repaſſez dans votre mémoire ces exemples de fidélité qu'ils ont donné dans des temps de confuſion & de révolte ; l'un forçant des Villes par ſa valeur, l'autre gagnant des cœurs par ſon adreſſe ; l'un rangeant des rebelles à leur devoir, par la terreur & par l'effort de ſes armes, l'autre excitant la fidélité dans l'eſprit des peuples, par la vénération qu'on avoit pour elle ; l'un perçant lui ſeul des eſcadrons entiers, ſans craindre ni la force, ni la multitude, ni le danger, ni la mort même ; l'autre

le voyant revenir après un glorieux combat tout couvert de sang & de plaies, sans que l'affliction domestique l'empêchât de travailler elle-même à la sûreté & au repos de la Province.

Jamais cœur ne fut pressé d'une plus vive douleur que le sien ; jamais cœur ne fut si constant. Sa tristesse n'empêchoit pas sa prévoyance. Ce qu'elle alloit, ce semble, perdre, ne lui faisoit pas oublier ce qu'elle devoit conserver. La tendresse pour son Epoux s'accordoit en elle, avec les soins pour la République. Soulageant les blessures mortelles de l'un, & calmant les mouvemens dangereux de l'autre, elle s'acquittoit en même-temps de tous les devoirs d'une fidelle épouse, & d'une fidelle sujette. Il n'en faut pas davantage pour vous faire voir qu'elle a résisté aux foiblesses de son sexe. Il reste à vous montrer qu'elle a résisté à l'orgueil dans son élévation.

Thucyd. Un Ancien disoit autrefois, que les hommes étoient nés pour l'action & pour la conduite du monde, que les Dieux leur avoient donné en partage la valeur dans les combats, la prudence dans les conseils, la modération dans les prospérités ; & la constance dans la mauvaise fortune. Que les Dames n'étoient nées que pour le repos & pour la retraite ; que toute leur vertu consistoit à être inconnues, sans s'attirer ni blâme ni louange ; & que celle-là étoit sans doute la plus vertueuse, de qui l'on avoit le moins parlé. Ainsi il les retranchoit de la République, pour les renfermer dans l'obscurité de leur famille : de toutes les vertus morales, il ne leur

accordoit qu'une pudeur farouche, il leur ôtoit même cette bonne réputation qui ſemble être attachée à l'honnêteté de leur ſexe, & les réduiſant à une oiſiveté qu'il croyoit louable, il ne leur laiſſoit pour toute gloire que celle de n'en avoir point.

Il eſt aiſé de reconnoître l'injuſtice de ce ſentiment. Car outre que la Philoſophie nous apprend que l'eſprit & la ſageſſe ſont de tout ſexe, que les ames d'une même eſpece ont des mouvemens ſemblables, & qu'ayant des principes communs de raiſon & d'équité naturelle, elles ſont capables des mêmes vertus : l'expérience nous apprend encore que Dieu ſuſcite de temps en temps des femmes fortes, qu'il éleve au-deſſus des foibleſſes ordinaires de la nature ; à qui il paroît qu'il donne un tempérament particulier, & qu'il rend dignes de ſoutenir les grands emplois, & de ſervir d'exemple & d'ornement à leur ſiecle.

Telle fut l'incomparable Julie, que toute la France a ſi long-temps admirée, & que toute la France regrette aujourd'hui. Elle eut toutes les qualités naturelles qui compoſent un mérite éminent, & qui attirent l'eſtime & la vénération publique. Que ne puis-je vous décrire cet air de grandeur, & cette majeſté accompagnée de tant de graces ; cet eſprit ſi ſolide & délicat tout enſemble, ce jugement ſi éclairé & ſi incapable d'être ſurpris ; cette ame ſi noble & ſi généreuſe ; ce cœur ſi ſenſible à l'honneur & à la véritable gloire ! Que ne puis-je vous marquer ici cette inclination bienfaiſante, qui n'a jamais perdu une occaſion de ſervir ceux qui ont eu beſoin de

ſon ſecours ; ces manieres civiles, humaines, officieuſes, qui lui ont gagné tant de cœurs ; cette façon de s'exprimer ſi juſte & ſi naturelle : ce tour d'eſprit particulier qui rendoit ſa converſation ſi agréable, ces penſées toujours fondées ſur les principes de la raiſon, & ſur l'expérience du grand monde, dont elle connoiſſoit ſi bien toutes les humeurs, tous les intérêts, & tous les uſages ! Que ne puis-je vous dire enfin ce que vous ſauriez mieux que moi, ſi la douleur de l'avoir perdue ne vous faiſoit oublier pour un temps le plaiſir que vous avez eu de la poſſéder !

Quand vous ne ſauriez ni le nom, ni l'hiſtoire de la perſonne dont je vous parle, quand vous auriez oublié toute la gloire de votre Maiſon, ne reconnoîtriez-vous pas dans ce portrait que je viens de faire, tous les traits d'une Dame illuſtre, capable de former l'eſprit & le cœur des Enfans du plus grand Monarque du monde, de leur inſpirer des paroles & des penſées dignes de leur rang & de leur naiſſance, d'imprimer dans leurs ames encore tendres, ces ſentimens élevés qui diſtinguent les ames Royales d'avec les ames du commun ; de leur apprendre l'art de ſe faire aimer de leurs Sujets avant qu'ils ſachent ſe faire craindre de leurs ennemis, de ſoutenir la gloire & les eſpérances d'un grand Royaume ; en un mot, d'être Gouvernante d'un Dauphin de France. On pouvoit connoître, par ce qu'on voyoit en elle, ce qu'on en devoit eſpérer ; & dans le temps de la naiſſance de ce jeune Prince, il étoit aiſé de juger que Dieu, dont la Providence veille

ſur les Rois & ſur les Royaumes, l'avoit deſtinée à ſon éducation, & que le Roi, dont le diſcernement eſt ſi juſte, la devoit choiſir entre toutes les perſonnes de ſa Cour pour un emploi ſi important.

Il la choiſit en effet, Meſdames, pour lui confier ce Royal enfant, qui fait aujourd'hui l'amour & les délices des peuples. L'ambition ni le haſard n'eurent point de part à ce choix. Toute la France l'avoit prévenu par ſes vœux & par ſes deſirs, & le Souverain le fit avec connoiſſance & avec juſtice. En ce temps qu'il commençoit à ſe charger lui-même du poids des affaires; qu'il méditoit ſes glorieux deſſeins qu'il a depuis exécutés; de réprimer l'injuſtice, de rétablir la diſcipline, de corriger les abus qui s'étoient gliſſés dans les Loix mêmes, d'affermir la paix dans ſes Provinces, & d'entrer dans ſes droits ou en Conquérant, ou en Prince pacifique: en ce temps, dis-je, que rempli de ces grandes maximes d'équité qu'il a depuis toujours pratiquées, il commençoit à récompenſer par lui-même le mérite de ſes Sujets, il crut qu'il ne pouvoit donner une plus grande idée de ſon diſcernement & de ſa juſtice, qu'en donnant à la perſonne de ſon Royaume, la plus fidele & la plus éclairée, le ſoin le plus important de ſon Etat.

C'eſt elle donc qui a eu la gloire de former les premiers ſentimens & les premieres paroles de ce jeune Prince; pouvoit-il penſer, pouvoit-il parler plus dignement? Elle lui a montré à lever ſes mains pures & innocentes vers le Ciel, à tourner ſes premiers

regards vers ſon Créateur. Elle lui a inſpiré ſes premiers vœux, & ſes premieres prieres; elle a tiré de ſon cœur ſes premiers ſoupirs. Combien de fois, en eſſuyant ſes larmes, a-t-elle demandé à Dieu qu'il lui inſpirât de la tendreſſe pour ſon peuple! Combien de fois, en le corrigeant, a-t-elle demandé pour lui un cœur ſage & docile aux inſpirations du Ciel? Combien de fois a-t-elle prié Dieu, qui tient en ſes mains les cœurs des Rois, d'en faire un Prince ſelon le ſien! Et combien de fois a-t-elle fait cette priere du Prophete: *Seigneur, donnez au Roi votre Jugement, & votre Juſtice au fils du Roi!* Je laiſſe ces inſtructions ſi utiles, & ces maximes ſi pures qu'elle lui a depuis inſinuées: je laiſſe celles qu'elle eût pu lui inſinuer, ſi Dieu lui eût prolongé le cours de ſes années. Je me contente de dire, qu'il n'y eût jamais d'attachement plus fort que celui qu'elle eut pour ce Prince. Qui pourroit exprimer la joie qu'elle reſſentoit lorſqu'elle voyoit paroître ces bonnes inclinations, croître ces bonnes habitudes, & germer ces précieuſes ſemences de gloire & de vertu qu'elle avoit jettées avec tant de ſoin de ſon cœur? Mais qui pourroit exprimer la douleur qu'elle reſſentit, lorſque la Providence de Dieu la retira de cet emploi, où elle étoit autant liée par l'inclination & par la tendreſſe, que par la fidélité & par le devoir?

En effet, il n'y a rien de ſi aimable que l'enfance des Princes deſtinés à l'Empire, lorſqu'ils donnent des marques d'un naturel heureux. On voit en eux des rayons de la

Majeſté de Dieu, tempérés des ombres de la foibleſſe des hommes. Ce ſont des Soleils dans leur Orient, qui réjouiſſent les yeux, & qui ne les éblouiſſent pas encore : chacun cherche ſur leur viſage des préſages de ſon bonheur à venir. On croit trouver dans toutes leurs petites actions des fondemens, des eſpérances publiques. Ils ſont d'autant plus aimés, qu'ils n'ont rien qui les faſſe craindre ; & ils regnent d'autant plus fortement dans les cœurs qu'ils ne regnent pas encore dans leurs Etats.

La Majeſté des Rois inſpire plus de reſpect que de tendreſſe. C'eſt une eſpece de religion civile & de culte politique, qui nous fait révérer ces traits que la main de Dieu a gravés ſur le front de ceux à qui il daigne communiquer ſa puiſſance. Ils ont beau deſcendre juſqu'à nous, nous n'oſerions nous élever juſqu'à eux. Quoiqu'ils ſoient les Peres des peuples, ils en ſont les Maîtres & les Souverains. Quelque foibleſſe qu'ils puiſſent avoir, l'homme ſe cache, pour ainſi dire, ſous le Monarque ; & quelque bonté qu'aient les Rois, ils ont toujours l'éclat & la pompe de la Royauté. Mais lorſqu'ils n'ont que ces agrémens que l'âge donne : qu'on ne voit dans leurs yeux & ſur leur viſage que des traits de douceur & d'innocence ; qu'ils ſont encore aſſez dociles pour entendre la vérité ; & qu'au lieu d'une grace, qu'un Ancien diſoit que Dieu donne à chaque Souverain, pour tempérer l'auſtérité du commandement, il ſemble que toutes les graces enſemble les accompagnent ; alors il ſe fait des impreſſions d'amour & de tendreſſe

Xénophon.

dans les cœurs de ceux qui les voient, & beaucoup plus de ceux qui les gouvernent, & qui doivent être les inſtrumens de la félicité publique.

Y eût-il jamais de Gouvernante plus zélée ? Y eût-il jamais de jeune Prince plus aimable ? Jugez par là combien cette ſéparation lui fut ſenſible. Elle ne put s'en conſoler que par l'obéiſſance qu'elle rendoit au plus grand & au plus ſage de tous les Rois, & par l'honneur qu'elle avoit de paſſer au ſervice de la plus grande & de la plus pieuſe Reine du monde.

Mais, hélas ! il falloit ſe préparer à des ſéparations bien plus ſenſibles. O mort, cruelle mort : que ne lui laiſſois-tu plus long-temps le plaiſir de voir le fruit de ſes travaux ! Que n'a-t-elle vu accomplir la plus grande partie de ſes eſpérances ! que n'a-t-elle vu éclater ces grandes qualités dont elle avoit formé ſes principes ! Belle Ame qui repoſez maintenant dans le ſein de la paix & du repos éternel, je ſçai que c'eſt preſque la ſeule douceur qui vous a fait ſouhaiter de vivre. Mais s'il vous reſte encore quelque ſentiment pour le monde que vous avez quitté, penſez que ces vertus naiſſantes ſe fortifient, que votre ouvrage ſe perfectionne tous les jours, qu'une partie de vous-même acheve ce que vous avez commencé, que votre illuſtre Epoux emploie à cette éducation ſi importante, cet eſprit que vous avez tant eſtimé, cette ame qui eſt encore unie ſi étroitement à la vôtre, ce cœur où vous êtes encore vivante ; & que dans la douleur de vous avoir perdue, il a la conſolation de retrouver encore quelque choſe de vous dans l'eſprit & dans les actions de cet admirable Enfant qu'il éleve.

Pourquoi interrompre, Meſdames, par ces idées funeſtes la relation glorieuſe de ſes honneurs & de ſes Charges ? Ce ſeroit ici le lieu de vous la repréſenter dans le plus grand éclat de ſa vie, honorée de l'eſtime & de la confiance de ſes Maîtres, comblée de toutes les graces qui pouvoient tomber ſur ſa perſonne ou ſur ſa famille, ſuivie de tous ceux qui reconnoiſſoient le mérite, ou qui adoroient la faveur. Mais je ſais qu'elle n'a jamais mis ſa confiance qu'en Dieu ſeul & je me ſouviens que je parle à des Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui menent une vie humble & pénitente, & pour qui toute grandeur humaine n'eſt que vanité. Ne penſons donc à cette gloire, & à cet éclat, à ces dignités, que pour connoître le bon uſage qu'elle en a fait.

Les honneurs ſont inſtitués pour récompenſer le mérite, pour exercer la ſageſſe, & pour être des occaſions de faire du bien ; auſſi ils n'appartiennent de droit qu'à des ames modérées, juſtes, charitables, qui les reçoivent ſans empreſſement, qui les poſſedent ſans orgueil, qui les retiennent ſans intérêt. Mais l'eſprit du monde en a perverti le véritable uſage. On les brigue ſans les mériter ; on en abuſe quand on les a obtenus, on n'en veut jouir que pour ſoi, quand on les poſſede. L'ambition les acquiert par des voies même criminelles ; la vanité les regarde comme des préférences & des diſtinctions du reſte des hommes, & l'injuſtice fait qu'on en retient tout le fruit qui devroit ſe communiquer aux autres. Notre illuſtre Ducheſſe a évité ces écueils. Elle n'a pas recher-

ché les honneurs, quoiqu'elle les ait mérités. Elle ne s'eſt pas toujours ſervie de toute l'autorité qu'elle auroit pu prendre. Elle a employé tout ſon crédit pour aſſiſter tous ceux qui ont eu beſoin de ſon ſecours.

Si la grandeur & la tranquillité de ſon ame avoient été moins connues, je vous dirois ſeulement qu'elle n'a employé aucun de ces artifices que les ambitieux appellent la ſcience du monde, & le ſecret de parvenir; & qu'elle ne s'eſt inſinuée à la Cour, ni par de preſſantes ſollicitations, ni par de lâches flatteries. Mais je puis paſſer plus avant, & dire qu'elle a élevé ſon eſprit au-deſſus des fauſſes idées des hommes; qu'elle a regardé ſans envie ce qui étoit au-deſſus de ſa fortune, comme elle a vu ſans mépris tout ce qui paroiſſoit au-deſſous d'elle; qu'elle a recherché la vertu pour elle-même, non pour ſon éclat & pour ſes récompenſes; & qu'enfin les honneurs l'ont trouvée ſans qu'elle ait eu le ſoin de les chercher.

Rappellez dans votre mémoire, Meſdames, les commencemens de ſes emplois. Elle étoit accablée d'une dangereuſe maladie; & comment eût-elle fait des vœux pour ſa fortune, elle qui n'en faiſoit preſque pas pour ſa guériſon? Eût-elle eu des prétentions pour la gloire de la terre, lorſqu'elle approchoit ſi fort de celle du Ciel? Lui pouvoit-on briguer des Charges, lorſqu'on étoit aſſez occupé à lui conſerver un reſte de vie? On ne demandoit pas de ces grandes proſpérités; c'étoit aſſez de ne la point perdre; & dans le danger où elle étoit, on n'avoit à ſolliciter que le Ciel pour elle. Dieu exauça les vœux de ſa famille, en mê-

me-temps qu'il exauçoit ceux de la France. Il fit naître un Prince qui devoit être l'héritier de ce grand Royaume ; il empêcha de mourrir celle que sa Providence avoit destinée pour sa Gouvernante.

Ce n'est pas assez que d'entrer ainsi dans les honneurs, si l'on n'en use avec modération quand on les possede. Ceux qui sçavent régler leurs desirs, ne reglent pas toujours leur autorité. L'orgueil qui est presque inséparable de la faveur, est un poison pénétrant & subtil, qui se glisse insensiblement dans l'ame des Grands ; & ceux même qui n'étoient pas ambitieux dans une condition médiocre, deviennent quelquefois insolens lorsqu'ils se trouvent dans une plus grande élévation. Mais l'admirable Julie ne se laissa point éblouir à l'éclat des dignités du siecle. Plus elle fut élevée, & plus elle parut modeste. Elle connoissoit le fond de la vanité, & pleine de ces réflexions judicieuses, qui fortifient l'esprit contre les fausses opinions du monde : *Qu'est-ce que nous faisons*, disoit-elle un jour, *& qu'est-ce que nous prétendons avec notre orgueil ? Toutes nos Charges tomberont bientôt avec nous ; la mort confondra les cendres de celles qui brillent à la Cour, & de celles qui sont obscures dans la retraite ; & toute la différence ne va qu'à quelques titres de plus ou de moins dans nos Epitaphes.* Toute son étude étoit d'employer utilement son crédit ; & l'on peut dire d'elle qu'ayant eu, selon le monde, des sujets, & souvent des occasions favorables de se ressentir des injustices qu'on lui avoit faites, elle a toujours sacrifié ses ressentimens ; & n'a ja-

mais voulu nuire, non pas même à ceux qu'elle pouvoit croire ſes ennemis, ou, pour mieux dire, ſes envieux.

Comment auroit-elle voulu nuire, elle dont le propre caractere étoit d'être bienfaiſante, & qui, pour me ſervir des termes d'un célebre Romain, ne paroiſſoit pas tant une Dame mortelle, qu'une Divinité favorable à tous les malheureux. Elle ſçavoit que ceux qui ont accès auprès des Rois, doivent, ſelon leur pouvoir, leur préſenter les ſupplications & les larmes de leurs Sujets, comme font ces Anges de paix, qui portent vers le Trône de Dieu les vœux des Juſtes, & les encens de leurs ſacrifices. Elle ſçavoit que les Grands ſont d'autant plus les images de Dieu, qu'ils ont plus de moyens de bien faire, & qu'ils ne ſemblent être nés que pour exercer la charité. Elle ſçavoit enfin qu'on a beſoin d'interceſſion & de faveur à la Cour, où les injures ſont plus fréquentes que les bienfaits, où l'on mépriſe ceux que la fortune a abandonnés, où toute l'envie attaque les puiſſans, & nulle pitié n'aſſiſte les foibles, & où l'on croit faire grace à des malheureux, quand on n'acheve pas de les opprimer.

Valer. Max. liv. 4. c. 8.

Elle aimoit mieux employer ſon crédit pour les intérêts des autres, que de le ménager pour les ſiens propres. La crainte de faire des ingrats, ou le déplaiſir d'en avoir trouvé, ne l'ont jamais empêchée de faire du bien. Falloit-il appuyer une prétention raiſonnable; faire connoître un mérite caché, obtenir une grace douteuſe, donner de bonnes impreſſions d'une fidélité rendue ſuſpecte, faire

faire voloir un ſervice rendu, adoucir une faute pardonnable, donner un avis ſalutaire, procurer un petit établiſſement ? Elle étoit toujours prête à ſolliciter : ſemblable à ces fleuves qui, roulant leurs flots avec majeſté, arroſent des terres ſtériles & ſeches, & recueillant des eaux qui ſe perdoient dans les campagnes, vont porter à la mer leur tribut, & celui des ruiſſeaux dont ils ſont groſſis.

Sa maniere de faire du bien étoit toujours plus agréable que le bienfait. Elle écoutoit, ſans ſe rebuter, les importuns même, & les graces accompagnoient juſqu'à ſes refus. Sa ſageſſe lui faiſoit choiſir les momens favorables pour demander ; & je dis d'elle ce que le ſage a dit de la Femme forte qu'il y avoit une loi de douceur qui conduiſoit ſa langue, & un eſprit de prudence & diſcernement qui régloit toutes ſes paroles : *Os ſuum aperuit ſapientiæ, & lex clementiæ in lingua ejus.* Prov. Auſſi lorſque Dieu l'a retirée de ce monde, c. 31. où il l'avoit rendue ſi utile, & où ſa mémoire 26. eſt en bénédiction ; en un temps où chacun juge de ſon prochain avec liberté, où l'on fait le recueil des bonnes & des mauvaiſes qualités de ceux qui meurent, & où chacun retraçant dans ſon eſprit les ſujets qu'il a de s'en louer, ou de s'en plaindre ſelon ſes paſſions, fait leur épitaphe à ſa mode : que de regrets ſinceres ! que déloges non ſuſpects ! que de témoignages publics d'eſtime & de reconnoiſſance ! ceux dont elle a préſenté les vœux ou les plaintes, offrent pour elle de tous côtés les ſacrifices de leurs larmes

ou de leurs prieres. Les familles qu'elle a aſſiſtées, & qui lui devoient le repos dont elles jouiſſent, lui ſouhaitent inceſſamment le repos éternel devant Dieu. Les Villes les plus nombreuſes aſſemblent leurs peuples pour lui rendre pompeuſement des devoirs funebres. Les Provinces qu'elle a autrefois édifiées par ſa piété, & par les aumônes qu'elle y a répandues, retentiſſent du bruit de ſes louanges. Les Prêtres offrent pour elle le Sacrifice de Jeſus-Chriſt ſur les Autels ; & les Pauvres qu'elle a ſecourus demandent à Dieu pour elle la miſéricorde qu'elle leur a faite.

Auriez-vous penſé, Meſdames, vous qui avez connu les dangers du monde dès votre enfance, & qui en avez craint la corruption, qu'on en pût faire un ſi bon uſage, & qu'on pût tirer les moyens de ſon ſalut de cet éclat & de cette abondance, qui ſont ſi ſouvent des occaſions de malheurs & de ruine pour les ames ? Ne croyez pas pourtant que pour conſoler, ou pour flatter votre douleur, je veuille exagérer la vertu de celle que vous pleurez, & la juſtifier, elle & le monde tout enſemble. A Dieu ne plaiſe que je cherche des matieres d'éloge aux dépens de la vérité, & que par une fauſſe complaiſance je tâche d'accorder l'eſprit du ſiecle & l'eſprit de Jeſus-Chriſt, contre les regles de l'Evangile !

Je ſçais que ſa vie a été réglée ; mais peut-elle avoir été aſſez pure, aſſez dégagée, aſſez chrétienne ? Dieu l'a délivrée des grands déréglemens qui ſont preſqu'inſéparables de la faveur & de la fortune ; mais a-t-elle évité ces foibleſſes attachées à la nature, ces de-

sirs séculiers dont parle Saint Paul, ces considérations humaines, ces intentions demi-bonnes demi-mauvaises, ces molles condescendances, cette inutilité de vie, ces affections tiedes pour son salut ? A-t-elle été exempte de ces défauts, qui sont inévitables dans le monde, où la cupidité domine sur les ames les plus désintéressées, où les esprits, les plus fermes sont entraînés par l'exemple & par la coutume ; où si, l'on ne perd, au moins on s'égare souvent ; & si l'on ne refuse son cœur à Dieu, au moins on le partage entre lui & les créatures ?

Ainsi, quelques vertus que nous ayons remarquées, je craindrois encore pour elle. Mais outre qu'elle a passé ces années dangereuses auprès d'une Reine aussi illustre par sa piété, que par son rang & par sa naissance, qui est plus souvent aux pieds des Autels que sur le Trône, & de qui l'on peut apprendre des vertus capables de sanctifier la Cour même ; je considere qu'elle a racheté ses péchés par les aumônes qu'elle a répandues secretement dans le sein des pauvres, & qu'elle les a expiés par une longue pénitence, qu'elle a soutenue avec beaucoup de force. C'est la troisieme partie de ce discours.

Si l'illustre Ducheſſe, dont nous avons vu les prospérités, eût fini ses jours dans les plaisirs & dans la joie du siecle ; si, toute éblouie de l'éclat de sa fortune, elle fût entrée dans l'horreur & dans les ténebres du tombeau ; si, sortant du Palais des Rois, elle se fût trouvée devant le Tribunal de Dieu, je ne parlerois de sa mort qu'en tremblant, & je

vous exciterois à pleurer, dussiez-vous interrompre le cours de cet éloge funebre par vos soupirs & par vos larmes.

Je sai bien que l'Eglise, qui connoît le prix & l'efficace du Sang de Jesus-Christ, ne désespere jamais du salut de ceux qui meurent dans la Foi, & dans l'usage de ses Sacremens; que Dieu exerce quand il veut ses Jugemens de misericorde sur ses Elus; qu'il a des graces vives & pénétrantes, qui consument en peu de temps toute l'impureté que le commerce des hommes & l'air contagieux du monde laissent dans les cœurs; & qu'il y a de précieux moments de charité, qui valent des années de pénitence. Mais je sai aussi qu'il faut avoir souffert avec Jesus-Christ, pour régner avec Jesus-Christ; qu'il faut se réconcilier avec Dieu par la priere, par les larmes, par la retraite, quand on a suivi le monde son ennemi. Je sai que la pénitence de ceux qui se laissent surprendre à la mort doit être suspecte; que leur tristesse est souvent un regret de mourir, plutôt qu'une douleur d'avoir mal vécu, que leur abattement vient de la foiblesse de la nature, plutôt que du zele de la charité; & que leurs soupirs sont plutôt des effets d'une crainte humaine, que des fruits d'une solide pénitence.

Je rends graces à Notre-Seigneur Jesus-Christ, de nous avoir délivrés de ces craintes. Je parle avec confiance d'une mort chrétienne, préparée par des infirmités sensibles & humiliantes, par un retranchement des plaisirs & des consolations humaines, par une langueur affligeante, par une soumission en-

tiere à la volonté de Dieu, & par une longue patience.

Les ſaints Canons ordonnoient autrefois aux Pénitens d'être pluſieurs années dans un état d'expiation, avant que d'être admis à la participation des ſacrés Myſteres. Ils ſe ſacrifioient eux-mêmes, pour avoir part au Sacrifice de Jeſus-Chriſt ; ils demeuroient proſternés aux portes des Temples ſacrés, avant que d'oſer approcher du Sanctuaire : trop heureux d'entrer dans la joie du Seigneur par les larmes & par les ſouffrances, & de tâcher d'appaiſer ſa juſtice, avant que de jouir de ſes faveurs. Ce que la diſcipline de l'Egliſe avoit établi, la Providence de Dieu l'a exécuté ſur votre vertueuſe Sœur, Meſdames. Il a rompu les liens qui l'attachoient au monde, pour l'attirer dans la céleſte Jéruſalem. Il l'a purifiée par l'exercice de ſa patience, afin qu'elle fût digne d'entrer dans ſa gloire. Il l'a humiliée devant les hommes, pour l'élever juſqu'à lui ; & par trois ans de penitence, il l'a diſpoſée à jouir d'une éternelle félicité.

Vous répréſenterai-je ici les infirmités naiſſantes, ſes forces qui diminuent tous les jours, je ne ſçai quel poids qui l'accable inſenſiblement, une foibleſſe imprévue qui l'arrête au milieu de ſes grands emplois ? Vous dirai-je qu'elle recueillit mille fois ce qui lui reſtoit de force pour s'acquitter de ſes devoirs ordinaires ; que ſon cœur ne ſe reſſentit jamais de l'abattement de ſon corps ; que ſon zele la ſoutint dans les défaillances de la nature ; qu'elle ſacrifia ſa ſanté, toute foible & toute uſée qu'elle étoit, à l'honneur d'être au-

près d'une grande Reine, & que de tous les maux qu'elle ſouffrit, elle ne ſe plaignit jamais que de l'impuiſſance où elle étoit de la ſervir. Laiſſons ces circonſtances qui tiennent encore un peu du monde, & paſſons de ces vertus civiles aux vertus chrétiennes qu'elle a pratiquées.

Sa retraite fut le commencement de ſa pénitence, & la violence qu'elle ſe fit en s'éloignant de la Cour, où l'habitude, les honneurs, les graces, l'inclination même reſpectueuſe qu'elle avoit pour le Prince la tenoient ſi étroitement liée; cette violence, dis-je, fut le premier ſacrifice qu'elle offrit à Dieu. Qu'il eſt difficile de ſe réduire à la ſolitude, lorſqu'on a vécu longtemps dans la Cour des Rois! Les yeux accoutumés à voir la figure de ce monde, qui paſſe, par les endroits les plus éclatans, ſont toujours prêts à ſe fermer lorſqu'ils ne trouvent rien qui flatte leur curioſité ou leur convoitiſe. L'eſprit rempli d'idées magnifiques, qui ſe plaît à ſe perdre dans ſes vaſtes penſées, s'ennuie dès qu'il ſe trouve renfermé en lui-même, & reſſerré en un petit nombre d'objets languiſſans qui ne le frappent que foiblement. L'ame accoutumée à être émue par de grandes paſſions qui l'agitent vivement, n'eſt plus touchée de ces impreſſions foibles & légeres qu'elle reçoit dans la retraite. De là vient l'attachement qu'on a à cette vie, quoique difficile & tumultueuſe. Ceux qui s'en plaignent tous les jours le plus éloquemment, ne laiſſent pas enfin de s'y plaire. La patience y eſt ſoutenue par le deſir, & le deſir par l'eſpérance. C'eſt

cet enchantement dont parle le Sage. Il s'y fait un engagement presque involontaire. On y reconnoît sa servitude, & l'on n'y craint rien tant que la liberté : quelque peine qu'on a à y être, il est insupportable d'en être éloigné. Il n'appartient qu'à vous, mon Dieu, de briser les chaînes de ces esclaves, de rompre le charme qui les éblouit, & de remplir de vos vérités adorables les esprits & les cœurs que le monde, que vous avez vaincu, occupe de ses vanités. *Fasci-natio nugaci-tatis.* Sap. c. 4.

Voilà la grace qu'il a faite à cette illustre morte que nous pleurons. Il l'a conduite dans la solitude, pour parler à son cœur dans le secret & dans le silence. Elle est sortie de l'Egypte, & par des déserts secs & stériles, elle a passé dans cette terre heureuse, où coule le lait & le miel. Elle a regardé ses dernieres années comme des restes d'une vie qu'elle avoit partagée & qu'elle ne vouloit plus consacrer qu'à Dieu seul. Cette imagination autrefois si vive, ne lui représentoit plus le monde qu'en éloignement : cette mémoire, qui avoit été si prompte, & si présente, vient toute vuide des especes & des images du siécle : Dieu voulant par un triste, mais heureux abattement qu'elle ne pensât plus qu'à lui, qu'elle ne se souvînt que de lui, qu'elle ne fût sensible que pour lui.

Après cette séparation, accablée sous le poids de ses infirmités, elle s'appliqua à les souffrir chrétiennement ; & cette grandeur d'ame qui avoit éclaté dans toutes les actions de sa vie, parut encore dans la patience. Quelqu'un dira peut-être, qu'elle n'a pas ressenti

de ces douleurs aiguës qui font qu'on regarde la mort comme une consolation, & la vie comme un supplice; que sa croix a été plus incommode, que pesante; & que cette langueur, qui la consumoit insensiblement, étoit plus une privation de plaisirs, qu'une peine. Il est vrai qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur qui percent le corps, qui déchirent l'ame, & qui épuisent en un moment toute la constance d'un malade. Dans la défiance où elle étoit de ses propres forces, elle avoit souvent démandé à Dieu qu'il l'en délivrât : il sembloit qu'il l'eût exaucée. Mais si sa miséricorde a adouci la rigueur de sa pénitence, sa justice en a augmenté la durée; & il n'a pas fallu moins de force à soutenir cette longue épreuve, que si elle avoit été plus courte & plus rigoureuse.

En effet, dans les maux violens, la nature se recueille toute entiere, le cœur se munit de toute sa constance, on sent beaucoup moins à force de trop sentir; & si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas long-temps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes, que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les maux, & les remedes aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablées; les forces diminuent à tous momens, & la patience s'affoiblit aussi-bien que celui qui souffre. C'est ici que nous pouvons appliquer à notre femme forte, ce que Salomon a dit de la sienne; *Accinxit fortitudine lumbos suos* : qu'elle a ramassé toutes ses forces pour combattre cette langueur en-

nemie, qui lui ôtoit inceſſamment quelque partie d'elle-même, & qui lui portoit tous les jours quelque trait mortel dans le ſein.

Une patience de trois ans a-t-elle jamais été plus égale? La douleur a-t-elle jamais tiré de ſa bouche, ou de ſon cœur, je ne dis pas une plainte amere, une parole de murmure; mais un ſeul mouvement d'impatience, une parole d'inquiétude? A-t-elle trouvé ſa pénitence trop longue, ou trop rigoureuſe? A-t-elle cru que ſa croix étoit trop dure, ou trop affligeante? Ames ſaintes devant qui je parle, accoutumées à porter le joug du Seigneur dès vos plus tendres années, élevées aux pieds des Autels à l'ombre de la Croix de Jeſus-Chriſt, conſommées dans l'exercice d'une pénitence auſtere, ſouffrez-vous avec plus de conſtance & de foi les peines que Dieu vous envoie? J'atteſte vos cœurs, vos conſciences; conſervez-vous plus religieuſement qu'elle la paix intérieure dans vos ſolitudes? Non, non, lorſque la Providence de Dieu l'a ſéparée du monde, elle a quitté les honneurs avec autant de généroſité que vous en avez eu à les fuir. Sortant du Louvre elle a pratiqué des vertus que l'on n'apprend, ce ſemble, que dans les Cloîtres: & après s'être acquitée de tous ſes devoirs à la Cour, elle a ſouffert, comme vous ſouffrez dans vos cellules, ſans murmurer, & ſans ſe plaindre.

Que dis-je, Meſdames, ſans ſe plaindre? Oubliai-je ce que j'ai vu, ce que j'ai ouï? ces ſoupirs ſortis du fond de ſon cœur, cette triſteſſe peinte ſur ſon viſage, ces paroles mêlées

de douleur & de crainte ? Ne craignez rien qui faſſe tort à ſa mémoire & à ſa vertu. Cette émotion, dont je vous parle, n'étoit pas une foibleſſe d'eſprit, c'étoit un zele de pénitence. Ce n'étoit pas une marque d'attachement à la vie, c'étoit le regret d'avoir eu ſujet de s'y attacher. Elle craignoit d'avoir été trop heureuſe, & de ne ſouffrir pas aſſez ; & rappellant dans l'amertume de ſon ame ces années qu'elle avoit paſſées dans les honneurs & dans la gloire : *Je ne me plains pas de mourir*, diſoit-elle, *je me plains d'avoir vécu trop heureuſement. Les peines que le Ciel m'envoie, ne ſont pas proportionnées aux proſpérités que j'en ai reçues ; & je ſouffre de ce que je ne ſouffre pas aſſez.* Et nous rechercherons après cela, pécheurs & mortels que nous ſommes, une joie qui paſſe, & qui ne laiſſe que du regret ! Et nous prendrons pour objet de notre ambition ces honneurs qui doivent être un jour des ſujets de triſteſſe & de crainte ! Et nous appellerons bonheur de notre vie, ce qu'il faut quitter, ce qu'il faut haïr, ce qu'il faut expier à notre mort !

Pardonnez, Meſdames, cet emportement. Ce que je dis pour confondre les perſonnes du ſiecle, doit ſervir à vous conſoler, & à vous faire comprendre que vous êtes heureuſes d'avoir renoncé vous-mêmes aux grandeurs & aux proſpérités mondaines : heureuſes encore de ce que votre illuſtre Sœur, après en avoir eu tout l'éclat, en a reconnu toute la miſere : Oui, elle a connu qu'il y avoit en elles je ne ſçais quelle malignité qui les rendoit ſouvent criminelles, & tou-

jours au moins dangereuſes. Elle a cru qu'il falloit employer une partie de ſa vie à pleurer celle où le monde avoit eu trop de part. Elle n'a plus penſé qu'à accomplir ſon temps de pénitence, & n'a pas même voulu ſouhaiter d'être moins infirme.

Souffrir la maladie avec patience, être dans l'indifférence de la maladie ou de la ſanté, ne regretter pas ſes proſpérités paſſées, ne déſirer pas même d'être délivrée des langueurs préſentes ; cette ſuſpenſion de déſirs entre la vie & la mort, & cette volonté ſoumiſe à celle de Dieu, ne ſont-ce pas des caracteres d'une ame Chrétienne ? Triſtes, mais fideles témoins de ſes derniers ſentimens, combien de fois vous a-t-elle dit : *Je ne fais point de vœux pour ma ſanté, j'en fais qui ſont plus dignes de Dieu, qui ſont plus importans pour moi. Je lui demande qu'il me ſauve, & non pas qu'il me guériſſe.* Qu'elle étoit éloignée de la foibleſſe ordinaire de ceux qui tombent dans les infirmités ! ils ſe flattent inceſſamment de l'eſpérance de leur guériſon. Accablés de douleur & d'ennui, ils emploient toute la force qui leur reſte à faire des veux pour leur ſanté. S'ils ne peuvent lever les mains ni les yeux au Ciel, ils y adreſſent leurs ſoupirs. Une partie d'eux-mêmes eſt déja morte, que l'autre déſire vivre. Lors même qu'ils ſouhaitent l'immortalité, ils voudroient arrêter la mort qui les y conduit, & s'approchant du Ciel où ils aſpirent, ils regardent encore, preſque ſans y penſer, la terre qu'ils quittent ; tant le déſir de vivre eſt naturel à tous les hommes ; tant on eſpere ce qu'on deſire.

Notre généreuſe malade s'eſt regardée comme une victime deſtinée au ſacrifice ; elle a vu venir le coup ſans demander grace. Elle n'a pas ſouhaité de vivre, quoiqu'elle eût vécu avec tant d'éclat, & tant de douceur ; elle n'a pas ſouhaité de mourir, quoique ſa vie languiſſante lui fût à charge. Abattue par ſes maux, & non par ſes chagrins, elle n'avoit que le deſir d'accomplir la volonté du Seigneur, dût-il prolonger ſes jours pour prolonger ſes peines ; dût-il augmenter ſes douleurs pour conſommer ſa pénitence.

La providence de Dieu a permis, Meſdames, que vous l'ayez vue en cet état. Ceux qui admiroient ſa fermeté perdirent la leur : ceux qui la plaignoient, paroiſſoient preſque les ſeuls à plaindre. La pitié fut plus cruelle que la douleur ; & ceux qui voyoient le mal étoient plus triſtes & plus changés que celle même qui le ſouffroit. Je recueillerois ici volontiers tous les ſentimens tendres & généreux de ſon illuſtre époux. Je vous renouvellerois le ſouvenir de cette affliction ſi Chrétienne, de ces prieres ſi touchantes, de ces exhortations ſi vives & ſi pieuſes, de cette triſteſſe ſi ſage & ſi forte tout enſemble & de cette charité ſenſible, qui, ſelon les termes de l'Epouſe des Cantiques, fait ſur nous les mêmes impreſſions que la mort. Mais faut-il vous attendrir par la douleur de ceux qui vivent, vous qui êtes déja ſi touchées de la perte que vous avez faite.

Fortis eſt ut mors dilectio. Cant. 8. 6.

Eloignons encore un peu, ſi nous pouvons, ces idées funeſtes de mort : ceſſons de penſer à notre Héroïne, pour admirer la tendreſſe

& la piété de ſon illuſtre Fille. Nous l'avons vue deux ans entiers dans toutes les fonctions de la charité. Tantôt elle employoit ſes pieuſes mains au ſoulagement de la malade, tantôt elle les élevoit au Ciel pour demander à Dieu ſa ſanté. Attachée auprès de ſon lit où elle ſacrifioit ſa joie ; proſternée aux pieds des Autels, où elle offroit à Dieu toutes ſes peines, elle ſe partageoit entre ſes ſoins & ſes prieres, en un âge où les devoirs domeſtiques paſſent pour contrainte, & où il ſemble qu'on ne doive vivre que pour ſoi, en un ſiecle où la diſcipline des mœurs eſt relâchée, où les liens du ſang & de la nature ne ſerrent preſque plus les cœurs, & où il ne reſte de l'ancienne piété, qu'autant qu'il en faut pour la bienſéance. Que Dieu & la nature lui rendent ce qu'elle a fait pour l'un & pour l'autre, & lui donne des enfans qui ſoutiennent la gloire de leur naiſſance, & pour dire encore plus, qui leur reſſemblent, & qui aient pour elle ces ſentimens tendres & reſpectueux qu'elle a conſervés pour ſon incomparable Mere juſqu'à ſa mort.

Mais, hélas ! je prononce, ſans y penſer, cette funeſte parole, & quelque digreſſion que je cherche, je reviens, malgré moi, à ce cruel ſujet de mon diſcours. Retenons nos larmes, ce ſeroit faire tort à la mémoire de cette femme forte, que de montrer de la foibleſſe. Parlons de ſa mort, s'il ſe peut, auſſi conſtamment qu'elle eſt morte.

Qui eſt celui qui ne frémiſſe au ſeul nom de la mort ? qui ne ſoit ſaiſi d'horreur & de crainte à la vue de la mort d'autrui, & à la ſimple

penſée de la ſienne propre ? Soit par une prévention d'eſprit, qui nous fait regarder la fin de notre vie comme le plus grand de tous nos malheurs ; ſoit par une providence de Dieu, qui veut que l'homme reſſente l'amertume des maladies & de la mort, depuis qu'il a perdu par ſon péché le plaiſir d'être ſain, & d'être immortel ; ſoit enfin, par un juſte, mais terrible Jugement de Dieu, qui laiſſe quelquefois dans les frayeurs de la mort, ceux qui ont paſſé leur vie dans les plaiſirs & dans la molleſſe, & qui abandonnent à leur crainte & à leur douleur, ceux qui ſe ſont abandonnés à leurs deſirs & à leurs paſſions déréglées. Alors on s'effraie à la vue d'un Confeſſeur, comme s'il ne venoit que pour prononcer des arrêts de mort. On éloigne les derniers Sacremens, comme ſi c'étoient des Myſteres de mauvais augure. On rejette les vœux & les prieres que l'Egliſe a inſtituées pour les mourans, comme ſi c'étoient des vœux meurtriers & des prieres homicides. La Croix de Jeſus-Chriſt, qui doit être un ſujet de confiance, devient à ces eſprits lâches un objet de terreur ; & pour toute diſpoſition à la mort, ils n'ont que l'appréhenſion, ou la peine de mourir. Quels funeſtes égards ! Quels ménagemens criminels n'a-t-on pas pour eux ! Bien loin de leur faire voir leur perte infaillible, à peine les avertit-on de leur danger ; & lors même qu'ils ſont mourans, on n'oſe preſque leur dire qu'ils ſont mortels. Cruelle pitié, qui les perd, de peur de les effrayer ! crainte funeſte qui les rend inſenſibles à leur ſalut.

La mort de notre illuſtre Ducheſſe n'a pas

été de ces morts imprévues ou diſſimulées. Elle l'a vue pluſieurs fois dans ſon plus terrible appareil, ſans être émue. Elle l'a ſentie ſur elle-même, ſans s'étonner. Cette langueur, ces abattemens, ces diminutions, que Tertullien appelle des portions de la mort, ne le lui faiſoient-ils pas éprouver par avance? Ces rechûtes, ces agonies fréquentes ne lui ſervoient-elles pas comme d'apprentiſſage à bien mourrir? La main de Dieu qui donne la vie & la mort, qui conduit ſur le bord du tombeau, & qui en retire, ſembloit l'immoler, & la faire revivre pluſieurs fois, pour la diſpoſer à ſon dernier ſacrifice. La déſolation de ſes domeſtiques, les entretiens & les avis pieux & ſinceres de ſon Directeur: le Corps & le Sang de Jeſus-Chriſt reçus pluſieurs fois comme Viatique; la ſainte Onction des mourans appliquée deux fois en moins d'une année, n'étoit-ce pas des avertiſſemens qu'il falloit ſe préparer à la mort? ces derniers remedes que l'égliſe emploie pour le ſalut des Fideles, ne faiſoient-ils pas voir l'extrémité de ſa maladie?

Le courage qu'elle témoignoit en ſouffrant, faiſoit qu'on lui parloit hardiment de ſes ſouffrances. Ceux-là mêmes qui prenoient le plus de part à ſa vie, oſoient lui annoncer ſa mort. Cependant vîtes-vous changer ſon viſage? Ses yeux furent-ils jamais moins ſerins? Perdit-elle quelque choſe de ſa tranquillité ordinaire? Sa voix fut-elle moins ferme juſqu'à la fin? Il eſt vrai qu'elle n'en eut que pour Dieu dans ſes derniers jours. L'interrogeoit-on ſur ſes maux? Lui faiſoit-on des queſtions plus néceſſaires pour ſon ſoulagement que pour

ſon ſalut ? Elle étoit muette, elle étoit inſenſible. Lui parloit-on diſpoſitions à la mort ? Elle recueilloit dans ſon ſein tout ce qui lui reſtoit de force & de ſentiment, pour rendre raiſon des mouvemens de ſon ame ; & ne prenant plus aucune part au monde, elle ne parloit qu'à ceux à qui elle devoit répondre de ſa réſignation & de ſa Foi.

Je n'aurois plus qu'à reprendre les paroles de mon texte, & à finir par où j'ai commencé. Car que me reſte-t-il à vous dire, Meſdames ? Vous repréſenterois-je des exemples ? Votre profeſſion vous engage aſſez à une vie pénitente. Vous marquerois-je la fragilité des grandeurs & des plaiſirs du ſiecle ? Je vous ai déjà dit que vous y avez renoncé. Vous exhorterois-je à modérer votre douleur ? Vous n'êtes pas de ces Ames païennes, qui n'ayant point d'eſpérance ſolide, n'ont point auſſi de véritable conſolation. Je chercherois peut-être dans les raiſonnemens des Philoſophes, & dans la perſuaſion de la ſageſſe humaine, ce qu'il faut trouver dans les pures ſources de la vérité. Il faut que Jeſus-Chriſt vous parle lui-même, comme il parloit autrefois à deux Sœurs illuſtres par leur piété, par leur retraite, par les fonctions de la charité qu'elles avoient exercée, & par une affliction pareille à la vôtre. Il vous dira : Cette Sœur que vous pleurez n'eſt pas morte. Tous ceux qui croient & qui vivent en moi, ne mourront jamais. Vous l'avez, ce ſemble perdue, au moins, vous l'avez pleurée. Cependant elle eſt vivante en moi, qui ſuis la réſurrection & la vie. Ne le croyez-vous pas ainſi ? Si je pénetre dans

Joan. XI.

vos ſentimens ; ſi j'entends bien la voix de votre cœur, il me ſemble que chacune de vous, animée d'une foi vive, & d'une eſpérance ſincere, penſe ce que penſoient ces Filles affligées & ſoumiſes, & qu'elle répond ce qu'une d'elles répondit : Je le crois, Seigneur, je le crois.

Pour vous, Chrétiens, qui tenez encore au monde par vos paſſions, par vos deſirs, par vos eſpérances, rentrez en vous-mêmes : reconnoiſſez les illuſions & les tromperies du monde : que cette mort qui vous a touchés, vous ſerve de diſpoſitions à la vôtre. Plût à Dieu que cette illuſtre Morte pût encore vous exhorter elle-même ! Elle vous diroit : Ne pleurez pas ſur moi. Dieu m'a retiré par ſa grace des miſeres d'une vie mortelle. Pleurez ſur vous, qui vivez encore dans un ſiecle où l'on voit, où l'on ſouffre, & où l'on fait tous les jours beaucoup de mal. Apprenez en moi la fragilité des grandeurs humaines. Qu'on vous couronne de fleurs ; qu'on vous compoſe des guirlandes ; ces fleurs ne ſeront bonnes qu'à ſécher ſur votre tombeau. Que votre nom ſoit écrit dans tous les Ouvrages que la vanité de l'eſprit veut rendre immortels : que je vous plains, s'il n'eſt pas écrit dans le Livre de vie. Que les rois de la terre vous honnorent, il vous importe ſeulement que Dieu vous reçoive dans ſes Tabernacles éternels. Que toutes les langues des hommes vous louent, malheur à vous, ſi vous ne louez Dieu dans le Ciel avec ſes Anges ! Ne perdez pas ces momens de vie, qui peuvent vous valoir une éternité bienheureuſe. Trois

ans de langueur, trois ans de pénitence ne ſont pas donnés à tout le monde ; profitons de ces inſtructions ; béniſſons Dieu avec elle, & tâchons de nous rendre digne des graces qu'il lui a faites, & de la gloire qu'il lui a donnée.

ORAISON FUNEBRE

DE MADAME

LA DUCHESSE

D'AIGUILLON.

Reliquum eſt... ut qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur : præterit enim figura hujus mundi.

L'importance eſt d'uſer de ce monde, comme ſi l'on n'en uſoit pas ; car la figure de ce monde paſſe. Ep. 1. aux Corinthiens, chap. 7.

QU'ATTENDEZ-VOUS de moi, Meſſieurs, & quel doit être aujourd'hui mon miniſtere ? Je ne viens ni déguiſer les foibleſſes, ni flatter les grandeurs humaines, ni donner à de fauſſes vertus de fauſſes louanges. Malheur à moi ſi j'interrompois les ſacrés myſteres pour faire un éloge profane : ſi je mêlois l'eſprit du monde à une cérémonie de Religion, & ſi j'attribuois à la force, ou à la pru-

dence de la chair, ce qui n'eſt dû qu'à la grace de Jeſus-Chriſt. Je cherche à vous édifier plutôt qu'à vous plaire. Je viens vous annoncer avec l'Apôtre que tout finit afin de vous ramener à Dieu qui ne finit point; & vous faire ſouvenir de la fatale néceſſité de mourir, pour inſpirer une ſainte réſolution de bien vivre.

Les triſtes dépouilles d'une illuſtre Morte, les larmes de ceux qui la pleurent, des Autels revêtus de deuil, un Prêtre qui offre attentivement le Sacrifice que l'Egliſe appelle terrible, un Prédicateur, qui ſur le ſujet d'une ſeule mort, va décrire la vanité de tous les mortel, tout cet appareil de funérailles vous a ſans doute déjà touchés. A la vue de tant d'objets funebres, la nature ſe trouve ſaiſie, un air triſte & lugubre ſe répand ſur tous les viſages, ſoit horreur, ſoit compaſſion, ſoit foibleſſe; tous les cœurs ſe ſentent émus; & chacun, regrettant la mort d'autrui, & tremblant pour la ſienne propre, reconnoît que le monde n'a rien de ſolide, rien de durable, & que ce n'eſt qu'une figure, & une figure qui paſſe.

Oui, Meſſieurs, les plus tendres amitiés finiſſent; les honneurs ſont des titres ſpécieux que le temps efface; les plaiſirs ſont des amuſemens qui ne laiſſent qu'un long & funeſte repentir; les richeſſes nous ſont enlevées par la violence des hommes, ou nous échappent par leur propre fragilité; les grandeurs tombent d'elles-mêmes: la gloire & la réputation ſe perdent enfin dans les abymes d'un éternel oubli. Ainſi le torrent du

monde s'écoule, quelque ſoin qu'on prenne à le retenir. Tout eſt emporté par cette ſuite rapide de momens qui paſſent : & par ces révolutions continuelles, nous arrivons ſouvent, ſans y avoir penſé, à ce point fatal où le temps finit, & où l'éternité commence.

Heureuſe donc l'Ame Chrétienne, qui ſuivant le précepte de Jeſus-Chriſt, n'aime ni ce monde, ni tout ce qui le compoſe ; qui s'en ſert comme de moyens par un uſage fidele, ſans s'y attacher comme à ſa fin par une paſſion déréglée : qui ſait ſe réjouir ſans diſſipation, s'attriſter ſans abattement, déſirer ſans inquiétude, acquérir ſans injuſtice, poſſéder ſans orgueil, & perdre ſans douleur ? Heureuſe encore une fois l'Ame, qui s'élevant au-deſſus d'elle-même, & malgré le corps qui l'appeſantit, remontant à ſon origine, paſſe au travers des choſes créés ſans s'y arrêter & va ſe perdre heureuſement dans le ſein de ſon Créateur !

J'ai fait, Meſſieurs, ſans y penſer, ſous le nom d'une Ame Chrétienne, le portrait de Très-Haute & Très-Puiſſante Dame, Madame Marie de Wignerod, Ducheſſe d'Aiguillon, Pair de France ; & croyant vous donner ſeulement une inſtruction, j'ai preſque achevé ſon éloge. Déſabuſée des vanités & des folies trompeuſes du monde ; occupée à diſtribuer ſes richeſſes, ſans ſe mettre en peine d'en jouir ; pénétrée durant ſa vie des triſtes, mais ſalutaires penſées de la mort, par la miſéricorde du Seigneur, elle a ſauvé ſon cœur des attachemens groſſiers, & des mauvais uſages du monde.

J'atteſte ici la conſcience des Grands de la terre ; quel fruit recueillent-ils de leur grandeur ? Ils jouiſſent du monde en y mettant leur affection, au lieu d'en profiter pour leur ſalut, en le mépriſant ; ils en goûtent les plaiſirs, & n'en veulent pas connoître les dangers ; ils font ſervir à leur convoitiſe les biens qu'ils ont reçus pour exercer leur charité ; ils livrent leurs cœurs aux vaines douceurs d'une vie molle & oiſive. Ainſi, ſuperbes dans leur élévation, avares dans leur abondance, malheureux dans le cours même de leurs proſpérités temporelles, ils errent de paſſion en paſſion, & deviennent par un ſecret Jugement de Dieu, les jouets de la fortune, & de leur propre cupidité.

Graces à Jeſus-Chriſt, il ſe trouve des Ames fidelles qui uſent de la grandeur avec modération, des richeſſes avec miſéricorde, de la vie avec un généreux mépris ; qui s'élevent à Dieu par la foi, qui ſe communiquent au prochain par la charité, qui ſe purifient elles-mêmes par la pénitence. C'eſt là le caractere de celle dont nous pleurons aujourd'hui la mort, & dont nous honorons la mémoire. Elle n'a été grande que pour ſervir Dieu noblement, riche que pour aſſiſter libéralement les pauvres de Jéſus-Chriſt, vivante que pour ſe diſpoſer ſérieuſement à bien mourir. Voilà tout le ſujet de ce diſcours. Seigneur, poſez ſur mes levres cette garde de circonſpection & de prudence, que vous demandoit autrefois le Roi Prophete, & ne permettez pas qu'il ſe gliſſe rien de bas, ni rien de profane dans un éloge

Pſ. 140.

que je prononce devant vos Autels, & que je ne dois fonder que ſur vos vérités Evangéliques.

Loin donc de cette Chaire, cet Art qui loue vainement les hommes par les actions de leurs Ancêtres; qui remontent à des ſources ſouvent inconnues, pour flatter l'orgueil des familles ambitieuſes, & qui s'arrêtent à des Généalogies ſans fin, comme parle l'Apôtre, plus propres à ſatisfaire une vaine curioſité, qu'à édifier une foi ſolide. Vous ſavez, Meſſieurs, & c'eſt aſſez, que la noble Maiſon de Wignerod, originaire d'Angleterre, établie en France ſous le regne de Charles VII, s'eſt élevé au rang qu'elle y tient, par une longue ſucceſſion de vertus, & a mérité par de ſignalées victoires remportées ſur terre & ſur mer, de perpétuels accroiſſemens d'honheur & de gloire. *Epiſt. 1. Tim. cap. 1.*

Vous ſavez que la Maiſon du Pleſſis Richelieu, après s'être ſoutenue durant pluſieurs ſiecles par elle-même, & par ſes glorieuſes alliances avec des Princes, des Rois, & des Empereurs, s'eſt enfin trouvée au plus haut point de grandeur où des perſonnes d'illuſtre naiſſance puiſſent atteindre. Que dois-je dire après cela de notre vertueuſe Ducheſſe, ſinon qu'elle a ennobli par ſa piété ces familles dont elle eſt ſortie: & que réduiſant l'honneur à ſon véritable principe, elle a reconnu que la naiſſance glorieuſe du Chrétien, eſt celle qui le rend enfant de Dieu; qu'il y a une pureté de mœurs, plus eſtimable que celle du ſang, & une nobleſſe ſpirituelle, qui conſiſte à être conforme à l'image de Jeſus-Chriſt.

Ces ſentimens furent gravés dans ſon eſprit auſſi-tôt qu'elle en fut capable : & quand ne le fut-elle pas ? La ſageſſe n'attendit pas en elle la maturité de l'âge : elle eut de bonnes inclinations, elle conçut de bons deſirs, elle fit de bonnes œuvres preſqu'au même temps. Les vertus ſembloient lui être inſpirées avant qu'on les lui eût appriſes, & ſon heureux naturel ne laiſſa preſque rien à faire à l'éducation. Ainſi Dieu prévient quelquefois ſes Elus de bénédictions avancées ; & par des dons naturels, préparant lui-même les voies à la Grace qu'il leur deſtine, il porte leurs volontés naiſſantes au bien, par des impreſſions ſecretes de ſon amour & de ſa crainte, pour les conduire aux fins que ſa Providence leur a marquées.

Cette jeune plante ainſi arroſée des eaux du Ciel, ne fut pas long-temps ſans porter du fruit. On vit croître en cette admirable fille tant de louables habitudes : auſſi-tôt qu'on les eût vu naître, cette piété qui la fit recourir à Dieu dans tous ſes beſoins, cette modeſtie qui la retint toujours dans les loix d'une auſtere vertu, & d'une exacte bienſéance ; cette prudence qui lui fit diſcerner le vrai d'avec le faux, le vil d'avec le précieux, cette grandeur d'ame qui la ſoutint également dans la bonne & la mauvaiſe fortune, cette tendreſſe & cette compaſſion qui la rendit ſenſible à toutes les miſeres connues, & cette attention perpétuelle qu'elle eut à rendre aux uns tout ce qu'elle leur devoit, à faire aux autres tout le bien dont elle s'eſtimoit capable. Ces

vertus,

vertus, qui ſont les fruits de l'expérience, & d'une longue réflexion dans les perſonnes ordinaires, étoient, ce ſemble, le fond de l'eſprit & du tempérament de celle-ci.

Le premier uſage qu'elle fait du monde, c'eſt d'en connoître la vanité. Tout lui marque d'abord la fragilité & l'inconſtance des choſes humaines. Elle eſt née d'une mere qui peut lui ſervir d'exemple & de guide dans la voie du ſalut : une mort précipitée la lui enleve. On l'appelle à la Cour d'une grande Reine, pour en être un des principaux ornemens : un coup imprévu de tempête civile & domeſtique, jette ſur des bords étrangers cette Princeſſe infortunée, qui l'honoroit de ſa bienveillance & de ſon eſtime. On lui choiſit un époux tiré du ſein de la faveur & de la fortune ; & cet époux dans une ardeur de gloire qui tranſporte les jeunes courages, trouve bientôt une honorable, mais triſte mort, ſous les murailles d'une Ville rebelle. Ne cherchons que dans le Ciel la cauſe de ces funeſtes événemens. C'eſt vous, mon Dieu, qui, pour attirer à vous ſeul les deſirs & les affections de cette ame choiſie, rompiez ſes liens auſſi-tôt qu'ils étoient formés, & mêlant à ſes premieres douceurs des amertumes ſalutaires, l'accoutumiez à ne s'attacher qu'à votre ſouveraine grandeur, & à votre immuable vérité.

Françoiſe du Pleſſis-Richelieu.

Marie de Médicis.

M. de Combalet, neveu du Connétable, fut tué au ſiege de Montpellier.

Mais pourquoi m'arrêtai-je à ces circonſtances ? Ne diſons rien que d'important, & paſſons tout d'un coup au mépris qu'elle eut pour le monde, lorſqu'elle ſe vit au milieu de ſes vanités. Déjà, pour l'honneur de ſa

Maiſon, & plus encore pour celui de la France, étoit entré dans l'adminiſtration des affaires, un homme plus grand par ſon eſprit & par ſes vertus, que par ſes dignités & par ſa fortune; toujours employé, & toujours au-deſſus de ſes emplois, capable de régler le préſent, & de prévoir l'avenir; d'aſſurer les bons événemens, & de réparer les mauvais; vaſte dans ſes deſſeins, pénétrant dans ſes conſeils, juſte dans ſes choix, heureux dans ſes entrepriſes, & pour tout dire en peu de mots, rempli de ces dons excellens, que Dieu fait à certaines ames qu'il a crées pour être maîtreſſes des autres, & pour faire mouvoir ces reſſorts dont ſa Providence ſe ſert pour élever, ou pour abattre, ſelon ſes décrets éternels, la fortune des Rois & des Royaumes.

Ici, Meſſieurs, vous penſez au Cardinal de Richelieu, ſans que je le nomme. Recueillez en votre eſprit ce qu'il fit pour ſon Maître; ce que ſon Maître fit pour lui; les ſervices qu'il rendit, & les graces qu'il reçut; & quoique le mérite fût au-deſſus des récompenſes, repréſentez-vous toutefois en lui ſeul tout ce que l'Egliſe a de grand, tout ce que le ſiecle a de pompeux & de magnifique, les biens, les honneurs, les dignités, le crédit, les prééminences, & tout ce qui ſuit ordinairement la faveur & la reconnoiſſance d'un Roi juſte & puiſſant, lorſqu'elles tombent ſur un ſujet capable, fidele & néceſſaire.

La grandeur de la Niece étoit liée à celle de l'Oncle. Que fera-t-elle? Tout flatte ſon

ambition d'autant plus dangereuſement, qu'elle eſt ſoutenue par la beauté, la douceur, la ſageſſe, & toutes les graces du corps & de l'eſprit qui nourriſſent l'orgueil, & qui attirent la vaine complaiſance des hommes. Ne craignez pas, Meſſieurs, la Foi lui découvre tous les pieges qui l'environnent. Elle apperçoit au travers de tant d'apparences trompeuſes le fond de la malignité du monde, & ſe prépare à le quitter. Vierges de Jeſus-Chriſt, devant qui je parle, s'il en reſte encore parmi vous qui aient porté la Croix depuis ſi long-temps, & vieilli ſaintement ſous le joug de l'Evangile, vous l'avez vu, ſinon vous l'avez appris, qu'avec des ailes de Colombe, elle vola ſur le Carmel, pour y mener, comme vous, au pied des Autels, une vie auſtere & pénitente, & pour cacher une gloire importune qui la ſuivoit ſous le même voile dont on l'a vue couverte après ſa mort.

La puiſſance & l'autorité s'oppoſerent à ſon deſſein, & ſa foible ſanté lui ôta les moyens de l'accomplir. Mais avec quel noble dépit reprit-elle alors les chaînes qu'elle croyoit avoir quittées? Combien de fois accuſa-t-elle de lâcheté ſon obéiſſance, quoique forcée? Combien de fois ſe reprocha-t-elle la délicateſſe de ſa complexion, comme ſi c'eût été ſa faute & non pas celle de la nature? Combien de fois tourna-t-elle ſes triſtes regards vers l'Autel d'où l'on venoit de l'arracher, renfermant dans ſon cœur ſa vocation toute entiere, & ſe faiſant au milieu d'elle-même une ſolitude intérieure & ſecrete, où le mon-

de ne pût la troubler ? Aveugle ſageſſe des hommes, qui, ſur des vues que donne la chair & le ſang, entreprenez d'interrompre le cours des œuvres de Dieu ! ou plutôt ſage Providence de Dieu, qui, par des routes inconnues, conduiſez à l'exécution de vos deſſeins l'aveugle ſageſſe des hommes ! C'étoit aſſez que la victime ſe préſentât devant l'Autel. Son ſacrifice fut agréable, quoiqu'il ne fût pas accepté. Celui qui ſonde les cœurs, & qui voit nos volontés dans le fond de l'ame, ſe contenta de ce deſir, qu'il avoit lui-même inſpiré, & ne permit pas qu'on laiſſât dans une étroite & ſombre retraite, celle dont les exemples devoient être ſi éclatans, & dont la charité devoit s'étendre juſqu'aux extrêmités de la terre.

Jugez par-là, Meſſieurs, de toute la ſuite de ſa vie. Je ne m'arrêterai pas à vous décrire ici ſa conduite ſi ſage & ſi réguliere, en un âge où le monde pardonne quelqu'emportement de vanité, en un état où elle auroit pu ſoutenir par autorité ce qu'elle auroit fait par imprudence. Ne ſortons point du ſens de mon texte, & réduiſons-nous à l'uſage qu'elle a fait du crédit qu'elle eut dans le monde.

Repréſentez-vous donc un grand Miniſtre, qui ſert un grand Roi, & qui l'aſſiſtant de ſes ſoins & de ſes conſeils, le décharge du détail ennuyeux des affaires publiques & particulieres. C'eſt lui qui reçoit les vœux, qui écoute les plaintes, qui examine les néceſſités, qui peſe les ſervices, qui démêle les intérêts ; & qui poſant au pied du Trône,

comme un dépôt ſacré, les prieres & les eſpérances des Peuples, leur rapporte enſuite ces oracles déciſifs, qui déclarent l'intention du Prince, & font la deſtinée des Sujets. Auſſi chacun le regarde comme un Médiateur, par qui ſe diſtribuent les bienfaits & les récompenſes; chacun court à lui comme au centre où aboutiſſent toutes les lignes de la fortune. Mais qui peut s'aſſurer de trouver les momens commodes & favorables d'un homme chargé de tant de ſoins, & de pénétrer juſqu'à ces cabinets preſque inacceſſibles, dont les portes fatales ne s'ouvrent ſouvent qu'aux plus importuns ou aux plus heureux, ſans le ſecours de quelque main puiſſante & charitable?

Ce fut en ces occaſions que notre illuſtre Ducheſſe employa ce pouvoir que ſon eſprit & ſa ſageſſe lui avoient acquis. Il ne fallut faire ni des pauvres, ni des malheureux pour remplir ſon ambition ou ſon avarice. Il fallut protéger des foibles, & ſecourir des miſérables pour ſatisfaire ſa charité. Elle ne retint pas les graces qu'elle reçut, & ne fut ſi près de leur ſource que pour en faire couler les ruiſſeaux ſur ceux qui eurent beſoin de ſa protection. Sçavoit-elle une famille opprimée? elle animoit la juſtice contre l'oppreſſion. Trouvoit-elle des gens de bien inconnus ou négligés? elle leur procuroit des emplois ſelon leurs talens. Arrivoit-il des diſſenſions & des diſcordes? elle portoit des paroles de réconciliation & de paix. Apprenoit-elle les cris & les gémiſſemens des Provinces, que le malheur des temps avoit affligées? elle leur obtenoit, par ſes avis fideles,

& par ſes ſollicitations ardentes, des ſoulagemens & des aſſiſtances conſidérables.

Que dirai-je davantage ? Le Miniſtre s'appliquoit aux affaires d'Etat, & lui laiſſoit le miniſtere de ſes libéralités & de ſes aumônes : & pendant que l'un formoit dans ſon eſprit les grands deſſeins d'abattre les ennemis de la France, de forcer les élémens pour dompter des rebelles, de s'ouvrir, malgré les hivers, un paſſage dans les Alpes pour aller ſecourir des alliés, & préparoit ainſi une longue & heureuſe matieres de triomphes, l'autre ſongeoit aux moyens de ſoutenir des Hôpitaux chancelans, de fonder des Miſſions dans le Royaume & hors du Royaume, de former de ſaintes Sociétés pour diſpenſer les charités des Fideles, & préparoit la matiere de ces glorieux établiſſemens qui ſeront les monumens éternels de ſa piété.

Puiſſiez-vous profiter de cet exemple, vous qui ne cherchez dans votre crédit, que le plaiſir de vous ſatisfaire, & peut-être la facilité de nuire aux autres impunément : vous qui ne vivez que pour vous-même, & qui perdez non-ſeulement la charité qui couvre la multitude des péchés, mais encore l'amitié & l'affection humaine, qui eſt le lien de la ſociété civile : vous enfin, à qui les longues proſpérités ont formé des entrailles cruelles, ſelon la parole de l'Ecriture ; & qui, bien loin de ſoulager des miſérables, achevez d'opprimer ceux qui le ſont. Pardonnez cet emportement, Meſſieurs, à une juſte indignation : je reviens à mon ſujet. Vous avez vu comment une ame prédeſtinée uſe de la grandeur & de la puiſ-

Viſcera impiorum crudelia.

Prov. 12.

ſance : apprenez comment elle uſe des richeſſes.

L'eſprit de Dieu ne parle preſque jamais des richeſſes, que pour nous en donner de l'horreur. Il les appelle des tréſors d'impiété, & les confond ordinairement avec les crimes ; il leur attribue un caractere de réprobation, qui paroît inévitable, & il en fait la matiere de ſes plus ſéveres jugemens. Il avertit de les craindre ; il commande de les mépriſer, il conſeille de s'en défaire, tant parce qu'elles endurciſſent le cœur, & le déchirent par ces inquiétudes du ſiecle qui étouffent la ſemence de la parole de Dieu, que parce qu'elles entretiennent l'orgueil, l'ambition, la molleſſe, & tous les autres déréglemens de l'ame.

Toutefois le même eſprit de Dieu nous apprend que rien n'eſt impoſſible à la grace ; qu'il y a un uſage de miſéricorde & de charité qui ſanctifie les richeſſes ; qu'elles ſont utile à l'homme ſage ; que c'eſt le moyen d'amaſſer un tréſor de bonnes œvres, qui ſe retrouvent dans le Ciel ; & que Dieu, qui les diſtribue avec une juſtice toute divine, les donne aux uns, afin qu'elles ſoient le ſupplice de leurs paſſions, comme elles en ſont l'inſtrument ; & les donne aux autres, comme un moyen d'édifier l'Egliſe par leurs aumônes, & de ſe perfectionner eux-mêmes par le mépris des biens du monde.

S'il eſt donc vrai que les richeſſes entrent dans les deſſeins de la miſéricorde de Dieu ſur des ames nobles & déſintéreſſées, renouvellez, Meſſieurs, cette favorable attention

dont vous m'honorez. Je parle d'une eſpece de charité vive, libérale, univerſelle, qui ne ceſſe de faire du bien, & ne croit jamais en faire aſſez ; qui donne beaucoup, & donne toujours avec joie ; qui ne rejette aucune priere, qui prévient ſouvent le deſir, & qui ne manque jamais au beſoin. Ce n'eſt point là une idée de perfection que j'imagine, c'eſt une vérité que je fonde ſur les actions de celle dont nous célébrons aujourd'hui les obſéques.

Je pourrois vous la repréſenter dans ces triſtes demeures où ſe retirent la miſere & la pauvreté ; où ſe repréſentent tant d'images de morts & de maladies différentes, recueillant les ſoupirs des uns, animant les autres à la patience, laiſſant à tous des fruits abondans de ſa piété. Je pourrois la décrire ici dans ces lieux ſombre & retirés, où la honte tient tant de langueurs & de néceſſités cachées, verſant à propos des bénédictions ſecretes ſur des familles déſeſpérées, qu'une ſainte curioſité lui faiſoit découvrir pour les ſoulager. Je voudrois vous marquer ce zele avec lequel elle animoit les ames les plus tiédes à ſecourir le prochain dans le temps des calamités publiques, & rallumoit la charité en un ſiecle où elle eſt non-ſeulement refroidie, mais preſque éteinte. Ce ſeroit là le ſujet du panégyrique d'un autre ; c'eſt la moindre partie du ſien. Je ne prends que ſes vertus extraordinaires, & je choiſis les fleurs que je jette ſur ſon tombeau.

Je ne révele pas même ici tant de grandes actions qu'elle a tâché de rendre ſecretes. Je révére encore après ſa mort l'humilité qui

les a cachées ; je les laiſſe ſous les voiles qu'elle avoit tirés pour les couvrir, & je conſens qu'elles ſoient perdues. Que dis-je perdues ! tout eſt profitable aux élus, & la charité ne fait rien en vain. Elles ſont écrites pour l'éternité dans le Livre de Vie : & Dieu qui en fut le principe, & le ſeul témoin, en eſt lui-même la récompenſe. Publions donc les exemples de ſa charité, & n'en fondons pas les myſteres.

Qui ne ſçait, Meſſieurs, que l'établiſſement d'un grand Hôpital dans cette capitale du Royaume, qui renferme tant de grandeurs & tant de miſeres tout enſemble, a été un des plus grands ouvrages de ce ſiecle ? On en prévoyoit l'utilité, on en connoiſſoit l'importance depuis long-temps. Perſonne ne diſcernoit plus les pauvres de néceſſité d'avec ceux de libertinage. On ne ſçavoit, en donnant l'aumône, ſi l'on ſoulageoit la miſere, ou ſi l'on entretenoit l'oiſiveté. Les plaintes & les murmures confus excitoient plutôt l'indignation que la pitié. On voyoit des troupes errantes de mendians, ſans religion, & ſans diſcipline, demander avec plus d'obſtination que d'humilité, voler ſouvent ce qu'ils ne pouvoient obtenir, attirer les yeux du public par des infirmités contrefaites, & venir juſqu'au pied des Autels troubler la dévotion des Fideles par le récit indiſcret & importun de leurs beſoins ou de leurs ſouffrances.

On ſe contentoit de ſe plaindre de ces déſordres, qu'on croyoit non-ſeulement difficile, mais encore impoſſible de corriger. Il falloit de la ſageſſe pour diſpoſer les moyens ;

de la fermeté pour ſurmonter les obſtacles, de grands biens pour fournir les fonds, une piété encore plus grande pour établir un ordre & une diſcipline ſalutaire parmi des hommes, pour la plupart déréglés. Où ſe trouvoient ces qualités, qu'en la ſeule Ducheſſe d'Aiguillon? Elle fut l'ame de cette entrepriſe; elle encouragea les uns, elle ſollicita les autres; elle donna l'exemple à tous. Elle joignit le zele des particuliers avec l'autorité des Magiſtrats, & n'oublia rien de ce qu'elle crut néceſſaire pour achever ce qu'elle avoit heureuſement commencé.

Durez ſur le fondement ſolide des aumônes chrétiennes, vaſtes bâtimens de cette ſainte Maiſon, où Dieu créateur des pauvres & des riches eſt honoré par la patience des uns, & par la charité des autres; durez, s'il ſe peut, juſqu'à la fin des ſiecles, & ſoyez d'éternels monumens des ſoins & des libéralités de votre premiere Bienfaitrice.

Pendant qu'elle ouvroit une main pour diſtribuer ſes biens dans cette grande Ville, elle étendoit l'autre pour aſſiſter des Provinces affligées. Rappellez un moment en votre mémoire la triſte idée des guerres, ſoit civiles, ſoit étrangeres, où le ſoldat recueille ce que le Laboureur avoit ſemé, & conſume en peu de temps, non-ſeulement les fruits d'une année, mais encore l'eſpérance de pluſieurs autres; où des familles effrayées fuient devant la face & l'épée de l'ennemi, & croyant éviter la mort, tombent dans la faim & le déſeſpoir, plus redoutables que la mort même. Souvenez-vous de ces années ſtériles, où, ſelon le langage du

Prophete, le Ciel fut d'airain, & la Terre de fer. Les meres mouroient ſans ſecours ſous les yeux de leurs enfans; les enfans entre les bras de leurs meres, faute de pain; les peuples dans la campagne & dans les Villes ne vivoient plus qu'à la merci de quelques riches ſouvent intéreſſés, qui ſongeoient plus à profiter des maux d'autrui, qu'à les ſoulager.

Pardonnez, Meſſieurs, ſi je remets devant vos yeux tant de pitoyables objets. Je ſuis réduit, en louant une perſonne ſi charitable, d'en repréſenter tant de malheureuſes; & pour vous raconter les différentes actions de miſéricorde qu'elle a faites, il faudroit vous décrire ici toutes les miſeres humaines. Que fit-elle donc dans ces rencontres preſſantes? Ce que commande Jeſus-Chriſt, ce qu'il conſeille dans ſon Evangile. Elle donna ce qu'elle avoit de ſuperflu, elle vendit ce qu'elle poſſédoit de précieux, elle ſe retrancha de ce que d'autres auroient pris pour néceſſaire. Vains prétextes de condition & de bienſéance, timides conſeils de la ſageſſe de la chair, vous n'eûtes point ici de part. A l'exemple de ces généreux Chrétiens que loue Saint Paul, elle aſſiſta ſes Pauvres ſelon ſes forces, au-delà même de ſes forces. Elle devint avare pour elle-même, afin d'être prodigue pour Jeſus-Chriſt, & s'attira les bénédictions que le Sage promet à ceux qui aiment à faire du bien, & qui diſtribuent aux Pauvres leur propre pain. 2. Cor. 7. Prov. 6. 21.

Ce fut alors que ſa charité, comme un fleuve ſorti d'une ſource vive & abondante, & groſſi de quelques ruiſſeaux étrangers, rompit ſes bords, & s'épandit ſur tant de

terres arides. Parlons ſans figure, Meſſieurs, ce fut alors qu'uniſſant à ſes aumônes, celles qu'elle avoit ſollicitées & recueillies, elle fit couler dans ces Provinces déſolées un ſecours de trois ou quatre cens mille livres. Elle avoit
Job. 4. appris dans l'Ecriture que ceux qui ont beaucoup ſont obligés de donner beaucoup, & que la meſure de leurs aumônes doit être celle de leurs richeſſes. Elle trouvoit honteux que l'avarice n'eût point de bornes; que le luxe ſe répandît en ſuperfluités infinies, & qu'il n'y eût que la charité qui fût ménagere & reſſerrée. Elle ſçavoit enfin que les biens des riches ſont un dépôt ſacré, qui doit être diſpenſé avec une fidélité digne de Dieu, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, c'eſt-à-dire, avec une libéralité digne de ſa grandeur & de ſa magnificence divine.
Coloſſ. c. 2.

Que dirons, après cet exemple, ceux à qui tout eſt étranger & indifférent hors d'eux-mêmes; & qui, comme enivrés de leur fortune, abandonnent les autres à tous les accidens de la leur? Que diront ceux qui s'épuiſent en folles dépenſes, & ſe croient dans l'impuiſſance d'être charitables, parce qu'ils ſe ſont impoſé la néceſſité d'être ambitieux, & d'être ſuperbes? Que diront ceux qui voient des Chrétiens languiſſans & demi-morts, ſans les ſecourir, & qui deviennent les meurtriers de ceux dont ils devroient être les peres? Qu'ils confeſſent leur dureté, & qu'ils louent au moins la généroſité de cette femme Chrétienne, s'ils n'ont pas le courage de l'imiter.

Parcourrai-je les ſommes incroyables

qu'elle a distribuées en divers temps, les fondations qu'elle a faites en divers lieux ? Je lasserois votre imagination & ma mémoire, si j'entreprenois d'imprimer tous les travaux & toutes les formes de cette ingénieuse & infatigable charité. Je me contente de vous dire que le zele de la foi y eut toujours la meilleure part ; & que la conversion des cœurs fut & le motif & le fruit ordinaire de ses aumônes. Fonde-t-elle des Hôpitaux ? elle y joint des Missions, afin que les pauvres soient nourris & soient évangélisés tout ensemble. Assiste-t-elle dans un de nos Ports ces misérables Forçats, qui dans leurs prisons flottantes, gémissent sous le travail de la rame, & sous l'inhumanité d'un Comite ? Elle veut qu'on les instruise, & qu'on leur apprenne à faire d'un supplice forcé, une expiation volontaire de leurs crimes. Envoie-t-elle jusqu'en Afrique des Prêtres, comme des Anges consolateurs, aux Chrétiens qui y sont esclaves ? C'est pour les affermir dans la foi, pour leur inspirer le désir de la liberté des enfans de Dieu, & leur faire trouver la pesanteur de leurs péchés plus rude que celle de leurs chaînes. Ainsi, il se fait par ses soins en plusieurs endroits, une double distribution, & de la nourriture pour le corps, & du pain de la parole de Dieu pour l'ame.

Que ne puis-je vous découvrir ces nobles mouvemens de son cœur, qui la portoient à tout entreprendre pour étendre le Royaume de Jesus-Christ ? Combien de fois, déplorant l'aveuglement de tant de peuples qui vivent dans les ténebres, à l'ombre de la mort,

s'écria-t-elle dans la ferveur de ſon Oraiſon, *Seigneur, que votre Nom ſoit ſanctifié parmi ces Nations infideles ?* Combien de fois porta-t-elle ſon imagination & ſes déſirs au-delà de tant de mers, que la foibleſſe ni la bienſéance du ſexe ne lui permettoient pas de paſſer ? Combien de fois jettant les yeux ſur les vaſtes campagnes des Indiens & des Sauvages, & croyant y voir une moiſſon jauniſſante, qui n'attendoit que la main des Ouvriers, pria-t-elle le Pere de famille d'y en envoyer ?

Elle n'épargne rien pour préparer les voies à ces hommes Apoſtoliques, qui vont acquérir de nouveaux héritages à Jeſus-Chriſt. Elle forme le deſſein d'un commerce tout ſpirituel. On équipe par ſes conſeils, & preſque à ſes dépens, un vaiſſeau, qui doit porter dans la Chine les richeſſes de l'Evangile. Le Ciel, la mer, les vents favoriſent d'abord cette entrepriſe. Mais Dieu, dont les jugemens ſont impénétrables, rompt le cours de cette heureuſe navigation ; & les flots irrités font tout d'un coup échouer avec le vaiſſeau, les eſpérances qu'on avoit conçues du ſalut de tant d'ames égarées.

Quels furent alors les ſentimens de notre Ducheſſe ! Elle oublia ſes intérêts, & ne penſa qu'à ceux de Dieu. Elle fut touchée de ce malheur, mais elle n'en fut pas abattue. *Je reconnois, Seigneur*, diſoit-elle, *ce que vous avez dit dans votre Evangile, qu'après avoir travaillé ſelon nos forces, nous ſommes encore des ſerviteurs inutiles. Vous ſavez mieux que nous en quoi conſiſte votre gloire ;*

toute la nôtre eſt d'être ſoumis à vos volontés. C'étoit votre œuvre, vous l'accomplirez quand le temps & les momens que vous avez marqués pour cela ſeront arrivés. Nous avons eſſayé d'envoyer par mer des Ouvriers à votre Vigne, vous nous avez fermé ce chemin, vous pouvez nous en ouvrir d'autres, & lors même que nous adorons la ſévérité de vos jugemens, nous eſpérons en votre miſéricorde.

En effet, elle eſpéra, comme Abraham, contre toute eſpérance; les eaux de la mer n'éteignirent pas l'ardeur de ſa charité. Elle redoubla ſon zele; & Dieu, après avoir éprouvé ſa foi, récompenſa ſa ſoumiſſion par des ſuccès qui ſurpaſſerent ſon attente.

Je me ſens comme tranſporté au milieu de ces Egliſes naiſſantes de l'Orient. J'y vois lever la lumiere de la vérité. Ici les premiers rayons de la foi commencent à diſſiper l'obſcurité de l'erreur, & forment des Catéchumenes. Là coulent ſur des têtes humiliées les eaux ſalutaires du Baptême. Ici des ames tendres ſont nourries de lait, juſqu'à ce qu'elles ſoient capables d'enſeignemens plus ſolides. Là ſe forme le courage d'un Martyr par des épreuves réitérées de patience. En cet endroit on plante une croix, en l'autre on dreſſe un Autel. Il me ſemble que je vois des Prêtres, des Evêques, ou pour mieux dire, des Apôtres courir par tout ſelon les beſoins; & notre charitable Ducheſſe, de ſon Palais comme du centre de la charité, envoyer les ſecours & les rafraîchiſſemens néceſſaires pour entretenir & pour avancer ce grand ouvrage.

N'ai-je donc pas ſujet de croire que Dieu

lui a fait la miſéricorde, qu'elle fit aux autres, que les pauvres après ſa mort l'ont reçue dans les Tabernacles éternels, & qu'elle jouit de Dieu pour jamais? Que s'il reſtoit encore en cette Ame quelque tache qui eût beſoin d'être purifiée: car, Meſſieurs, je ne viens pas ici juſtifier la créature devant ſon Créateur; je trahirois l'humilité de l'une, j'offenſerois la vérité de l'autre; je ſai que tout homme eſt pécheur; qu'il y a une meſure de juſtice, au-delà de laquelle la condition mortelle ne va point; que les gens de bien même tombent dans des infidélités inévitables, & ne ſont parfaits qu'imparfaitement. S'il reſtoit, dis-je, encore quelque tache, puiſſe-t-elle être expiée par le ſang de Jeſus-Chriſt! Que ces nouveaux fideles des mondes barbares, au premier bruit de la mort de leur Bienfaitrice, préſentent au Souverain Juge tant d'aumônes qu'elle leur a faites. Qu'ils lui adreſſent pour elle ces prieres qui ont encore toute leur ferveur, & que le temps & le relâchement n'ont pas encore refroidis. Qu'on loue ſa charité dans les aſſemblées. Que chaque Martyr qui y verſe ſon ſang, en offre une portion pour elle; & qu'on célebre autant de fois le Saint Sacrifice, qu'on a bâti de Chapelles, & dreſſé d'Autels à ſes dépens. Vous êtes ſans doute perſuadés, Meſſieurs, du bon uſage qu'elle a fait de la grandeur & des richeſſes. Que me reſte-t-il qu'à vous montrer en peu de mots comment elle a uſé de ſa vie, pour arriver à une bienheureuſe mort!

Un des plus importans & des plus utiles conſeils que Dieu donne dans l'Ecriture, &

vous ſavez, Meſſieurs, qu'il n'appartient proprement qu'à Dieu de conſeiller, parce que tout ce qu'il penſe eſt ſage, tout ce qu'il dit eſt vérifié : un donc des plus utiles conſeils que Dieu donne aux hommes, c'eſt de penſer ſouvent à leur derniere heure, & de régler toute leur vie ſur le moment qui la doit finir, afin de ſe détacher par religion de ce qu'ils doivent quitter par néceſſité, & de pourvoir durant le peu de temps qu'ils ſont en ce monde, à ce qu'ils doivent être éternellement. Ce fut cette penſée qui remplit l'eſprit de notre Ducheſſe, & la porta à reconnoître ſon néant, à s'humilier dans la vue de ſes péchés, à s'attacher à Dieu ſeul, à craindre ſes jugemens, à s'abandonner à ſa providence, à eſpérer en ſes miſéricordes. Voilà la diſpoſition générale de ſon cœur, voilà la ſource féconde de tant d'œuvres de juſtice & de charité qu'elle a pratiquées ; en un mot, voilà des préparations à bien mourir.

Meum eſt conſilium. Prov. 8.

Elle ſe retira de la Cour dès qu'elle eut la liberté d'en ſortir : ſa pénitence ne fut ni tardive, ni forcée : elle vint de la ferveur de la charité, & non pas de la foibleſſe de l'âge. Au milieu de ſes baux jours, & loin du tombeau, elle commença ce ſacrifice d'elle-même, qu'elle ne vient que d'achever ; & mourut longuement à ſes paſſions, avant que de perdre la vie du corps : O vous, qui ne regardez le Ciel qu'après que le monde a ceſſé de vous regarder, & qui ne donnez au ſoin de votre ſalut que ces vieux jours, qui, malgré vous, ne ſont plus propres à la vanité : Femmes mondaines, qui dans une retrai-

te de bienſéance, couvrant les reſtes de vos paſſions d'un voile de dévotion extérieur, ne mettez entre vos péchés & votre mort, que l'intervalle de quelques ſoupirs arrachés par la crainte des jugemens prochains, & ne cherchez Dieu, que lorſqu'il eſt prêt à vous donner le coup de la mort, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture : trem-
Cùm occideret eos, quærebant eum. Pſal. 77. blez devant lui, priez-le qu'il renforce autant votre foi & votre charité, que vous avez négligé votre pénitence.

Nous n'avons pas ces ſujets de crainte. Meſſieurs : je parle d'une ame pénitente, qui a vu de loin le jour du Seigneur, & qui s'y eſt préparée par la ſolitude & par la priere. Je vois ces Autels où fuma ſi ſouvent l'encens de ſes oraiſons, où furent conſacrées tant de dépouilles qu'elle remporta ſur le monde, où ſe ralluma ſa ferveur toutes les fois que le commerce du ſiecle l'avoit tant ſoit peu ralentie. Je vois au travers de ces grilles ce Chœur où elle a tant de fois chanté les Cantiques de Sion : ces Oratoires où elle a pleuré ſes péchés, & paſſé tant de jours & de nuits dans la contemplation des choſes céleſtes ; ce Cloître où elle a répandu l'odeur de tant de vertus, qui y ſont encore comme vivantes ; & pour recueillir tout enſemble, ce Monaſtere qu'elle a ſoutenu par ſes libéralités, qu'elle a fréquenté par ſes retraites, qu'elle a édifié par ſes exemples.

Epouſes de Jeſus-Chriſt, qui m'entendez, interrompez ici mon diſcours, ſi vous y découvrez des louanges exceſſives, & laiſſez-vous emporter au zele de la vérité. Vous connoiſſiez ſans doute le cœur de votre ſeconde

Fondatrice, j'ai preſque dit de votre ſœur ; car elle fut pour vous l'une & l'autre ; & la grace joignit en elle la grandeur d'une Ducheſſe, & l'humilité d'une Religieuſe. Vous connoiſſiez la pureté de ſes intentions, l'ardeur de ſon zele, la grandeur de ſon courage, l'étendue de ſa charité, & vous en gardez dans le fond de l'ame un portrait, que tous les traits de l'éloquence ne pourront jamais égaler.

En effet, Meſſieurs, qui pourroit dire avec quel dégoût elle poſſéda tous les biens que le monde eſtime, avec quelle ſoumiſſion elle ploya ſa volonté, dès que celle de Dieu lui fut connue, avec quelle fidélité elle ménagea les occaſions de travailler à ſon ſalut & à celui des autres, avec quelle conſtance elle ſupporta les pertes, les afflictions & les diſgraces, compagnes inſéparables des grandes fortunes? Je m'arrête à ces dernieres paroles ; & pourquoi perdrois-je ici l'occaſion de vous montrer le néant des grandeurs humaines?

Conſidérez la condition d'un homme qui a la meilleure part à la faveur & à la conduite des affaires, quelque ſage & quelque abſolu qu'il puiſſe être. Que d'agitations, que de traverſes! ceux qui l'admirent, voudroient être en ſa place ; ceux qui le craignent, voudroient l'en tirer. Ses vertus font des envieux ; ſes bienfaits même font des ingrats. Si l'on ne peut ruiner ſon pouvoir, on attaque au moins ſa réputation. Ceux qu'il punit ſe plaignent qu'il les perſécutent ; ceux qui ne ſont que malheureux, croyent être opprimés. On leur impute les mauvais ſuccès ; & de tous

les malheurs publics, on cherche à leur faire des crimes particuliers. De là viennent les murmures, les plaintes, les calomnies, les conſpirations & les cabales. Ainſi Dieu tempere les proſpérités des hommes puiſſans, par des peines preſqu'inévitables, & les abandonne aux traits envenimés de l'envie, de peur qu'ils ne s'abandonnent eux-mêmes à l'ambition & à l'orgueil.

Leurs amis & leurs proches ſe trouvent enveloppés dans les mêmes peines, & ce fut en ces rencontres que notre Femme forte ſe ſervit de tout ſon courage. Elle pardonna lors même qu'il lui étoit facile de ſe venger. Elle laſſa l'injuſtice par ſa patience. Elle ſoutint avec humilité & avec douceur les plus rudes tribulations de la vie; toujours égale, toujours magnanime, elle entretint la paix dans ſon cœur avec ceux qui lui déclarerent la guerre. Son ame s'exerçoit par ſes vertus, pour arriver à la perfection où Dieu l'appelloit; & ce bon uſage des biens & des maux qui la détachoit inſenſiblement de la vie, la conduiſoit au repos d'une heureuſe mort.

D'une heureuſe mort! Me voici donc au triſte endroit de ce diſcours, qui va renouveller votre douleur. Quoi donc, tant de tréſors n'étoient renfermés que dans un vaſe d'argille; & tout ce que j'ai dit qu'elle fut, n'aboutira qu'à dire qu'elle n'eſt plus! Oui, Meſſieurs; mais ne laiſſons pas, en la perdant, d'adorer la main qui nous l'enleve, & recuillons les reſtes précieux d'une vie qui ne fut jamais plus édifiante que lorſque Dieu voulut qu'elle finît. Telle eſt l'heureuſe con-

dition des Juſtes. Ils ſentent aux approches de la mort un redoublement d'ardeur de force. L'ame ſe reſſerre en elle-même, & croit voir à chaque moment les portes de l'Eternité s'entrouvrir pour elle. Les nuages que forment les paſſions ſe diſſipent, & les voiles qui couvrent la vérité ſe levent inſenſiblement. Les deſirs s'enflamment à meſure qu'ils avancent vers la jouiſſance du Souverain bien, & la charité ſe conſomme par ces derniers mouvemens de la grace qui va ſe perdre dans les abymes de la gloire.

Ce furent là, Meſſieurs, les diſpoſitions intérieures de cette Femme héroïque, ou plutôt ce furent les derniers efforts que la grace de Jeſus-Chriſt fit en elle. Dieu, qui diſpenſe les biens & les maux ſelon les forces ou les foibleſſes des hommes, éprouva par de longues infirmités ſa réſignation & ſa patience: mais quelque peſante que fût ſa croix, elle la porta & n'en fut pas accablée. On la vit ſouffrir, mais on ne l'ouit pas ſe plaindre. Elle fit des vœux pour ſon ſalut, & n'en fit point pour ſa ſanté. Prête à vivre pour achever la pénitence, prête à mourir pour conſommer ſon ſacrifice, ſoupirant après le repos de la patrie, ſupportant patiemment les peines de ſon exil, entre la douleur & la joie, entre la poſſeſſion & l'eſpérance, ſe réſervant toute entiere à ſon Créateur, elle attendit tout ce qui pouvoit arriver, & ne ſouhaita que ce que Dieu voudroit faire d'elle.

Mais lorſqu'elle ſentit la mort dans ſon ſein, quelle fut ſa ferveur & ſon zele? Autant de mots, autant de ſentimens de piété!

Autant de ſoupirs, autant de tranſports de pénitence ? Elle ſe jette aux pieds de ſon Juge, & s'accuſe comme coupable : elle ſe proſterne devant ſon Sauveur, & lui demande grace. Vous le ſçavez, fideles témoins de ſes derniers ſentimens. Ce fut alors que les images de toutes ſes actions paſſées revinrent dans ſon eſprit pour y être examinées dans l'amertume de ſon cœur, ſelon les regles les plus ſéveres de la vérité & de la juſtice. Ce fut alors qu'elle épancha ſon ame devant Dieu, avant qu'elle parût devant ſon redoutable Tribunal. Ce fut alors que, dégagée de toute affection mondaine, elle employa un reſte de force qui la ſoutenoit, pour tourner, ſur Jeſus-Chriſt crucifié, ſes yeux qu'elle avoit déjà fermés pour le monde. Ce fut alors que dans les exercices de la plus vive foi, de la plus ferme eſpérance de la plus ardente charité, de la plus humble pénitence, entre des paroles touchantes & un ſilence éternel, elle remit ſon ame entre les mains de celui qui l'avoit créée. Moment fatal pour tant de pauvres dont elle étoit la mere & la protectrice ! Moment heureux pour elle qui entroit en poſſeſſion de l'éternité ! Moment triſte, mais utile pour nous, ſi nous apprenons à vivre & à mourir comme elle.

Hélas ! nous vivons ſans réflexion ! A nous voir pouſſer nos deſirs ſi loin, & faire ces longs projets de fortune que nous faiſons ; qui ne diroit que nous croyions être immortels ? Cependant ce petit nombre de jours malheureux qui compoſe la durée de notre vie, s'écoule inſenſiblement. Cha-

que inſtant nous retranche une partie de nous-mêmes. Nous arrivons au terme qui nous eſt marqué ; le charme ſe rompt, & tout ce qui nous enchante s'évanouit avec nous. La vérité pourroit nous faire connoître la fragilité des biens du monde, par la fragilité de notre vie qui les termine ; mais l'amour-propre nous fait voir cette vie ſans bornes, de peur d'en donner aux choſes que nous aimons. Ainſi notre imagination & notre vanité vont plus loin que nous. Nous n'avons jamais qu'un moment à vivre, & nous avons toujours des eſpérances pour pluſieurs années. Revenons, revenons aux paroles de mon texte, penſons que la figure de ce monde paſſe. Ne pleurons plus la perte de celle qui en a fait un ſi bon uſage : imitons ſeulement ſes exemples, afin que nous puiſſions comme elle, vivre & mourir en Jeſus-Chriſt, qui vit & regne aux ſiecles des ſiecles.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSIEUR

DE TURENNE.

Fleverunt eum omnis populus Iſraël planctu magno, & lugebant dies multos, & dixerunt: Quomodo cecidit potens, qui ſalvum faciebat populum Iſraël! 1. *Mach.* c. 9.

Tout le peuple le pleura amérement, & après avoir pleuré durant pluſieurs jours, ils s'écrierent: Comment eſt mort cet homme puiſſant, qui ſauvoit le peuple d'Iſraël!

JE ne puis, Meſſieurs, vous donner d'abord une plus haute idée du triſte ſujet dont je viens vous entretenir, qu'en recueillant ces termes nobles & expreſſifs, dont l'Ecriture Sainte ſe ſert pour louer la vie, & pour déplorer la mort du ſage & vaillant Machabée. Cet homme qui portoit la gloire de ſa Nation juſqu'aux extrémités de la terre, qui couvroit ſon camp du bouclier, & forçoit celui des ennemis avec l'épée, qui donnoit à des Rois ligués contre lui, des déplaiſirs

1. *Mac.* c. 3. 4. 5. &c.

plaisirs mortels, & réjouissoit Jacob par ses vertus & par ses exploits, dont la mémoire doit être éternelle.

Cet homme qui défendoit les Villes de Juda, qui domptoit l'orgueil des enfans d'Ammon & d'Esaü, qui revenoit chargé des dépouilles de Samarie, après avoir brûlé sur leurs propres autels les Dieux des Nations étrangeres ; cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se briserent tant de fois toutes les forces de l'Asie, & qui, après avoir défait de nombreuses armées, déconcerté les plus fiers & les plus habiles Généraux des Rois de Syrie, venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du Sanctuaire, & ne vouloit autre récompense des services qu'il rendoit à sa Patrie, que l'honneur de l'avoir servie.

Ce vaillant homme poussant enfin, avec un courage invincible, les ennemis qu'il avoit réduits à une fuite honteuse, reçut le coup mortel, & demeura comme enséveli dans son triomphe. Au premier bruit de ce funeste accident, toutes les Villes de Judée furent émues, des ruisseaux de larmes coulerent des yeux de tous leurs habitans. Ils furent quelque-temps saisis, muets, immobiles. Un effort de douleur rompant enfin ce long & morne silence, d'une voix entre-coupée de sanglots que formoient dans leurs cœurs la tristesse, la pitié, la crainte, ils s'écrierent. *Comment est mort cet Homme puissant qui sauvoit le Peuple d'Israël !* A ces cris, Jérusalem redoubla ses pleurs ; les voûtes du Temple

s'ébranlerent, le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ses lugubres paroles : *Comment est mort cet Homme puissant, qui sauvoit le Peuple d'Israël ?*

Chrétiens, qu'une triste cérémonie assemble en ce lieu, ne rappellez-vous pas en votre mémoire ce que vous avez vu, ce que vous avez senti il y a cinq mois ? Ne vous reconnoissez-vous pas dans l'affliction que j'ai décrite ? Et ne mettez-vous pas dans votre esprit à la place du Héros dont parle l'Ecriture, celui dont je viens vous parler ? La vertu & le malheur de l'un & de l'autre sont semblables ; & il ne manque aujourd'hui à ce dernir qu'un éloge digne de lui. O si l'Esprit divin, Esprit de force & de vérité, avoit enrichi mon discours de ces images vives & naturelles, qui représentent la vertu, & qui la persuadent tout ensemble, de combien de nobles idées remplirois-je vos esprits, & quelle impression feroit sur vos cœurs le récit de tant d'actions édifiantes & glorieuses !

Quelle matiere fut jamais plus disposée à recevoir tous les ornemens d'une grace & solide éloquence, que la vie & la mort de très-Haut & très-Puissant Prince Henri de la Tour d'Auvergne, Vicomte de Turenne, Maréchal Général des Camps & Armées du Roi, & Colonel Général de la Cavalerie Légere ? Où brillent avec plus d'éclat les effets glorieux de la vertu militaire, conduites d'armées, sieges de Places, prises de Villes, passages des rivieres, attaques hardies, retraites honorables, campemens bien ordonnés, combats soutenus, batailles gagnées, ennemis vain-

cus par la force, dissipés par l'adresse, lassés & consumés par une sage & noble patience ? Où peut-on trouver tant & de si puissans exemples, que dans les actions d'un homme sage, modeste, libéral, désintéressé, dévoué au service du Prince & de la Patrie, grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la Religion par sa piété.

Quel sujet peut inspirer des sentimens plus justes & plus touchans, qu'une mort soudaine & surprenante qui a suspendu le cours de nos victoires, & rompu les plus douces espérances de la paix. Puissances ennemies de la France, vous vivez, & l'esprit de la charité chrétienne m'interdit de faire aucun souhait pour votre mort. Puissiez-vous seulement reconnoître la justice de nos ames, recevoir la paix que, malgré vos pertes, vous avez tant de fois refusée, & dans l'abondance de vos larmes éteindre les feux d'une guerre que vous avez malheureusement allumée ? A Dieu ne plaise que je porte mes souhaits plus loin ! les jugemens de Dieu sont impénétrables. Mais vous vivez, & je plains en cette Chaire un sage & vertueux Capitaine, dont les intentions étoient pures, & dont la vertu sembloit mériter une vie plus longue & plus étendue.

Retenons nos plaintes, Messieurs, il est temps de commencer son éloge, & de vous faire voir comment cet Homme puissant triomphe des ennemis de l'Etat par sa valeur, des passions de l'ame par sa sagesse, des erreurs

& des vanités du ſiecle par ſa piété. Si j'interromps cet ordre de mon diſcours, pardonnez un peu de confuſion dans un ſujet qui nous a cauſé tant de trouble. Je confondrai peut-être quelquefois le Général d'Armée, le Sage, le Chrétien. Je louerai tantôt les victoires, tantôt les vertus qui les ont obtenues. Si je ne puis raconter tant d'actions, je les découvrirai dans leurs principes, j'adorerai le Dieu des armées, j'invoquerai le Dieu de la paix, je bénirai le Dieu des miſéricordes, & j'attirerai par-tout votre attention, non pas par la force de l'éloquence, mais par la vérité & par la grandeur des vertus dont je ſuis engagé de vous parler.

N'attendez pas, Meſſieurs, que je ſuive la coutume des Orateurs, & que je loue M. de Turenne comme on loue les hommes ordinaires. Si ſa vie avoit moins d'éclat, je m'arrêterois ſur la grandeur de la nobleſſe de ſa Maiſon; & ſi ſon portrait étoit moins beau, je produirois ici ceux de ſes Ancêtres; mais la gloire de ſes actions efface celle de ſa naiſſance, & la moindre louange qu'on peut lui donner, c'eſt d'être ſorti de l'ancienne & illuſtre Maiſon de la Tour d'Auvergne, qui a mêlé ſon ſang avec celui des Rois & des Empereurs, qui a donné des maîtres à l'Aquitaine, des Princeſſes à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Mais, que dis-je, il ne faut pas l'en louer ici, il faut l'en plaindre. Quelque glorieuſe que fût la ſource dont il ſortoit, l'héréſie des derniers temps l'avoit infectée. Il recevoit avec ce beau ſang des principes d'erreur & de men-

ſonge ; & parmi ſes exemples domeſtiques, il trouvoit celui d'ignorer & de combattre la vérité. Ne faiſons donc pas la matiere de ſon éloge, de ce qui fut pour lui un ſujet de pénitence ; & voyons les voies d'honneur & de gloire que la Providence de Dieu lui ouvrit dans le monde ; avant que ſa miſéricorde le retirât des voies de la perdition, & de l'égarement de ſes Peres.

Avant ſa quatorzieme année il commença de porter les armes. Des ſieges & des combats ſervirent d'exercice à ſon enfance, & ſes premiers divertiſſemens furent des victoires. Sous la diſcipline du Prince d'Orange, ſon oncle maternel, il apprit l'art de la guerre en qualité de ſimple ſoldat ; & ni l'orgueil ni la pareſſe ne l'éloignerent d'aucun des emplois où la peine & l'obéiſſance ſont attachées. On le vit en ce dernier rang de la Milice ne refuſer aucune fatigue, & ne craindre aucun péril ; faire par honneur ce que les autres faiſoient par néceſſité, & ne ſe diſtinguer d'eux que par un plus grand attachement au travail, & par une plus noble application à tous ſes devoirs.

Ainſi commençoit une vie dont les ſuites devoient être ſi glorieuſes : ſemblable à ces fleuves qui s'étendent à meſure qu'ils s'éloignent de leur ſource, & qui portent enfin par-tout où ils coulent la commodité & l'abondance. Depuis ce temps, il a vécu pour la gloire & le ſalut de l'Etat. Il a rendu tous les ſervices qu'on peut attendre d'un eſprit ferme & agiſſant, quand il ſe trouve dans un corps robuſte & bien

conſtitué. Il a eu dans la jeuneſſe toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeuneſſe. Ses jours ont
Pſ. 72. été pleins, ſelon les termes de l'Ecriture ; & comme il ne perdit pas ſes jeunes années dans la molleſſe & dans la volupté, il n'a pas été contraint de paſſer les dernieres dans l'oiſiveté & dans la foibleſſe.

Quel peuple ennemi de la France n'a pas reſſenti les effets de ſa valeur, & quel endroit de nos Frontieres n'a pas ſervi de théatre à ſa gloire ? Il paſſe les Alpes, & dans les fameuſes actions de Caſal, de Turin, de la route de Quiers, il ſe ſignale par ſon courage & par ſa prudence ; l'Italie le regarde comme un des principaux inſtrumens de ces grands & prodigieux ſuccès qu'on aura peine à croire un jour dans l'Hiſtoire. Il paſſe dans Alpes aux
Perpignan & Coulioure. Pyrenées, pour aſſiſter à la conquête de deux importantes Places, qui mettent une de nos plus belles Provinces à couvert de tous les efforts de l'Eſpagne. Il va recueillir au-delà
Tréves, Aſchaffembourg, &c. du Rhin les débris d'une armée défaite ; il prend des Villes & contribue au gain des batailles. Il s'éleve ainſi par dégrés. & par ſon ſeul mérite au ſuprême commandement, & fait voir dans tout le cours de ſa
Combat de Fribourg. vie, ce que peut pour la défenſe d'un Royaume un Général d'Armée, qui s'eſt rendu digne de commander en obéiſſant, & qui
La Bataille de Norlingue. a joint à la valeur & au génie l'application & l'expérience.

Ce fut alors que ſon eſprit & ſon cœur agirent dans toute leur étendue. Soit qu'il fallût préparer les affaires, ou les décider, chercher

la victoire avec ardeur, ou l'attendre avec patience ; soit qu'il fallût prévenir les desseins des ennemis par la hardiesse, ou dissiper les craintes & les jalousies des alliés par la prudence ; soit qu'il fallût se modérer dans les prospérités, ou se soutenir dans les malheurs de la guerre, son ame fut toujours égale. Il ne fit que changer de vertus, quand la fortune changeoit de face : heureux sans orgueil, malheureux avec dignité, & presqu'aussi admirable lorsqu'avec jugement & avec fierté il sauvoit les restes des troupes battues à Mariandal, que lorsqu'il battoit lui-même les Impériaux & les Bavarois, & qu'avec des troupes triomphantes, il forçoit toute l'Allemagne à demander la Paix à la France.

La Paix de Munster.

On eût dit qu'un heureux traité alloit terminer toutes les guerres de l'Europe, lorsque Dieu, dont les jugemens, selon le Prophete, sont des abymes, voulut affliger & punir la France par elle-même, & l'abandonna à tous les déréglemens que causent dans un Etat les dissensions civiles & domestiques. Souvenez-vous, Messieurs, de ce temps de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le devoir avec la passion, le droit avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise, où les astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fideles Sujets se virent entraînés, malgré eux, par le torrent des partis ; comme ces Pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contrains de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un temps au gré des vents

Pſ. 35.

& de la tempête. Telle eſt la Juſtice de Dieu, telle eſt l'infirmité naturelle des hommes. Mais le Sage revient aiſément à ſoi ; il a dans la politique comme dans la Religion, une eſpece de pénitence plus glorieuſe que l'innocence même, qui répare avantageuſement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

Mais où m'arrêté-je, Meſſieurs ? Votre eſprit vous repréſente déjà ſans doute M. de Turenne à la tête des armées du Roi. Vous le voyez combattre, & diſſiper la rebellion, ramener ceux que le menſonge avoit ſéduits, raſſurer ceux que la crainte avoit ébranlés ; & crier, comme un autre Moyſe à toutes les portes d'Iſraël *Que ceux qui ſont au Seigneur ſe joignent à moi.* Quelles furent alors ſa fermeté & ſa ſageſſe ? Tantôt ſur les rives de la Loire, ſuivi d'un petit nombre d'Officiers & de domeſtiques, il court à la défenſe d'un pont, & tient ferme contre une armée ; & ſoit la hardieſſe de l'entrepriſſe, ſoit la ſeule préſence de ce grand homme, ſoit la protection viſible du Ciel, qui rendoit les ennemis immobiles, il étonna par ſa réſolution ceux qu'il ne pouvoit arrêter par la force, & releva par cette prudente & heureuſe témérité l'Etat penchant vers ſa ruine. Tantôt ſe ſervant de tous les avantages des temps & des lieux, il arrête avec peu de troupes, une armée qui venoit de vaincre, & mérite les louanges même d'un ennemi, qui dans les ſiecles idolâtres auroit paſſé pour le Dieu des batailles. Tantôt vers les bords de la Seine, il oblige par un Traité un Prince étranger,

Exod. 32.

Le Pont de Gergeau.

A Blaneau.

A Villeneuve S. George.

dont il avoit pénétré les plus ſecrettes intentions, de ſortir de France, & d abandonner les eſpérances qu'il avoit cônçues de profiter de nos déſordres.

Je pourrois ajouter ici des Places priſes, des combats gagnés ſur les rebelles. Mais dérobons quelque choſe à la gloire de notre Héros, plutôt que de voir plus long-temps l'image funeſte de nos miſeres paſſées. Parlons d'autres exploits, qui aient été auſſi avantageux pour la France, que pour lui-même; & dont nos ennemis n'aient pas eu ſujet de ſe réjouir.

Je me contente de vous dire, qu'il appaiſa par ſa conduite l'orage dont le Royaume étoit agité. Si la licence fut réprimée; ſi les haines publiques & particulieres furent aſſoupies; ſi les loix reprirent leur ancienne vigueur; ſi l'ordre & le repos furent rétablis dans les Villes & dans les Provinces; ſi les membres furent heureuſement réunis avec leur chef, c'eſt à lui, France, que tu le dois. Je me trompe, C'eſt à Dieu qui tire quand il veut des tréſors de ſa Providence, ces grandes ames qu'il a choiſies comme des inſtrumens viſibles de ſa puiſſance, pour faire naître, du ſein des tempêtes, le calme & la tranquillité publique, pour relever les Etats de leurs ruines, & réconcilier, quand ſa juſtice eſt ſatisfaite, les peuples avec leurs Souverains.

Son Courage qui n'agiſſoit qu'avec peine dans les malheurs de ſa patrie, ſembla s'échauffer dans les guerres étrangeres, & l'on vit redoubler ſa valeur. N'entendez pas par ce mot, Meſſieurs, une hardieſſe vaine, in-

diſcrete, emportée, qui cherche le danger pour le danger même, qui s'expoſe ſans fruit, & qui n'a pour but que la réputation & les vains applaudiſſemens des hommes. Je parle d'une hardieſſe ſage & réglée, qui s'anime à la vue des ennemis, qui dans le péril même pourvoit à tout, & prend tous ſes avantages, mais qui ſe meſure avec ſes forces, qui entreprend les choſes difficiles, & ne tente pas les impoſſibles, qui n'abandonne rien au haſard de ce qui peut être conduit par la vertu; capable enfin de tout oſer quand le conſeil eſt utile, & prêt à mourir dans la victoire, ou à ſurvivre à ſon malheur, en accompliſſant ſes devoirs.

J'avoue, Meſſieurs que je ſuccombe ici ſous le poids de mon ſujet. Ce grand nombre d'actions, dont je dois parler, m'embarraſſe: je ne puis les décrire toutes, & je voudrois n'en omettre aucune. Que n'ai-je le ſecret de graver dans vos eſprits un plan inviſible & raccourci de la Flandre & de l'Allemagne? Je marquerois ſans confuſion dans vos penſées tout ce que fit ce grand Capitaine & vous dirois en abregé, ſelon les lieux: Ici il forçoit des retranchemens, & ſecouroit une place aſſiégée: Là il ſurprenoit les ennemis, ou les battoit en pleine campagne: Ces Villes où vous voyez les Lys arborés, ont été, ou défendues par ſa vigilance, ou conquiſes par ſa fermeté & par ſon courage: Ce lieu couvert d'un bois & d'une riviere, c'eſt le poſte où il raſſuroit ſes troupes effrayées après une honorable retraite: Ici il ſortoit de ſes lignes pour combattre, & d'un ſeul coup

Le ſecours d'Arras, Condé, Londecie, Ypres, Oudenarde, &c.

prenoit une ville, & gagnoit une bataille. Là, diſtribuant ce qui lui reſtoit de ſon propre argent, il achevoit un ſiege, & il alloit en faire lever un au même-temps.

Retraite de Valenciennes.

Je recueillerois enſuite tant de ſuccès, & vous ferois ſouvenir de ces mauvaiſes nuits que le Roi d'Eſpagne avoua qu'il avoit paſſées, & de cette paix recherchée par des Traités & des Alliances, ſans laquelle, Flandres, théatre ſanglant où ſe paſſent tant de ſcenes tragiques, triſte & fatale contrée, trop étroite pour contenir tant d'armées qui te dévorent, tu aurois accru le nombre de nos Provinces, & au lieu d'être la ſource malheureuſe de nos guerres, tu ſerois aujourd'hui le fruit paiſible de nos hiſtoires.

Bataille des Dunes & priſe de Dunkerque. Saint Venant pris. Ardres ſecouru. Paix des Pyrénées. A Entk. Sentkeim. Mulhauſen, &c.

Je pourrois, Meſſieurs, vous montrer vers les bords du Rhin, autant de trophées que ſur les bords de l'Eſcaut & de la Sambre. Je pourrois vous décrire des combats gagnés, des rivieres & des défilés paſſés à la vue des ennemis, des plaines teintes de leur ſang, des montagnes preſque inacceſſibles traverſées pour les aller repouſſer loin de nos frontieres. Mais l'éloquence de la Chaire n'eſt pas propre au récit des combats & des batailles; la langue d'un Prêtre deſtiné à louer Jeſus-Chriſt, le Sauveur des hommes, ne doit pas être employée à parler d'un Art qui tend à leur deſtruction, & je ne viens pas vous donner des idées de meurtre & de carnage devant cet Autel où l'on n'offre plus le ſang des taureaux en ſacrifice au Dieu des armées; mais au Dieu de miſéricorde & de paix une victime non ſanglante.

Quoi donc ! n'y a-t-il point de valeur & de
Joël. générosité chrétienne ? L'Ecriture qui comman-
Ep. 3. de de sanctifier les guerres, ne nous apprend-elle pas que la piété n'est pas incompatible avec les armes ? Viens-je condamner une profession que la Religion ne condamne pas, quand on en sçait modérer la violence ? Non, Messieurs, je sçais que ce n'est pas en vain que
Epist. les Princes portent l'épée, que la force peut
ad Rom. agir quand elle se trouve jointe avec l'équité ;
c. 13. que le Dieu des armées préside à cette redoutable justice que les Souverains se font à eux-mêmes, que le droit des armes est nécessaire pour la conservation de la société, & que les guerres sont permises pour assurer la paix, pour protéger l'innocence, pour arrêter la malice qui se déborde, & pour retenir la cupidité dans les bornes de la justice.

Je sçais aussi que la modération & la charité doivent régler les guerres parmi les Chrétiens ; que les Capitaines qui les conduisent sont les Ministres de la Providence de Dieu qui est toujours sage, & de la puissance des Rois qui ne doit jamais être injuste ; qu'ils doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes, & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la nécessité de détruire ses créatures.

C'est ici que j'atteste la foi publique, Messieurs, & que parlant de la douceur & de la modération de M. de Turenne, je puis avoir pour témoins de ce que je dis, tous ceux qui l'ont suivi dans les Armées. S'est-il fait un plaisir de se servir du pouvoir qu'il a eu de

nuire à ceux-mêmes qu'on regarde, & qu'on traite comme ennemis ? où a-t-il laiſſé des marques terribles de ſa colere, ou de ſes vengeances particulieres ? laquelle de ſes victoires a-t-il eſtimée par le nombre des miſérables qu'il accabloit, ou des morts qu'il laiſſoit ſur le champ de bataille ! quelle vie a-t-il expoſée pour ſon intérêt ou pour ſa propre réputation ? quel ſoldat n'a-t-il pas ménagé comme un ſujet du Prince & une portion de la république ? quelle goutte de ſang a-t-il répandue qui n'ait ſervi à la cauſe commune ?

On l'a vu dans la fameuſe bataille des Dunes arracher les armes des mains des ſoldats étrangers, qu'une férocité naturelle acharnoit ſur les vaincus. On l'a vu gémir de ces maux néceſſaires que la guerre traîne après ſoi, que le temps force de diſſimuler, de ſouffrir & de faire. Il ſçavoit qu'il y a un droit plus haut & plus ſacré que celui que la fortune & l'orgueil impoſent aux foibles & aux malheureux, & que ceux qui vivent ſous la Loi de Jeſus-Chriſt, doivent épargner autant qu'ils peuvent un ſang conſacré par le ſien, & ménager des vies qu'il a rachetées par ſa mort.

Il cherchoit à ſoumettre les ennemis, non pas à les perdre. Il eût voulu pouvoir attaquer ſans nuire, ſe défendre ſans offenſer, & réduire au droit & à la juſtice, ceux à qui il étoit obligé par devoir de faire violence.

Enfin, il s'étoit fait une eſpece de morale militaire qui lui étoit propre. Il n'avoit pour toute paſſion, que l'affection pour la gloire du Roi, au déſir de la paix, & le zele du bien public. Il n'avoit pour ennemis que l'orgueil,

l'injuſtice & l'uſurpation. Il s'étoit accoutumé à combattre ſans colere, à vaincre ſans ambition, à triompher ſans vanité, & à ne ſuivre pour regle de ſes actions que la vertu & la ſageſſe. C'eſt ce que je dois vous montrer en cette ſeconde partie.

La valeur n'eſt qu'une force aveugle, & impétueuſe, qui ſe trouble & ſe précipite, ſi elle n'eſt éclairée & conduite par la probité & par la prudence; & le Capitaine n'eſt pas accompli, s'il ne renferme avec ſoi l'homme de bien & l'homme ſage. Quelle diſcipline peut établir dans un camp, celui qui ne ſçait régler ni ſon eſprit ni ſa conduite? Et comment ſçaura-t-il calmer ou émouvoir ſelon ſes deſſeins dans une armée tant de paſſions différentes, celui qui ne ſera pas maître des ſiennes! Auſſi l'Eſprit de Dieu nous apprend dans l'Ecriture que l'homme prudent l'emporte ſur le courageux, que la ſageſſe vaut mieux que les armes des gens de guerre, & que celui qui eſt patient & modéré, eſt quelquefois plus eſtimable, que celui qui prend des villes, & qui gagne des batailles.

Sap. 6. *Eccle.* c. 29. *Prov.* c. 16.

Ici vous formez, ſans doute, Meſſieurs, dans votre eſprit des idées plus nobles que celles que je puis vous donner. En parlant de M. de Turenne, je reconnois que je ne puis vous élever au-deſſus de vous-mêmes, & le ſeul avantage que j'ai, c'eſt que je ne dirai rien que vous ne croyez, & que ſans être flatteur, je puis dire de grandes choſes. Y eut-il jamais homme plus ſage & plus prévoyant, qui conduiſit une guerre avec plus d'ordre & de jugement, qui eût plus de précautions &

plus de reſſources ; qui fût plus agiſſant & plus retenu ; qui diſpoſât mieux toutes choſes à leur fin, & qui laiſſât mûrir ſes entrepriſes avec tant de patience ? Il prenoit des meſures preſqu'infaillibles ; & pénétrant non-ſeulement ce que les ennemis avoient fait, mais encore ce qu'ils avoient deſſein de faire ; il pouvoit être malheureux, mais il n'étoit jamais ſurpris. Il diſtinguoit le temps d'attaquer, & le temps de défendre. Il ne haſardoit jamais rien que lorſqu'il avoit beaucoup à gagner, & qu'il n'avoit preſque rien à perdre. Lors même qu'il ſembloit céder, il ne laiſſoit pas de ſe faire craindre. Telle enfin étoit ſon habileté, que lorſqu'il vainquoit, on ne pouvoit en attribuer l'honneur qu'à ſa prudence ; & lorſqu'il étoit vaincu, on ne pouvoit en imputer la faute qu'à la fortune.

Souvenez-vous, Meſſieurs, du commencement & des ſuites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embraſe aujourd'hui toute l'Europe. Tout ſe déclare contre la France. On ſouleve les Etrangers, on débauche les alliés, on intimide les amis, on encourage les vaincus, on arme les envieux. Sur des craintes imaginaires, des défiances artificieuſement inſpirées, les intérêts ſont confondus, la foi violée, & les Traités mépriſés. Il falloit, je l'avoue, pour réſiſter à tant d'armées jointes enſemble contre nous, des troupes auſſi vaillantes, & des Capitaines auſſi expérimentés que les nôtres. Mais rien n'étoit ſi formidable, que de voir toute l'Allemagne, ce grand & vaſte corps, compoſé de tant de peuples & de nations différentes, déployer

tous ſes étendards, & marcher vers nos frontieres, pour nous accabler par la force, après nous avoir effrayés par la multitude.

Il falloit oppoſer à tant d'ennemis un homme d'un courage ferme & aſſuré, d'une capacité étendue, d'une expérience conſommée, qui ſoutînt la réputation, & qui ménageât les forces du Royaume; qui n'oubliât rien d'utile & de néceſſaire, & ne fît rien de ſuperflu; qui ſçût, ſelon les occaſions, profiter de ſes avantages, ou ſe relever de ſes pertes; qui fût tantôt le bouclier, & tantôt l'épée de ſon Pays; capable d'exécuter les ordres qu'il auroit reçus, & de prendre conſeils de lui-même dans les rencontres.

Vous ſçavez de qui je parle, Meſſieurs, vous ſçavez le détail de ce qu'il fit ſans que je le diſe. Avec des troupes conſidérables ſeulement par leur courage; & par la confiance qu'elles avoient en leur Général, il arrête & conſume deux grandes armées, & force à conclure la paix par des traités, ceux qui croyoient venir terminer la guerre par notre entiere & prompte défaite. Tantôt il s'oppoſe à la jonction de tant de ſecours ramaſſés, & rompt le cours de tous ces torrens qui auroient inondé la France. Tantôt il les défait, ou les diſſipe par des combats réitérés. Tantôt il les repouſſe au-delà de leurs rivieres; & les arrête toujours par des coups hardis quand il faut rétablir la réputation; par la modération, quand il ne faut que la conſerver.

Villes, que nos ennemis s'étoient déjà partagées, vous êtes encore dans l'enceinte de notre Empire. Provinces qu'ils avoient déjà ra-

vagées dans le desir & dans la pensée, vous avez encore recueilli vos moissons. Vous durez encore, Places que l'art & la nature ont fortifiées & qu'ils avoient dessein de démolir, & vous n'avez tremblé que sous des projets frivoles d'un vainqueur en idée qui comptoit le nombre de nos soldats, & qui ne songeoit pas à la sagesse de leur Capitaine.

Cette sagesse étoit la source de tant de prospérités éclatantes. Elle entretenoit cette union des soldats avec leur chef, qui rend une armée invincible. Elle répandoit dans les troupes un esprit de force, de courage, & de confiance, qui leur faisoit tout souffrir, tout entreprendre dans l'exécution de ses desseins; elle rendoit enfin des hommes grossiers, capables de gloire. Car, Messieurs, qu'est-ce qu'une armée? C'est un corps animé d'une infinité de passions différentes, qu'un homme habile fait mouvoir pour la défense de la Patrie: c'est une troupe d'hommes armés qui suivent aveuglément les ordres d'un Chef, dont ils ne sçavent pas les intentions; c'est une multitude d'ames pour la plupart viles & mercenaires, qui, sans songer à leur propre réputation, travaillent à celle des Rois & des Conquérans: c'est un assemblage confus de libertins, qu'il faut assujettir à l'obéissance; de lâches, qu'il faut mener au combat; de téméraires qu'il faut retenir; d'impatiens, qu'il faut accoutumer à la constance. Quelle prudence ne faut-il pas pour conduire, & réunir au seul intérêt public tant de vues & de volontés différentes! comment se faire craindre, sans se mettre en danger d'être haï,

& bien ſouvent abandonné ? Comment ſe faire aimer ſans perdre un peu de l'autorité, & relâcher de la diſcipline néceſſaire ?

Qui trouva jamais mieux tous ces juſtes tempéramens, que ce Prince que nous pleurons ? Il attacha, par des nœuds de reſpect & d'amitié ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des ſupplices ; & ſe fit rendre par ſa modération, une obéiſſance aiſée & volontaire. Il parle, chacun écoute ſes oracles ; il commande, chacun avec joie ſuit ſes ordres ; il marche, chacun croit courir à la gloire. On diroit qu'il va combattre des Rois confédérés avec ſa ſeule maiſon, comme un autre Ahraham ; que ceux qui le
Gen. ſuivent ſont ſes ſoldats & ſes domeſtiques, &
14. qu'il eſt & Général & pere de famille tout enſemble. Auſſi rien ne peut ſoutenir leurs efforts : ils ne trouvent point d'obſtacle qu'ils ne ſurmontent, point de difficulté qu'ils ne vainquent, point de péril qui les épouvante, point de travail qui les rebute, point d'entrepriſe qui les étonne, point de conquête qui leur paroiſſe difficile. Que pouvoient-ils refuſer à un Capitaine qui renonçoit à ſes commodités pour les faire vivre dans l'abondance, qui pour leur procurer du repos, perdoit le ſien propre, qui ſoulageoit leurs fatigues, & ne s'en épargnoit aucune, qui prodiguoit ſon ſang, & ne ménageoit que le leur ?

Par quelle inviſible chaîne entraînoit-il ainſi les volontés ? par cette bonté avec laquelle il encourageoit les uns, il excuſoit les autres, & donnoit à tous les moyens de s'avancer, de vaincre leur malheur, ou de réparer leurs

fautes ; par ce désintéressement qui le portoit à préférer ce qui étoit plus utile à l'Etat à ce qui pouvoit être plus glorieux pour lui-même, par cette justice, qui, dans la distribution des emplois, ne lui permettoit pas de suivre son inclination au préjudice du mérite ; par cette noblesse de cœur & de sentimens, qui l'élevoit au-dessus de sa propre grandeur, & par tant d'autres qualités qui lui attiroient l'estime & le respect de tout le monde. Que j'entrerois volontiers dans les motifs & dans les circonstances de ses actions ! Que j'aimerois à vous montrer une conduite si réguliere & si uniforme, un mérite si éclatant & si exempt de faste & d'ostentation ; de grandes vertus produites par des principes encore plus grands ; une droiture universelle, qui le portoit à s'appliquer à tous ses devoirs, & à les réduire tous à leurs fins justes & naturelles, & une heureuse habitude d'être vertueux, non pas pour l'honneur, mais pour la justice qu'il y a de l'être. Mais il ne m'appartient pas de pénétrer jusqu'au fond de ce cœur magnanime ; & il étoit réservé à une bouche plus éloquente que la mienne, d'en exprimer tous les mouvemens & toutes les inclinations intérieures.

M. Mascaron, Evêque de Tulle.

Pour récompenser tant de vertus par quelque honneur extraordinaire, il falloit trouver un grand Roi, qui crût ignorer quelque chose, & qui fût capable de l'avouer. Loin d'ici ces flatteuses maximes, que les Rois naissent habiles, & que les autres le deviennent ; que leurs ames privilégiées sortent des mains de Dieu, qui les crée toutes sages &

intelligentes ; qu'il n'y a point pour eux d'eſſai ni d'apprentiſſage ; qu'ils ſont vertueux ſans travail, & prudens ſans expérience. Nous vivons ſous un Prince qui, tout grand & tout éclairé qu'il eſt, a bien voulu s'inſtruire pour commander, qui, dans la route de la gloire, a ſçu choiſir un guide fidele, & qui a cru qu'il étoit de ſa ſageſſe de ſe ſervir de celle d'autrui. Quel honneur pour un Sujet d'accompagner ſon Roi, de lui ſervir de conſeil, & (ſi j'oſe dire) d'exemple dans une importante conquête ! honneur d'autant plus grand, que la faveur n'y put avoir part ; qu'il ne fut fondé que ſur un mérite univerſellement connu ; & qu'il fut ſuivi de la priſe des villes les plus conſidérables de la Flandre.

Charleroi, Douai, Tournai, Ath, Lille,

Après cette glorieuſe marque d'eſtime & de confiance, quels projets d'établiſſement & de fortune n'auroit pas fait un homme avare & ambitieux ! qu'il eût amaſſé de biens & d'honneurs, & qu'il eût vendu chérement tant de travaux & de ſervices ! Mais cet homme ſage & déſintéreſſé, content des témoignages de ſa conſcience, & riche de ſa modération, trouve, dans le plaiſir qu'il a de bien faire, la récompenſe d'avoir bien fait. Quoiqu'il puiſſe tout obtenir, il ne demande & ne prétend rien ; il ne deſire, à l'exemple de Salomon, qu'un état frugal & honnête entre la pauvreté & les richeſſes : & quelques offres qu'on lui faſſe ; il n'étend ſes deſirs qu'à proportion de ſes beſoins, & ſe reſſerre dans ſes bornes étroites du ſeul néceſſaire. Il n'y eut qu'une ambition qui fût ca-

Prov. c. 30.

pable de le toucher ; ce fut de mériter l'eſtime & la bienveillance de ſon Maître. Cette ambition fut ſatisfaite, & notre ſiecle a vu un ſujet aimer ſon Roi pour ſes grandes qualités, non pour ſa dignité, ni pour ſa fortune, un Roi aimer ſon ſujet, plus pour le mérite qu'il connoiſſoit en lui, que pour le ſervice qu'il en recevoit.

Cet honneur, Meſſieurs, ne diminua point ſa modeſtie. A ce mot, je ne ſçai quel remords m'arrête. Je crains de publier ici des louanges qu'il a ſi ſouvent rejettées, & d'offenſer après ſa mort une vertu qu'il a tant aimée pendant ſa vie. Mais accompliſſons la juſtice, & louons-le ſans crainte, en un temps où nous ne pouvons être ſuſpects de flatterie, ni lui ſuſceptible de vanité. Qui fit jamais de ſi grandes choſes ? Qui les dit avec plus de retenue ? Remportoit-il quelque avantage ? à l'entendre, ce n'étoit pas qu'il fût habile ; mais l'ennemi s'étoit trompé. Rendoit-il compte d'une bataille ? il n'oublioit rien ; ſinon que c'étoit lui qui l'avoit gagnée. Racontoit-il quelques-unes de ces actions qui l'avoient rendu ſi célebre ? on eut dit qu'il n'en avoit été que le ſpectateur, & l'on doutoit ſi c'étoit lui qui ſe trompoit, ou la Renommée. Revenoit-il de ces glorieuſes campagnes qui rendront ſon nom immortel ? il fuyoit les acclamations populaires ; il rougiſſoit de ſes victoires ; il venoit recevoir des éloges comme on vient faire des apologies, & n'oſoit preſque aborder le Roi, parce qu'il étoit obligé par reſpect de ſouffrir patiemment les louanges dont Sa Majeſté ne manquoit jamais de l'honorer.

C'eſt alors que dans le doux repos d'une condition privée, ce Prince, ſe dépouillant de toute la gloire qu'il avoit acquiſe pendant la guerre, & ſe renfermant dans une ſociété peu nombreuſe de quelques amis choiſis, il s'éxerçoit ſans bruit aux vertus civiles; ſinceres dans ſes diſcours, ſimple dans ſes actions, fidele dans ſes amitiés, exact dans ſes devoirs, réglé dans ſes deſirs; grand même dans les moindres choſes, il ſe cache, mais ſa réputation le découvre: il marche ſans ſuite & ſans équipage, mais chacun dans ſon eſprit le met ſur un char de triomphe. On compte en le voyant, les ennemis qu'il a vaincus, non pas les ſerviteurs qui le ſuivent; tout ſeul qu'il eſt, on ſe figure autour de lui ſes vertus & ſes victoires qui l'accompagnent: il y a je ne ſçai quoi de noble dans cette honnête ſimplicité; & moins il eſt ſuperbe, plus il devient vénérable.

Il auroit manqué quelque choſe à ſa gloire, ſi trouvant par-tout tant d'admirateurs, il n'eût fait quelqu'envieux. Telle eſt l'injuſtice des hommes; la gloire la plus pure & la mieux acquiſe les bleſſe: tout ce qui s'éleve au-deſſus d'eux, leur devient odieux & inſupportable; & la fortune la plus approuvée & la plus modeſte n'a pu ſe ſauver de cette lâche & maligne paſſion. C'eſt la deſtinée des grands hommes d'en être attaqué; & c'eſt le privilége de Monſieur de Turenne d'avoir pu la vaincre. L'envie fut étouffée, ou par le mépris qu'il en fit, ou par des accroiſſemens perpétuels d'honneur & de gloire: le mérite l'avoit fait naître, le mérite la fit mourir. Ceux qui lui étoient moins favora-

bles, ont reconnu combien il étoit néceſſaire à l'Etat : ceux qui ne pouvoient ſouffrir ſon élévation, ſe crurent enfin obligés d'y conſentir ; & n'oſant s'affliger de la proſpérité d'un homme qui ne leur auroit jamais donné la miſérable conſolation de ſe réjouir de quelqu'une de ſes fautes, ils joignirent leur voix à la voix publique, & crurent qu'être ſon ennemi, c'étoit l'être de toute la France.

Mais à quoi auroient abouti tant de qualités héroïques, ſi Dieu n'eût fait éclater ſur lui la puiſſance de ſa gloire, & ſi celui dont ſa Providence s'étoit ſi noblement ſervi, eût été l'objet éternel de ſa juſtice ? Dieu ſeul pouvoit diſſiper ſes ténebres, & il tenoit en ſa puiſſance l'heureux moment qu'il avoit marqué pour l'éclairer de ſes vérités.

Il arriva ce moment heureux, ce point où ſe rapportoit toute ſa véritable gloire. Il entrevit des pieges & des précipices que ſa prévention lui avoit juſqu'alors entiérement cachés. Il commença à marcher avec précaution & avec crainte dans ces routes égarées où il ſe trouvoit engagé. Certains rayons de grace & de lumiere lui firent appercevoir qu'en vain rempliroit-il les plus beaux endroits de l'Hiſtoire, ſi ſon nom n'étoit écrit dans le Livre de vie ; qu'en vain gagneroit-il le monde entier, s'il perdoit ſon ame ; qu'il n'y avoit qu'une Foi & un Jeſus-Chriſt ; & une vérité ſimple & indiviſible, qui ne ſe montre qu'à ceux qui la cherchent avec un cœur humble & une volonté déſintéreſſée. Il n'étoit pas encore éclairé, mais il commençoit d'être docile. Combien de fois conſulta-t-il

des amis ſçavans & fideles ? Combien de fois ſoupirant après ces lumieres vives & efficaces qui ſeules triomphent des erreurs de l'eſprit humain, dit-il à Jeſus-Chriſt, comme cet Aveugle de l'Evangile ; *Seigneur, faites que je voie ?* Combien de fois eſſaya-t-il d'une main impuiſſante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ſes yeux à la vérité ? Combien de fois remonta-t-il juſqu'à ces ſources anciennes & pures que Jeſus-Chriſt a laiſſées à ſon Egliſe, pour y puiſer avec joie les eaux d'une doctrine ſalutaire ?

Marc. c. 10.

Habitudes, prétextes, engagements, honte de changer, plaiſir d'être regardé comme le Chef & le Protecteur d'Iſraël, vaines & ſpécieuſes raiſons de la chair & du ſang, vous ne pûtes le retenir. Dieu rompit tous ſes liens ; & le mettant dans la liberté de ſes enfans, le fit paſſer de la région des ténebres au Royaume de ſon Fils bien-aimé, à qui il appartenoit par ſon élection éternelle. Ici un nouvel ordre des choſes ſe préſente à moi. Je vois de plus grandes actions, de plus nobles motifs, une protection de Dieu plus viſible. je parle déſormais d'une ſageſſe que la véritable piété accompagne, & d'un courage que l'Eſprit de Dieu fortifie. Renouvellez donc votre attention en cette derniere partie de mon diſcours, & ſuppléez dans vos penſées à ce qui manquera à mes expreſſions & à mes paroles.

Si Monſieur de Turenne n'avoit ſçu que combattre & vaincre ; s'il ne s'étoit élevé au-deſſus des vertus humaines ; ſi ſa valeur & ſa prudence n'avoient été animées d'un eſprit de foi & de charité, je le mettrois

au

au rang des Scipions & des Fabius ; je laiſſerois à la vanité le ſoin d'honorer la vanité, & je ne viendrois pas dans un lieu ſaint faire l'éloge d'un homme profane. S'il avoit fini ſes jours dans l'aveuglement & dans l'erreur, je louerois en vain des vertus que Dieu n'auroit pas couronnées : je répandrois des larmes inutiles ſur ſon tombeau, & ſi je parlois de ſa gloire, ce ne ſeroit que pour déplorer ſon malheur. Mais, graces à Jeſus-Chriſt, je parle d'un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, agiſſant par les principes d'une Religion pure, & conſacrant par une ſincere piété tout ce qui peut flatter l'ambition ou l'orgueil des hommes. Ainſi les louanges que je lui donne, retournent à Dieu qui en eſt la ſource ; & comme c'eſt la vérité qui l'a ſanctifié, c'eſt auſſi la vérité qui le loue.

Que ſa converſion fut entiere, Meſſieurs ; & qu'il fut différent de ceux qui, ſortant de l'héréſie par des vues intéreſſées, changent de ſentiment ſans changer de mœurs, n'entrent dans le ſein de l'Egliſe que pour la bleſſer de plus près par une vie ſcandaleuſe, & ne ceſſent d'être ennemis déclarés qu'en devenant enfans rebelles ! Quoique ſon cœur ſe fût ſauvé des déréglemens que cauſent d'ordinaire les paſſions, il prit encore plus de ſoin de le régler. Il crut que l'innocence de ſa vie devoit répondre à la pureté de ſa créance. Il connut la vérité, il l'aima, il la ſuivit. Avec quel humble reſpect aſſiſtoit-il aux ſacrés Myſteres ! Avec quelle docilité écoutoit-il les inſtructions ſalutaires des Pré-

dicateurs Evangéliques ? avec quelle ſoumiſſion adoroit-il les œuvres de Dieu, que l'eſprit humain ne peut comprendre ? Vrai adorateur en eſprit & en vérité, cherchant le
Sap. 1. Seigneur, ſelon le conſeil du Sage, dans la ſimplicité du cœur ; ennemi irréconciliable de l'impiété : éloigné de toute ſuperſtition, & incapable d'hypocriſie.

A peine a-t-il embraſſé la ſaine doctrine, qu'il en devint le défenſeur : auſſi-tôt qu'il eſt revêtu des armes de lumieres, il combat les œuvres de ténebres : il regarde en tremblant l'abyme dont il eſt ſorti, & il tend la main à ceux qu'il y a laiſſés. On diroit qu'il eſt chargé de ramener dans le ſein de l'Egliſe tous ceux que le ſchiſme en a ſéparés : il les invite par ſes conſeils, il les attire par ſes bienfaits, il les preſſe par ſes raiſons, il les convainc par ſes expériences, il leur fait voir les écueils où la raiſon humaine fait tant de naufrages, & leur montre derriere lui, ſelon le terme de Saint Auguſtin, le pont de la miſéricorde de Dieu, par où il vient de paſſer lui-même. Tantôt il allume le zele des Docteurs, & les exhorte d'oppoſer au faſte du menſonge, la force de la vérité. Tantôt il leur découvre ces voies douces & inſinuantes, qui gagnent le cœur pour gagner l'eſprit. Tantôt il fournit, ſelon ſon pouvoir, les fonds néceſſaires pour aſſiſter ceux qui abandonnent tout pour ſuivre Jeſus-Chriſt qui les appeile. Vous le ſçavez, Evêques, confidens de ſon zele : tout occupé qu'il eſt dans le cours de ſes dernieres actions de guerre, il concerte avec vous des entrepriſes de re-

ligion, & n'oublie rien de ce qui peut contribuer, ou à inſtruire ceux qu'une longue prévention aveugle, ou à gagner ceux que la cupidité & l'intérêt retiennent encore dans leurs erreurs; digne fils de cette Egliſe, dont la charité s'étend à tout, à l'imitation de celle de Dieu, & qui procure à ſes enfans, outre l'héritage éternel, le ſoulagement même de leurs néceſſités temporelles.

Telle étoit la diſpoſition de ſon ame, Meſſieurs, lorſque la providence de Dieu permit que le Roi, juſtement irrité, allât porter la guerre au milieu des Etats d'une République injuſte & ingrate, & fit ſentir la force de ſes armes à ceux qui mépriſoient ſes bienfaits, & qui vouloient s'oppoſer à ſa gloire. Ce fut alors que notre Héros reprit les armes, & qu'à la ſuite de ſon Maître, & à la tête de ſes armées, il expoſa ſon ſang dans une guerre non-ſeulement heureuſe, mais ſainte, où la victoire avoit peine à ſuivre la rapidité du vainqueur, & où Dieu triomphoit avec le Prince. Quelle étoit ſa joie, lorſqu'après avoir forcé des Villes, il voyoit ſon illuſtre neveu, plus éclatant par ſes vertus que par ſa pourpre, ouvrir & réconcilier des Egliſes! Sous les ordres d'un Roi auſſi pieux que puiſſant, l'un faiſoit proſpérer les armes, l'autre étendoit la Religion: l'un abattoit des remparts, l'autre redreſſoit des Autels; l'un ravageoit les terres des Philiſtins, l'autre portoit l'Arche autour des pavillons d'Iſraël: puis uniſſant enſemble leurs vœux, comme leurs cœurs étoient unis, le neveu avoit part aux ſervices que l'oncle rendoit à l'Etat; &

Arnhem, Nimégue, les Forts de Burik, de Skein &c.

l'oncle avoit part à ceux que le neveu rendoit à l'Egliſe.

Suivons ce Prince dans ſes dernieres campagnes, & regardons tant d'entrepriſes difficiles, tant de ſuccès glorieux, comme des preuves de ſon courage, & des récompenſes de ſa piété. Commencer ſes journées par la priere, réprimer l'impiété & les blaſphêmes, protéger les perſonnes & les choſes ſaintes contre l'inſolence & l'avarice des ſoldats; invoquer dans tous les dangers le Dieu des armées; c'eſt le devoir & le ſoin ordinaire de tous les Capitaines. Pour lui, il paſſe plus avant. Lors même qu'il commande aux troupes, il ſe regarde comme un ſimple ſoldat de Jeſus-Chriſt. Il ſanctifie les guerres par la pureté de ſes intentions, par le deſir d'une heureuſe paix, par les loix d'une diſcipline Chrétienne. Il conſidere ſes ſoldats comme ſes freres, & ſe croit obligé d'exercer la charité dans une profeſſion cruelle, où l'on perd ſouvent l'humanité même. Animé par de ſi grands motifs, il ſe ſurpaſſe lui-même, & fait voir que le courage devient plus ferme quand il eſt ſoutenu par des principes de Religion; qu'il y a une pieuſe magnanimité qui attire les bons ſuccès, malgré les périls & les obſtacles, & qu'un guerrier eſt invincible, quand il combat avec foi, & quand il prête des mains pures au Dieu des batailles qui les conduit.

Comme il tient de Dieu toute ſa gloire, auſſi la lui rapporte-t-il toute entiere, & ne conçoit autre confiance que celle qui eſt fondée ſur le nom du Seigneur. Que ne puis-je

vous repréſenter ici une de ces importantes occaſions où il attaque avec peu de troupes toutes les forces de l'Allemagne ! Il marche trois jours, paſſe trois rivieres, joint les ennemis, les combat & les charge. Le nombre d'un côté, la valeur de l'autre, la fortune eſt long-temps douteuſe ; enfin le courage arrête la multitude ; l'ennemi s'ébranle, & commence à plier. Il s'éleve une voix qui crie victoire. Alors ce Général ſuſpend toute l'émotion que donne l'ardeur du combat ; & d'un ton ſévere : *Arrêtez*, dit-il, *notre ſort n'eſt pas entre nos mains ; & nous ſerons nous-mêmes vaincus, ſi le Seigneur ne nous favoriſe.* A ces mots, il leve les yeux au Ciel, d'où lui vient ſon ſecours ; & continuant à donner ſes ordres, il attend avec ſoumiſſion, entre l'eſpérance & la crainte, que les ordres du Ciel s'exécutent. *Combat d'Eintzein.*

Qu'il eſt difficile, Meſſieurs, d'être victorieux & d'être humble tout enſemble ! Les proſpérités militaires laiſſent dans l'ame je ne ſçai quel plaiſir touchant, qui la remplit & l'occupe toute entiere. On s'attribue une ſupériorité de puiſſance & de force : on ſe couronne de ſes propres mains ; on ſe dreſſe un triomphe ſecret à ſoi-même ; on regarde comme ſon propre bien ces lauriers qu'on cueille avec peine, & qu'on arroſe ſouvent de ſon ſang ; & lors même qu'on rend à Dieu de ſolemnelles actions de graces, & qu'on pend aux voûtes ſacrées de ſes Temples, des drapeaux déchirés & ſanglans qu'on a pris ſur les ennemis, qu'il eſt dangereux que la vanité n'étouffe une partie

de la reconnoiſſance ; qu'on ne mêle aux vœux qu'on rend au Seigneur des applaudiſſemens qu'on croit ſe devoir à ſoi-même, & qu'on ne retienne au moins quelques grains de cet encens qu'on va brûler ſur ſes Autels !

C'étoit en ces occaſions que Monſieur de Turenne ſe dépouillant de lui-même, renvoyoit toute la gloire à celui à qui ſeul elle appartient légitimement. S'il marche, il reconnoît que c'eſt Dieu qui le conduit & qui le guide ; s'il défend des Places, il ſçait qu'on les défend en vain ſi Dieu ne les garde ; s'il ſe retranche, il lui ſemble que c'eſt Dieu qui lui fait un rempart pour le mettre à couvert de toute inſulte ; s'il combat, il ſçait d'où il tire toute ſa force ; & s'il triomphe, il croit voir dans le Ciel une main inviſible qui le courronne. Rapportant ainſi toutes les graces qu'il reçoit à leur origine, il en attire de nouvelles. Il ne compte plus les ennemis qui l'environnent ; & ſans s'étonner de leur nombre ou de leur puiſſance, il dit avec le Prophete : *Ceux là ſe fient au nombre de leurs combattans & de leurs chariots ; pour nous, nous nous repoſons ſur la protection du Tout-Puiſſant.* Pſ. 19 Dans cette fidele & juſte confiance, il redouble ſon ardeur, forme de grands deſſeins, exécute de grandes choſes, & commence une Campagne qui ſembloit devoir être ſi fatale à l'Empire.

Il paſſe le Rhin, & trompe la vigilance d'un Général habile & prévoyant. Il obſerve les mouvemens des ennemis. Il releve le courage des alliés. Il ménage la foi ſuſpecte. &

chancelante des voiſins. Il ôte aux uns la volonté, aux autres les moyens de nuire; & profitant de toutes ces conjonctures importantes qui préparent les grands & glorieux événemens, il ne laiſſe rien à la fortune de ce que le conſeil & la prudence humaine lui peuvent ôter. Déjà frémiſſoit dans ſon camp l'ennemi confus & déconcerté. Déjà prenoit l'eſſor pour ſe ſauver dans les montagnes cet aigle, dont le vol hardi avoit d'abord affrayé nos provinces. Ces foudres de bronze que l'enfer a inventés pour la deſtruction des hommes, tonnoient de tous côtés pour favoriſer & pour précipiter cette retraite; & la France en ſuſpens attendoit le ſuccès d'une entrepriſe qui, ſelon toutes les regles de la guerre, étoit infaillible.

Hélas! nous ſçavions tous ce que nous pouvions eſpérer; & nous ne penſions pas à ce que nous devions craindre. La providence Divine nous cachoit un malheur plus grand que la perte d'une bataille. Il en devoit coûter une vie que chacun de nous eût voulu racheter de la ſienne propre; & tout ce que nous pouvions gagner ne valoit pas ce que *Pſ. 65.* nous allions perdre. O Dieu terrible, mais juſte en vos conſeils ſur les enfants des hommes, vous diſpoſez & des vainqueurs & des victoires! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puiſſance renverſe ceux que votre puiſſance avoit élevés. Vous immolez à votre ſouveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plaît, ces têtes illuſtres que vous avez tant de fois couronnées.

N'attendez pas, Meſſieurs, que j'ouvre ici une ſcene tragique, que je repréſente ce grand homme étendu ſur ſes propres trophées; que je découvre ce corps pâle & ſanglant, auprès duquel fume encore la foudre qui l'a frappé; que je faſſe crier ſon ſang comme celui d'Abel, & que j'expoſe à vos yeux les triſtes images de la Religion & de la Patrie éplorées. Dans les pertes médiocres on ſurprend ainſi la pitié des auditeurs, & par des mouvemens étudiés, on tire au moins de leurs yeux quelques larmes vaines & forcées. Mais on décrit ſans art une mort que l'on pleure ſans feinte. Chacun trouve en ſoi la ſource de ſa douleur, & rouvre lui-même ſa plaie; & le cœur, pour être touché, n'a pas beſoin que l'imagination ſoit émue.

Peu s'en faut que je n'interrompe ici mon diſcours: Je me trouble, Meſſieurs: Turenne meurt, tout ſe confond, la fortune chancele, la victoire ſe laſſe, la paix s'éloigne, les bonnes intentions des alliés ſe ralentiſſent, le courage des troupes eſt abattu par la douleur, & ranimé par la vengeance, tout le camp demeure immobile. Les bleſſés penſent à la perte qu'ils ont faite & non aux bleſſures qu'ils ont reçues. Les peres mourans envoient leurs fils pleurer ſur leur Général mort. L'Armée en deuil eſt occupée à lui rendre les devoirs funebres, & la renommée, qui ſe plaît à répandre dans l'Univers les accidens extraordinaires, va remplir toute l'Europe du recit glorieux de la vie de ce Prince, & du triſte regret de ſa mort.

Que de ſoupirs alors, que de plaintes, que

de louanges retentiſſent dans les villes, dans la campagne ! L'un voyant croître ſes moiſſons, bénit la mémoire de celui à qui il doit l'eſpérance de ſa récolte. L'autre qui jouit encore en repos de l'héritage qu'il a reçu de ſes peres, ſouhaite une éternelle paix à celui qui l'a ſauvé des déſordres & des cruautés de la guerre. Ici l'on offre le ſacrifice adorable de Jeſus-Chriſt pour l'ame de celui qui a ſacrifié ſa vie & ſon ſang pour le bien public. Là on lui dreſſe une pompe funebre, où l'on s'attendoit de lui dreſſer un triomphe. Chacun choiſit l'endroit qui lui paroît le plus éclatant dans une ſi belle vie. Tous entreprennent ſon éloge ; & chacun s'interrompant ſoi-même par ſes ſoupirs & par ſes larmes, regrette le paſſé, admire le préſent, & tremble pour l'avenir. Ainſi tout le Royaume pleure la mort de ſon défenſeur ; & la perte d'un homme ſeul eſt une calamité publique.

Pourquoi, mon Dieu, ſi j'oſe répandre mon ame en votre préſence & parler à vous, moi qui ne ſuis que pouſſiere & que cendre, pourquoi le perdons-nous dans la néceſſité la plus preſſante, au milieu de ſes grands exploits, au plus haut point de ſa valeur, dans la maturité de ſa ſageſſe ? Eſt-ce qu'après tant d'actions dignes de l'immortalité, il n'avoit plus rien de mortel à faire ? Ce temps étoit-il arrivé où il devoit recueillir le fruit de tant de vertus Chrétiennes, & recevoir de vous la couronne de juſtice, que vous gardez à ceux qui ont fourni une glorieuſe carriere ? Peut-être avions-nous mis en lui trop de confiance, & vous nous défendez dans vos Ecritures de

nous faire un bras de chair, & de nous confier aux enfans des hommes. Peut-être eſt-ce une punition de notre orgueil, de notre ambition, de nos injuſtices. Comme il s'éleve du fond des vallées des vapeurs groſſieres, dont ſe forme la foudre qui tombe ſur les montagnes, il ſort du cœur des peuples des iniquités, dont vous déchargez les châtimens ſur la tête de ceux qui les gouvernent ou qui les défendent.

Paral. L. 2. c. 32.

Je ne viens pas, Seigneur, ſonder les abymes de vos Jugemens, ni découvrir ces reſſorts ſecrets & invincibles qui font agir votre miſéricorde ou votre juſtice : je ne veux & ne dois que les adorer. Mais vous êtes juſte : vous nous affligez, & dans un ſiecle auſſi corrompu que le nôtre, nous ne devons chercher ailleurs que dans le déréglement de nos mœurs toutes les cauſes de nos miſeres.

Tirons donc, Meſſieurs, tirons de notre douleur des motifs de pénitence, & ne cherchons qu'en la piété de ce grand homme de vraies & ſolides conſolations. Citoyens, Etrangers, Ennemis, Peuples, Rois, Empereurs le plaignent & le réverent ; mais que peuvent-ils contribuer à ſon véritable bonheur ? Son Roi même ; & quel Roi ! l'honorer de ſes regrets & de ſes larmes ; grande & précieuſe marque de tendreſſe & d'eſtime pour un Sujet ; mais inutile pour un Chrétien. Il vivra, je l'avoue, dans l'eſprit & dans la mémoire des hommes ; mais l'Ecriture m'apprend que ce que l'homme penſe, & l'homme lui-même, n'eſt que vanité. Un magnifique tombeau renfermera ſes triſtes dépouilles ; mais il ſortira de ce ſuperbe monument, non pour être loué

Pſ. 93
Pſ. 38.

de ſes exploits héroïques, mais pour être jugé ſelon ſes bonnes ou mauvaiſes œuvres. Ses cendres ſeront mêlées avec celles de tant de Rois qui gouvernent ce Royaume qu'il a ſi généreuſement défendu : mais après tout, que leur reſte-t-il à ces Rois, non plus qu'à lui, des applaudiſſemens du monde, de la foule de leur Cour, de l'éclat, & de la pompe de leur fortune, qu'un ſilence éternel, une ſolitude affreuſe, & une terrible attente des Jugemens de Dieu ſous ces marbres précieux qui les couvrent ? Que le monde honore donc comme il voudra les grandeurs humaines : Dieu ſeul eſt la récompenſe des vertus Chrétiennes.

O mort trop ſoudaine, mais pourtant par la miſéricorde du Seigneur depuis long-temps prévue ! combien de paroles édifiantes, combien de ſaints exemples nous as-tu ravis ? Nous euſſions vu, quel ſpectacle ! au milieu des victoires & des triomphes, mourir humblement un Chrétien. Avec quelle attention eût-il employé ſes derniers momens à pleurer intérieurement ſes erreurs paſſées, à s'anéantir devant la Majeſté de Dieu, & à implorer le ſecours de ſon bras, non plus contre des ennemis viſibles, mais contre ceux de ſon ſalut. Sa foi vive & ſa charité fervente nous auroient ſans doute touchés : & il nous reſteroit un modele d'une confiance ſans préſomption, d'une crainte ſans foibleſſe, d'une pénitence ſans artifice, d'une conſtance ſans affectation, & d'une mort précieuſe devant Dieu & devant les hommes.

Ces conjectures ne ſont-elles pas juſtes ;

Meſſieurs ? Que dis-je, conjectures ? C'étoient des deſſeins formés. Il avoit réſolu de vivre auſſi ſaintement que je préſume qu'il fût mort. Prêt à jetter toutes ſes couronnes au pied du Trône de Jeſus-Chriſt, comme ces vainqueurs de l'Apocalypſe ; prêt à ramaſſer toute ſa gloire pour s'en dépouiller par une retraite volontaire, il n'étoit déja plus du monde, quoique la Providence l'y retint encore. Dans le tumulte des armées, il s'entretenoit des douces & ſecretes eſpérances de ſa ſolitude. D'une main il foudroyoit les Amalécites, & il levoit déja l'autre pour attirer ſur lui les bénédictions céleſtes. Ce Joſué dans le combat, faiſoit déja la fonction de Moïſe ſur la montagne ; & ſous les armes d'un guerrier, portoit le cœur & la volonté d'un pénitent.

Apoc. c. 4.

Seigneur, qui éclairez les plus ſombres replis de nos conſciences, & qui voyez dans nos plus ſecretes intentions ce qui n'eſt pas encore, comme ce qui eſt, recevez dans le ſein de votre gloire cette ame qui bientôt n'eût été occupée que des penſées de votre éternité. Recevez ces deſirs que vous lui aviez vous-même inſpiré. Le temps lui a manqué, & non pas le courage de les accomplir. Si vous demandez des œuvres avec ſes deſirs, voilà des charités qu'il a faites, ou deſtinées pour le ſoulagement & pour le ſalut de ſes freres ; voilà des ames égarées qu'il a ramenées à vous par ſes aſſiſtances, par ſes conſeils, par ſon exemple ; voilà ce ſang de votre peuple, qu'il a tant de fois épargné, voilà ce ſang qu'il a ſi généreuſement répandu pour nous, & nous dire encore plus, voilà le Sang que Jeſus-Chriſt a verſé pour lui.

Miniſtres du Seigneur, achevez le ſaint Sacrifice. Chrétiens, redoublez vos vœux & vos prieres, afin que Dieu, pour récompenſe de ſes travaux, l'admette dans le ſéjour du repos éternel, & donne dans le Ciel une paix ſans fin à celui qui nous en a trois fois procuré une ſur la terre, paſſagere à la vérité, mais toujours douce, & toujours deſirable.

ORAISON FUNEBRE

DE MONSIEUR

DE LA MOIGNON.

Diligite juſtitiam, qui judicatis terram, ſentite de Domino in bonitate; & in ſimplicitate cordis quærite illum. *Sap. ch. 1. v. 1.*

Aimez la juſtice, Juges de la terre : ayez des ſentimens conformes à la bonté de Dieu, & cherchez-le dans la ſimplicité du cœur.

JE ne viens pas ici, Meſſieurs, renouveller dans vos eſprits le triſte ſouvenir d'une mort que vous avez déja pleurée. Laiſſons aux Infideles ces longues & ſenſibles douleurs que la Religion ne modere pas. Comme leurs pertes ſont irréparables, leur triſteſſe peut être ſans bornes; & comme ils n'ont point d'eſpérance, ils n'ont pas auſſi de conſolation. Pour nous à qui Dieu par ſa grace a révélé ſes vérités, nous avons lu dans
Ecc. 3. ſes Ecritures, qu'il y a un temps de pleurer,
Pſ. 79. & une meſure de larmes; que le Soleil qui
Ecc. 22. ne doit jamais ſe coucher ſur notre colere,

ne doit pas se coucher plus de sept fois sur notre affliction : & que la même charité qui nous fait regretter la mort des fideles, nous fait espérer leur résurrection, & nous invite à nous réjouir de leur bonheur.

Pourquoi r'ouvrirai-je donc une plaie que le temps & la raison doivent avoir déja fermée? N'attendez pas, Messieurs, que je déplore ici le néant & la misere des hommes : je ne viens que louer la grandeur & la miséricorde du Seigneur. Je veux vous apprendre à chercher Dieu, dont la durée est éternelle ; & non pas à vous affliger pour des créatures qui finissent ; & dans l'éloge que j'entreprends de Messire Guillaume de Lamoignon, Premier Président du Parlement, ce n'est pas mon dessein d'exagérer la perte que vous avez faite d'un Homme juste ; mais de vous porter à aimer comme lui la justice, *Diligite justitiam.*

Dans ces jours de trouble & de deuil, où l'on se sent comme frappé du spectacle sensible d'une mort récente & inopinée, on se renferme tout à soi-même, & l'on s'occupe de sa douleur. Si l'on fait quelques réflexions, c'est en général sur l'inconstance & sur la vanité des choses humaines, sans descendre jusqu'à ses propres défauts ou à ses infirmités particulieres. On cherche à se consoler plutôt qu'à s'instruire ; & si l'on parle des bonnes œuvres de ceux qui sont morts, c'est pour justifier les larmes qu'on verse pour eux plutôt que pour profiter de leurs exemples. Mais il est temps de nous élever par la foi au-dessus des foiblesses de la nature. C'est peu de reconnoî-

tre la néceſſité de mourir, l'importance même de bien mourir, ſi l'on en tire des motifs & des conſéquences pour bien vivre ; & c'eſt en vain qu'on croit honorer la mémoire des gens de bien qui ſont décédés, ſi l'on ne va recueillir les reſtes de leur eſprit ſur ces tombeaux où l'on rend des honneurs funebres aux triſtes dépouilles de leurs corps mortels.

C'eſt dans cette vue, Meſſieurs, que je dois vous repréſenter aujourd'hui un Magiſtrat qui n'a rien ignoré, ni rien négligé dans ſon miniſtere ; & qu'aucun intérêt ne détourna jamais du droit chemin de l'équité ; un homme doux & ſecourable, qui a ſçu tempérer l'auſtérité des Loix & de la Juſtice par tous les adouciſſemens qu'inſpirent la miſéricorde & la charité ; un Chrétien qui a conſacré ſes vertus morales & politiques par une piété ſimple & ſincere. Je laiſſe à Dieu, qui ſeul eſt le maître du cœur des hommes, & qui les touche quand il veut par l'efficace qu'il donne aux bons exemples, à graver dans vos cœurs ces ſentimens de droiture, de bonté, & de religion que je vous propoſe. Pour moi, je ne puis que vous redire de ſa part ces paroles de mon texte. *Aimez la juſtice, ayez des ſentimens conformes à la bonté du Seigneur, & cherchez-le dans la ſimplicité du cœur.*

Dieu, dont la Providence deſtine les Juges pour gouverner ſon peuple, comme elle deſtine les Prêtres pour le ſanctifier, & qui conduit les uns & les autres par les ſentiers de ſa juſtice, & par la voie de ſa vérité. Dieu, Meſſieurs, diſpoſa lui-même par une

heureuſe naiſſance, M. de Lamoignon à porter ſes Loix, & à exercer ſes Jugemens dans le plus auguſte Sénat du monde.

Il naquit d'une des plus nobles & des plus anciennes Maiſons du Nivernois, qui, après s'être diſtinguée dans les emplois militaires avant le regne même de Saint Louis, entrant depuis ſous Henri II, dans les premieres dignités de la Robe, a ſoutenu dans le Parlement la gloire qu'elle avoit acquiſe dans les armées; & quoiqu'elle ait changé de profeſſion, elle n'a rien diminué de l'éclat de la grandeur de ſon origine: ſemblable à ces fleuves qui, trouvant de nouvelles pentes, & ſe creuſant avec le temps un nouveau canal, vont arroſer d'autres campagnes, & ne perdent rien de l'abondance ni de la pureté de leurs eaux, encore qu'ils aient changé de lit & de rivage.

Mais ne louons de ſa naiſſance que ce qu'il en loua lui-même, & diſons qu'il ſortoit d'une famille où l'on ne ſemble naître que pour exercer la juſtice & la charité; où la vertu ſe communique avec le ſang, s'entretient par les bons conſeils, s'excite par les grands exemples; où les peres ont plus de ſoin du ſalut de leurs héritiers, que de l'accroiſſement de leurs héritages; où les enfans aiment mieux ſuccéder à la probité qu'à la fortune de leurs peres; & où la crainte de Dieu, la miſéricorde & la paix ſont les regles de la diſcipline domeſtique.

Privé dans ſes jeunes ans, de l'inſtruction & des ſecours d'un Pere dont il n'avoit fait qu'entrevoir les bons exemples, & dont il

devoit long-temps reſſentir la perte, il demeura ſous la conduite d'une Mere, que les pauvres avoient toujours regardée comme la leur. Auſſi la tendreſſe qu'elle eut pour l'une ne diminua pas la pitié qu'elle avoit des autres : elle crut que ſes aumônes ne ſeroient pas infructueuſes : qu'elle recueilleroit dans ſa famille ce qu'elle ſemoit dans les hôpitaux ; qu'ayant ſoin des pauvres de Jeſus-Chriſt, Jeſus-Chriſt auroit ſoin de ſes enfans ; & qu'elle ne pouvoit leur apprendre rien de plus important que les maximes Evangéliques, ni leur laiſſer un bien plus ſolide que la ſucceſſion de ſa charité.

Ses eſpérances ne furent pas trompées, Meſſieurs : Dieu préſida lui-même à l'éducation de ce fils qu'elle lui avoit tant de fois offert. Il le prévint de ſes bénédictions ſpirituelles, & lui fit éviter par ſa grace ces dangereuſes paſſions, qui ſont comme les écueils, où l'ardeur de l'âge, la licence du ſiecle, la corruption de la nature, le mauvais exemple & ſouvent le mauvais conſeil pouſſent une jeuneſſe inconſidérée.

Auſſi remarqua-t-on bientôt en lui tout ce qui fait les grands Magiſtrats : un cœur docile pour recevoir les impreſſions de la vérité, noble pour s'élever au-deſſus des paſſions & des intérêts, tendre pour aſſiſter les malheureux, ferme pour réſiſter à l'iniquité : un eſprit avide de tout ſçavoir, & capable de tout apprendre ; prompt à concevoir les matieres les plus élevées ; heureux à les exprimer quand il les avoit une fois conçues ; diſcernant non-ſeulement le bon d'avec le mauvais, mais en-

core le meilleur d'avec le bon ; appliqué à examiner les difficultés & à les réſoudre, à chercher la vérité, & à la ſuivre après qu'il l'avoit découverte ; à connoître tout, & à tirer toujours quelque fruit de ſes connoiſſances. Cette ſageſſe avancée le fit diſpenſer des regles ordinaires de l'âge. On connut la maturité de ſon jugement, & l'on ne compta pas le nombre de ſes années : il s'aſſit à dix-huit ans avec les Anciens d'Iſraël, & ſe mit à juger comme eux les différents qui naiſſent parmi le peuple.

Ne croyez pas, Meſſieurs, qu'il fût entré ſans vocation dans le ſanctuaire de la Juſtice. Il ſçavoit que les premieres Loix qu'il faut étudier, ſont celles de la Providence, que la Judicature eſt une eſpece de Sacerdoce, où il n'eſt pas permis de s'engager ſans l'ordre du Ciel ; & que Jeſus-Chriſt n'a pas moins été fait Juge que Pontife par ſon Pere. Auſſi avant que d'entrer dans les Charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier Tribunal où il monta, fut celui de ſa conſcience, pour y ſonder le fond de ſes intentions. Il n'écoua ni l'orgueil ni l'ambition, ni l'avarice. Il conſulta Dieu, à qui appartient le conſeil & l'équité ; & Dieu lui marqua la route qu'il voulut lui faire ſuivre.

Ce fut alors que ſe conſidérant dans une profeſſion où les queſtions ſont ſi différentes, & les droits ſi difficiles à démêler, où l'on décide des biens, de l'honneur & de la vie des hommes, & où les fautes ne ſont jamais petites, & ſont preſque toujours irréparables : il ne craignit rien tant que l'erreur dans ſes

jugemens. Il passa les jours & les nuits à l'étude ; & quels progrès n'y fait-on pas quand on soutient de longues veilles par la santé & par la constante ; quand, outre ses propres lumieres, on a le conseil & la communication des grands hommes, & quand on joint à l'assiduité du travail, la facilité du génie ? Il auroit cru manquer à la partie la plus essentielle de son état, si, comme il sentoit ses intentions droites, il ne les rendoit éclairées. Aussi disoit-il ordinairement, qu'il y avoit peu de différence entre un Juge méchant & un Juge ignorant. L'un au moins a devant ses yeux les regles de son devoir & l'image de son injustice; l'autre ne voit ni le bien ni le mal qu'il fait ; l'un peche avec connoissance, & il est plus inexcusable; mais l'autre peche sans remords, il est plus incorrigible. Mais ils sont également criminels à l'égard de ceux qu'ils condamnent ou par erreur ou par malice. Qu'on soit blessé par un furieux, ou par un aveugle, on ne sent pas moins sa blessure ; & pour ceux qui sont ruinés, il importe peu que ce soit ou par un homme qui les trompe, ou par un homme qui s'étoit trompé.

Ces réflexions, Messieurs, redoublerent son ardeur. Il acquit une parfaite connoissance du droit humain & du droit divin, une intelligence profonde des loix & de la coutume, un usage familier des formalités & des procédures. Sçavans & immenses Recueils où il renferma la Jurisprudence ancienne & nouvelle, vous pourriez être des témoins publics de ce que je dis : du moins seriez-vous entre les mains de ses descendans comme un dé-

pôt ſacré, & un monument précieux de ſon eſprit & de ſon travail.

Ce ſeroit ici le lieu de vous le faire voir dans la Juſtice du Conſeil, où ſon mérite l'avoit appellé, favoriſant la bonne cauſe, décidant la douteuſe, développant la difficile; renonçant à tous ces plaiſirs, hormis à celui qu'il recevoit en accompliſſant ſes devoirs. Je le donnerois pour exemple à ceux qui, renverſant l'ordre des choſes, ſe font une occupation de leurs amuſemens, & qui ne donnent à leurs Charges que les reſtes d'une oiſiveté languiſſante, comme s'ils n'étoient Juges que pour être de temps en temps aſſis ſur les fleurs-de-Lys, où ils vont rêver à leurs divertiſſemens paſſés, dont ils ont l'imagination encore remplie, ou réparer par un mortel aſſoupiſſement les veilles qu'ils ont donnés à leurs plaiſirs.

Je ne veux que vous faire ſouvenir de la cauſe célebre de ces Etrangers, que l'eſpérance du gain avoit attirés des bords du Levant pour porter en Europe les richeſſes de l'Aſie. Contre la liberté des mers & la fidélité du commerce, des Armateurs François leur avoient enlevé, & leurs richeſſes, & le vaiſſeau qui les portoit. Ceux qui devoient les ſecourir, aidoient eux-mêmes à les opprimer. On avoit oublié pour eux, non-ſeulement cette pitié commune qu'on a pour tous les malheureux, mais encore cette politeſſe ſinguliere que notre Nation a coutume d'avoir pour les Etrangers. Eloignés de leurs amis par tant de terres & par tant de mers, dans un pays où l'on ne pouvoit les enten-

dre, où l'on ne vouloit pas même les écouter, ils eurent recours à M. de Lamoignon, comme à un homme incorruptible, qui prendroit le parti des foibles contre les puiſſans, & qui débrouilleroit ce cahos d'incidens & de procédures dont on avoit enveloppé leur cauſe.

Il le fit, Meſſieurs, il alluma tout ſon zele contre l'avarice; il leva les voiles qui couvroient ce myſtere d'iniquité, & rapporta durant trois jours au Conſeil du Roi cette affaire avec tant d'ordre & de netteté, qu'il fit reſtituer à ces malheureux ce qu'ils croyoint avoir perdu, & les obligea d'avouer ce qu'ils avoient eu peine à croire, qu'on pouvoit trouver parmi nous de la fidélité & de la juſtice.

Mais je paſſe à des choſes plus importantes. Voyons-le dans la premiere Charge du Parlement, & montrons par la dignité, comme diſoit un Ancien, quel a été l'homme qui l'a poſſédée. Les Rois, en des ſiecles plus innocens, furent autrefois eux-mêmes les Juges du peuple. Rappellez en votre mémoire ces premiers âges de la Monarchie: La fraude, l'ambition, l'intérêt; vices encore naiſſans & peu connus, avoient à peine commencé d'altérer la bonne foi & l'heureuſe ſimplicité de nos peres. Ils vivoient la plupart contens de ce qu'ils avoient reçu de la fortune, ou de ce qu'ils avoient acquis par leur travail. Comme ils poſſédoient leur propre bien ſans inquiétude, ils regardoient celui des autres ſans envie. Leurs eſpérances ne s'étendoient pas au-delà de leur condition; & les bornes

de leurs héritages étoient les bornes de leurs desirs.

Comme les procès étoient rares, & qu'il ne falloit, pour les juger, que les principes communs d'une équité naturelle, les Souverains tenoient eux-mêmes leur Parlement. Ils descendoient du Trône pour monter sur le Tribunal; & se partageant entre le bien public & le repos des particuliers, après avoir calmé ces grandes tempêtes qui troublent les régions supérieures de l'Etat, ils venoient dissiper ces petits orages, qui s'élevent quelquefois dans les inférieures.

Mais depuis que la Justice gémit sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction. Occupés à soutenir de longues & sanglantes guerres, à rompre des ligues que forment contr'eux la jalousie qu'on a de leur puissance, à ruiner une infinité d'intérêts, pour donner au monde une paix durable, ils sont contrains de remettre, comme Moïse, cette justice tumultueuse à des hommes sages qui craignent Dieu, en qui se trouve la vérité, & qui haïssent l'avarice.

L'importance, Messieurs, c'est de leur choisir un chef, & jamais choix ne fut plus louable que celui qu'on fit de M. de Lamoignon. Quelles pensez-vous que furent les voies qui le conduisirent à cette fin? La faveur? Il n'avoit eu d'autres relations à la Cour que celles que lui donnerent ou ses affaires, ou ses devoirs. Le hasard? On fut long-temps à délibérer; & dans une affaire aussi délicate,

on crut qu'il falloit tout donner au conseil, & ne rien laisser à la fortune. La cabale? il étoit du nombre de ceux qui n'avoient suivi que leur devoir; & ce parti, quoique le plus juste, n'avoit pas été le plus grand. L'habileté à se servir des conjectures? Ces temps difficiles étoient passés, où l'on donnoit les Charges par nécessité plutôt que par choix, & où chacun voulant profiter des troubles de l'Etat, vendoit chérement, ou les services qu'il pouvoit rendre, ou les moyens qu'il avoit de nuire. La réputation qu'il s'étoit acquise dans le Parlement & dans le Conseil, fut la seule sollicitation auprès des Puissances, Elles lui déclarerent qu'il ne devoit son élévation qu'à son mérite, & qu'il n'auroit pas été préféré, si l'on eût connu dans le Royaume un sujet plus fidele & plus capable de cet emploi.

Quelle fut alors son application? Il crut que Dieu l'avoit mis dans le Palais comme Adam dans le Paradis, pour y travailler; & répondit depuis à ceux qui le prioient de se ménager, *Que sa santé & sa vie étoient au Public, & non pas à lui.* Vous dirai-je qu'il se fit une religion d'écouter les raisons des parties, & de lire tous leurs mémoires, quelque longs & ennuyeux qu'ils pussent être, sans se fier à ces extraits mal dirigés, & souvent tracés à la hâte par des mains infideles, ou négligentes, qui confondent les droits, & défigurent une bonne cause? Vous dirai-je que s'étant engagé à ne donner jamais les Rapporteurs qu'on lui demandoit, il fit agréer à un grand Ministre, & à une grande Reine, qu'il ne s'en dis-

diſpenſât pas en leur faveur ; ôtant ainſi aux particuliers l'eſpérance d'obtenir de lui par importunité, ou par amitié, ce qu'il n'avoit accordé ni à la reconnoiſſance qu'il avoit pour ſon Bienfaiteur, ni au reſpect qu'il devoit à la plus grande Reine du monde.

Paſſons de ſes actions à ſes principes, & diſons qu'il ſe dépouilla de certains intérêts délicats, qui ſont les ſources de la foibleſſe & de la corruption des hommes. Qu'il étoit éloigné de l'humeur de ces hommes vains & intéreſſés, qui n'aiment la vertu que pour la réputation qu'elle donne ; & qui n'auroient point de plaiſir à bien faire, s'ils n'avoient l'art de faire valoir tout le bien qu'ils font. Il s'étoit mis au-deſſus de ce faux honneur. S'il falloit faire réuſſir une grande affaire, d'autres auroient choiſi les moyens les plus éclatans ; il choiſiſſoit les plus ſûrs & les plus utiles. S'il devoit donner ſes avis, il regardoit, non pas ce qui ſeroit le plus approuvé, mais ce qu'il croyoit le plus équitable. Il ne ſe piquoit pas d'être l'auteur des bonnes réſolutions qu'il avoit fait prendre ; c'étoit aſſez pour lui qu'on les eût priſes.

Combien de projets a-t-il fait ou réformé ? Combien d'ouvertures a-t-il donné ? Combien de ſervices a-t-il rendu, dont il a dérobé la connoiſſance à ceux qui en ont reſſenti les effets ? Ainſi, utile ſans intérêt, vertueux ſans vouloir ſe faire honneur de ſa vertu, il s'acquitta de ſes devoirs pour la ſeule ſatisfaction de s'en être acquité ; & ne voulut, dans toutes ſes actions, d'autre regle que ſa fidélité, d'autre but que l'utilité publique,

d'autre récompenſe que la gloire de bien faire.

C'eſt dans ce même eſprit qu'il mépriſa ſouvent les bruits du vulgaire, & même ſe renfermant dans ſes bonnes intentions, il lui abandonna les apparences. Il crut qu'un Magiſtrat devoit penſer, non pas à ce qu'on diſoit de lui, mais à ce qu'il ſe devoit lui-même, & que pour ſervir le public, il falloit quelquefois avoir le courage de lui déplaire. C'eſt ainſi que, ſuivant le conſeil d'un des plus grands hommes de l'antiquité, il ne conſidéra ni la fauſſe gloire, ni le faux des honneurs, & que ni les louanges ni les murmures ne purent jamais le détourner de ſon devoir.

Q. Fabius Maximus apud Liv. 2. Decad. 3.

C'eſt par ce déſintéreſſement qu'il ſe réſerva cette liberté d'eſprit ſi néceſſaire dans la place qu'il occupoit. Car, Meſſieurs, qu'eſt-ce qu'un premier Magiſtrat, ſinon un homme ſage, qui eſt établi pour être le cenſeur de la plupart des folies des hommes, & qui, voyant autour de lui toutes ſes paſſions, n'en doit avoir aucune en lui-même ? L'un tâche à l'émouvoir par des images affectées de ſa miſere, l'autre travaille à l'éblouir par des apparences de droit, & par des raiſons ſpécieuſes. Celui-ci, par des ſoupçons artificieux, veut l'animer contre l'innocence de ſa partie. Celui-là emploie l'autorité, & quelquefois même l'amitié, corruption d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus douce. Chacun voudroit lui communiquer ſes préventions, lui dicter l'Arrêt qu'il ſe dreſſe lui-même dans ſon eſprit ſelon ſon caprice, & de Juge qu'il eſt de ſa cauſe, en faire le complice de ſa paſſion. M. de Lamoignon ſe ſauva de tous ces

pieges, il jugea comme les loix jugent, par les ſeules regles de l'équité, & non pas par aucune impreſſion étrangere.

Que ne puis-je vous faire voir, du moins en éloignement, des eſperances rejettées, quand elles ont pu l'engager à quelque baſſe complaiſance ; des reſſentimens étouffés, lorſqu'il a eu le pouvoir de ſe venger des reproches ſoutenus conſtamment, quand il a eu pour lui le témoignage de ſa conſcience ; l'amitié & le reſpect mis au-deſſous de la Juſtice, & ſa propre réputation ſacrifiée au bien public. Ici, Meſſieurs, mon ſilence le loue plus que mes paroles. Il vous paroît ſans doute plus grand par les actions que je ne dis pas, que par celles que j'ai dites. La poſtérité les verra, quand le temps qui dévore tout, aura rongé les voiles qui les couvrent, & qu'il ne reſtera plus d'intérêt que celui de la vérité. Cependant Dieu les voit, & il en eſt lui-même la récompenſe.

Mais avons-nous beſoin, pour louer ſon intégrité, de découvrir ſes actions ſecretes ? En cherchons-nous un témoignage plus éclatant que celui qu'en donna le Roi, quand il conſentit que les premieres places du Parlement fuſſent occupées par ſa famille ? Il voulut donner cette marque extraordinaire de confiance à celui de qui il avoit reçu tant de preuves de fidélité. Il jugea que ceux qui appartenoient à ce grand homme, n'étoient capables de conſpirer que pour ſon ſervice & pour le bien de ſes Sujets ; & que recevant de plus près les influences pures & lumineuſes du Chef, ils les communiqueroient après à leur Compagnie.

Ainſi ne craignant pas pour eux ces conſéquences dangereuſes qu'il avoit ſagement prévues pour d'autres, il crut qu'il pouvoit violer une de ces loix en faveur de ceux qui feroient obſerver toutes les autres ; & que les unir dans un même corps, ce n'étoit pas donner lieu à la corruption, ou renverſer l'ordre, mais récompenſer la vertu, & fortifier le parti de la juſtice. Les ſervices que chacun d'eux rend tous les jours dans ſes fonctions, juſtifient aſſez le jugement qu'en a fait le Prince. N'avois-je pas raiſon de vous exhorter à imiter la ſageſſe & l'équité de ce célebre Magiſtrat ? Je ne ſuis pas moins fondé à vous dire : *Imitez comme lui la bonté de Dieu.*

Nemo bonus niſi ſolus Deus. Marc, 10.

C'eſt une vérité, Meſſieurs, & Jeſus-Chriſt même nous l'enſeigne dans ſon Evangile, que la bonté, à proprement parler, eſt le caractere de Dieu ſeul ; ſoit parce qu'il n'appartient qu'à lui de ſe communiquer aux hommes par cette variété de dons & de graces qui ſont les tréſors de ſa miſéricorde, & les richeſſes de ſa bonté ; ſoit parce qu'étant infiniment puiſſant, comme il eſt infiniment bon, il veut tout le bien qu'il peut faire, & il fait tout le bien qu'il veut. Toutefois il s'éleve dans tous les temps certaines ames bienfaiſantes, qui, ſervant comme d'inſtrument à cette bonté ſouveraine, ne donnent d'autres bornes à leur charité, que celles que Dieu a données à leur pouvoir.

Tel étoit M. de Lamoignon. S'il m'étoit libre d'alléguer ici les expreſſions vives & nobles dont il s'eſt ſervi pour exprimer les néceſſités des peuples, vous verriez combien il étoit

ſenſible à toutes leurs peines. Je laiſſe ces Audiences ſecretes, où la vérité prudente, mais courageuſe, a ſoutenu dans les occaſions l'autorité des Loix & de la Juſtice. Il ne m'appartient pas de révéler ce qui s'eſt paſſé dans le Sanctuaire. Je parle de ces remontrances, où mêlant le reſpect que doit un Sujet à ſon Souverain, avec cette confiance que doit avoir un Magiſtrat qui porte la parole de la Juſtice devant le Roi du monde le plus juſte, il a parlé des intérêts publics ſelon les regles de ſa conſcience.

Mais il faudroit avoir ſa prudence pour ne dire que ce qu'il faut ; ſon éloquence pour le dire efficacement ; ſa voix & ſon action pour conſerver tout le poids & toute la grace qu'il avoit accoutumé de donner à ſes paroles.

Voyons-le dans l'exercice ordinaire de ſa Charge. Eloignez de vos eſprits cette idée qu'on a d'ordinaire de la Juſtice, qu'elle doit être toujours aveugle, toujours effrayante, toujours armée. Il la rendit, ſans l'amollir, douce & traitable. Il leva le bandeau qui fermoit ſes yeux, & lui laiſſa jetter des regards de pitié ſur les miſérables ; & ſans lui retrancher aucun de ſes droits, il lui ôta toute ſa rudeſſe. Je puis atteſter ici la foi publique. Ceux qui eurent beſoin de ſon ſecours, trouverent-ils jamais entr'eux & lui des barrieres impénétrables ? Fallut-il eſſuyer à ſa porte de mauvaiſes heures, pour attendre un de ces momens commodes ? Fut-il jamais inacceſſible, je ne dis pas à ſes amis, je dis aux indiſcrets & aux importuns ? Refuſa-t-il à quelqu'un la liberté de lui dire les choſes né-

ceſſaires ? N'accorda-t-il pas à pluſieurs la conſolation de lui en dire de ſuperflues ? Quelqu'un lui parlant d'une affaire, put-il, par quelque marque de chagrin ou d'impatience, s'appercevoir qu'il en eût d'autres ? Affligea-t-il les malheureux, & leur fit-il acheter, par quelque dureté, la juſtice qu'il leur a rendue ? Je parle avec d'autant plus de confiance, que j'ai pour témoins de ce que je dis la plupart de ceux qui m'entendent.

Il ne régla jamais ſur la faveur ou ſur la diſgrace des perſonnes le bon ou le mauvais accueil qu'il leur vouloit faire. Il écoutoit avec patience, & répondoit avec douceur. *N'ajoutons pas*, a-t-il dit ſouvent, *au malheur qu'ils ont d'avoir des Procès, celui d'être mal reçus de leurs Juges : nous ſommes établis pour examiner leurs droits, & non pas pour éprouver leur patience.* Loin d'ici ces Juges ſéveres, qui, ſelon le langage du Prophete, rendent les fruits de la Juſtice amers comme de l'abſynthe, qui perdent le mérite de leur équité par leur auſtérité chagrine ; & qui, fiers de leur pouvoir, & même de leur vertu, redoutables indifféremment aux innocens & aux coupables, font croire qu'ils ne rendent la Juſtice aux uns qu'à regret, & aux autres qu'avec colere. Celui que nous louons avoit une conduite bien différente. Il ne rebuta jamais perſonne. Favorable à ceux qui méritoient ſa protection, civil à ceux à qui il ne pouvoit être favorable, il faiſoit connoître aux bons qu'il eût voulu les ſatisfaire ſans leur donner la peine de ſolliciter ; & aux méchans, qu'il eût voulu les corriger, ſans avoir le déplaiſir de les punir.

Combien de fois a-t-il eſſayé de bannir du Palais ces lenteurs affectées, & ces détours preſque infinis, que l'avarice a inventés, afin de faire durer les Procès par les Loix mêmes qu'on a faites pour les finir, & de profiter en même-temps des dépouilles de celui qui perd & de celui qui gagne ſa Cauſe ! Combien de fois a-t-il arrêté la licence de ceux qui, ſur la foi & ſur la tradition des ennemis & des envieux, débitent impunément, en plaidant, des médiſances, & par des railleries piquantes, tâchent de rendre au moins ridicules ceux qu'ils ne peuvent rendre criminels : combien de fois, par des accommodemens raiſonnables, a-t-il arrêté le cours de ces diviſions qui paſſent des peres aux enfans, & qui ſe perpétuent dans les familles ?

Peut-être doutez-vous, Meſſieurs, qu'étant éloigné des yeux du public, il fût encore egal à lui-même ? Entrons dans ſa vie privée. Que ne puis-je vous le montrer parmi ce nombre de gens choiſis, qui formoient chez lui une Aſſemblée, que le ſçavoir, la politeſſe, l'honnêteté rendoient auſſi agréable qu'utile. C'eſt-là que ne ſe réſervant de ſon autorité que cet aſcendant qui lui donnoit ſur le reſte des hommes la facilité de ſon humeur & la force de ſon eſprit, il communiquoit ſes lumieres, & profitoit de celles des autres. C'eſt-là qu'il a ſouvent éclairci les matieres les plus embrouillées, & que ſur quelque genre d'érudition que tombât le diſcours, on eût dit qu'il en avoit fait ſon occupation & ſon étude particuliere. C'eſt-là qu'après avoir écouté les autres, il reprenoit quelquefois les ſujets qu'on croyoit

avoit épuiſés ; & que recueillant les épis qu'on avoit laiſſés après la moiſſon, il en faiſoit une récolte plus abondante que la moiſſon même.

Que ne puis-je vous le repréſenter tel qu'il étoit, lorſqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville & du tumulte des affaires, il alloit ſe décharger du poids de ſa dignité, & jouir d'un noble repos dans ſa retraite de Baville ! Vous le verriez tantôt s'adonnant aux plaiſirs innocens de l'Agriculture, élevant ſon eſprit aux choſes inviſibles de Dieu par les merveilles viſibles de la nature, tantôt méditant ces éloquens & graves diſcours qui enſeignoient & qui inſpiroient tous les ans la juſtice, & dans leſquels formant l'idée d'un homme de bien, il ſe décrivoit lui-même ſans y penſer. Tantôt accommodant les différens que la diſcorde, la jalouſie, ou le mauvais conſeil font naître parmi les habitans de la campagne : plus content en lui-même, & peut-être plus grand aux yeux de Dieu, lorſque dans le fond d'une ſombre allée, & ſur un Tribunal de gazon, il avoit aſſuré le repos d'une pauvre famille, que lorſqu'il décidoit des fortunes les plus éclatantes, ſur le premier trône de la juſtice.

Vous le verriez recevant une foule d'amis, comme ſi chacun eût été le ſeul, diſtinguant les uns par la qualité, les autres par le mérite, s'accommodant à tous, & ne ſe préférant à perſonne. Jamais il ne s'éleva ſur ſon front ſerein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance. Jamais il n'exigea ni de circonſpection gênante, ni d'aſſiduité ſervile. On l'entendit, ſelon les temps, parler

de grandes choſes, comme s'il eût négligé les petites ; parler de petites comme s'il eût ignoré les grandes. On le vit dans des converſations aiſées & familieres, engageant les uns à l'écouter avec plaiſir, les autres à lui répondre avec confiance, donnant à chacun le moyen de faire paroître ſon eſprit, ſans jamais s'être prévalu de la ſupériorité du ſien.

Ces actions, Meſſieurs, vous ſemblent peut-être communes. Mais qui ne ſçait que la véritable vertu s'étend & ſe reſſerre quand il le faut, & qu'il y a de la grandeur à s'acquitter conſtamment des moindres devoirs. Dans les affaires d'éclat où l'on eſt ſoutenu par le deſir de la gloire, par les eſpérances de la fortune, par le bruit des acclamations & des louanges, ſouvent on ſe contraint & l'on ſe déguiſe. Mais dans une vie particuliere & retirée, où l'ame ſans intérêt & ſans précaution, s'abandonne à ſes mouvemens naturels, on ſe découvre tout entier. Ce fut dans cette conduite ordinaire que M. de Lamoignon fit paroître ce qu'il étoit. Jamais il ne ſe démentit, jamais il ne ſe relâcha. Dans les choſes les moins importantes, il ne laiſſa pas de ſuivre les grandes regles. Quoiqu'il agît différemment, l'eſprit qui le fit agir fut toujours le même, & l'on reconnut aiſément que la ſageſſe lui étoit devenue comme naturelle, & que ſa bonté conſtante & toujours égale, ne venoit pas d'un effort de réflexion, mais du fond de l'inclination qu'il y avoit, & de l'habitude qu'il s'en étoit faite.

Je me hâte, Meſſieurs, de paſſer aux plus nobles effets de cette bonté, je veux dire

au ſoin qu'il eut des pauvres de Jeſus-Chriſt. Près des murs de cette Ville royal, s'éleve un vaſte & ſuperbe édifice, que l'autorité des Magiſtrats & les aumônes des Citoyens entretiennent depuis trente ans, & que Dieu, par des moyens que la prudence humaine ne prévoit pas, & que ſa Providence a marqués, ſoutiendra dans la ſuite des temps, malgré les relâchemens du ſiecle, & le refroidiſſement de la piété. C'eſt-là que la faim eſt raſſaſiée, que la nudité eſt revêtue, que l'infirmité eſt guérie, que l'affliction eſt conſolée, que l'ignorance eſt inſtruite, & que chaque eſpece de miſere de l'ame ou du corps trouve une eſpece de miſéricorde qui la ſoulage.

L'Hôpital Général.

L'amour qu'on a naturellement pour l'ordre; l'honneur qu'on ſe fait d'avoir part aux grandes œuvres de piété; certaine ferveur qu'on a d'ordinaire pour les nouveaux établiſſemens, & ſur-tout la grace de Jeſus-Chriſt qui ranime de temps en temps les ames tiedes, tout contribua d'abord à fonder cette ſainte Maiſon. Mais elle fut bientôt ébranlée. Ceux qui avoient entrepris de la ſoutenir, tomberent eux-mêmes par des accidens imprévus. On vit tarir tout-d'un-coup les principales ſources de la charité. M. le Premier Préſident, par le droit de ſa Charge, & plus encore par ſa propre inclination, entreprit de maintenir un ouvrage que ſon illuſtre Prédéceſſeur avoit commencé avec tant de ſuccès.

M. de Bellièvre.

Quel ſoin ne prit-il pas de chercher des fonds en un temps où la miſere étant augmentée, & la charité refroidie, les pauvres avoient plus beſoin de ſecours, & les riches

avoient moins de volonté & moins de moyens de les ſecourir ? Quelle application n'eut-il pas pour établir la diſcipline parmi cette troupe de mendians renfermés, qui regardoit ſouvent leur aſyle comme une priſon, & qui croient n'avoir rien à ménager, parce qu'ils ſentent bien qu'ils n'ont rien à perdre ? Quel ordre ne donna-t-il pas pour les accoutumer au travail & à la piété, afin qu'ils devinſſent plus agréables à Dieu, & moins à charge à la charité des Fideles.

Ce fut en ce temps qu'on le vit paroître à la Cour, & y demander avec empreſſement des audiences. Qui n'eût dit, que ſous prétexte de rendre compte de ſon emploi, il cherchoit l'heureux moment de faire valoir ſes ſervices, & de hâter les graces qu'il pouvoit eſpérer du Prince ? Qui n'eût penſé que c'étoit un hommage qu'il alloit rendre à la fortune, & qu'après avoir obtenu les dignités, il recherchoit les biens qui manquoient encore à ſa famille ? Vous vous trompiez, prudens du ſiecle, il demandoit pour les pauvres en un lieu où l'on ſe fait un point d'habileté de ne demander que pour ſoi, & où l'on ignore aiſément les miſeres d'autrui, parce qu'on n'en reſſent aucune. Il ne ſe piqua jamais tant d'être perſuaſif, que dans ces ſollicitations charitables : il ne fut pas ſi ſenſiblement touché des graces qu'on fit à ſa Maiſon, que des ſecours qu'il obtint pour les Hôpitaux.

Il ne s'arrêta pas à la protection, Meſſieurs, il paſſa juſqu'aux aſſiſtances effectives, & il joignit à ſon crédit ſes propres aumônes. Car

ſans compter ſes roſées fréquentes qu'il répandit ſur les terres de ſa dépendance, ni ces ſecours abondans qu'il contribua dans les calamités publiques, il conſacra ce qu'il retiroit tous les ans du travail actuel du Palais, à la ſubſiſtance des pauvres. Il n'étoit pas content de leur avoir diſtribué du pain, s'il ne l'avoit gagné lui-même. Il ne leur offroit pas les reſtes de ſa vanité ou de ſa fortune, mais les fruits de ſes propres mains. Il leur diſtribuoit par la miſéricorde ce qu'il avoit acquis par la juſtice. Cette portion de ſon bien lui étoit ſacrée; il y mettoit ſon cœur comme à ſon tréſor. Vous le ſçavez, pieuſe confidente de ſes aumônes ſecrettes, qui lui rendez aujourd'hui les offices publics d'une ſainte amitié; vous le ſçavez, avec quelle joie il diſpenſoit ces revenus de ſa charité pour racheter ſes péchés, & pour honorer Dieu de ſa ſubſtance.

Madame de Miramion.

Que diroient ici ceux qui, parce qu'ils n'ont pas volé le bien d'autrui, croient être en droit d'abuſer du leur; comme ſi l'aumône n'étoit pas une obligation indiſpenſable pour tous les Chrétiens; comme ſi l'on pouvoit abandonner les pauvres de Jeſus-Chriſt, parce que d'autres les ont opprimés; & comme ſi l'on ne devoit rien à Dieu, parce qu'on n'a rien pris aux hommes. Que diront ceux qui veulent donner par dévotion, ce qu'ils ont ravi par violence; qui ſe promettent les récompenſes des juſtes, parce qu'ils font quelques largeſſes de ces biens qui ſont le prix de leurs injuſtices, & qui ſe font honneur auprès des pauvres des larcins même qu'ils leur ont faits? Qu'ils ſuivent l'exemple d'un homme juſte,

qui a ouvert ſon cœur & ſes entrailles à ſes freres, qui leur a fait une offrande pure du bien le plus légitimement acquis, & qui après avoir imité la bonté du Seigneur, l'a cherché par la piété.

Ce n'eſt pas ſans raiſon, Meſſieurs, que l'eſprit de Dieu, qui donne à chaque état les inſtructions qui lui ſont propres, ordonne aux Juges de la terre de chercher le Seigneur; parce qu'étant d'un côté liés à une infinité de devoirs, & de l'autre étant regardés comme les arbitres du ſort des hommes, il eſt difficile que leur eſprit ne s'arrête ou à cette multiplicité d'affaires qui les occupe, ou à la complaiſance de cette autorité qui les diſtingue. Il faut donc qu'ils ſortent comme d'eux-mêmes, pour aller à Dieu par une piété ſimple & ſincere. *In ſimplicitate cordis & ſinceritate Dei.* 2. Cor. 1. 22.

Je dis par une piété ſimple & ſincere: car, Meſſieurs, il s'eſt élevé dans l'Egliſe une eſpece de Chrétiens, qui ſe faiſant, aux dépens même de la dévotion, une réputation d'être dévots, couvrent leurs paſſions ſous une apparence de piété, & ſous un air extérieur de réforme pour arriver plus facilement à leurs fins, & pour ſurprendre l'approbation du monde, en lui faiſant accroire qu'ils ont déjà celle de Dieu. Ce ſont ces hommes qui deviennent humbles pour pouvoir dominer, utiles, afin de ſe rendre néceſſaires; & qui jugeant de tout, ſe mêlant de tout, & remuant mille reſſorts, dont la Religion eſt toujours le plus apparent, s'ils ne ſe font craindre par leur vertu, du moins ſe font eſtimer par leur cabale.

Je parle ici d'un véritable Chrétien qui n'eut pour guide que la foi, qui ne s'attacha

qu'aux maximes de l'Evangile ; qui ne fut ni d'Apollo, ni de Céphas, ni de Paul ; mais de Jeſus-Chriſt, qui réprima les impies, & n'eut point de part avec les hypocrites ; & qui ſuivant, non pas ſon intérêt, mais ſon devoir, & ramenant toutes choſes à leur principe, conſerva ſa religion pure & trouva Dieu, parce qu'il ne le chercha que pour lui-même.

Entrerai-je, Meſſieurs, dans les exercices ſecrets de ſa piété ? Dirai-je qu'il déroboit le temps de ſon ſommeil pour donner à la priere ? Qu'il commença toutes ſes journées par un ſacrifice qu'il fit à Dieu de lui-meme ? Que liſant tous les jours à genoux quelques articles de la Loi de Dieu, il puiſoit dans les pures ſources de la vérité les regles de la véritable ſageſſe ? Qu'il ne laiſſa paſſer aucune ſemaine ſans rallumer ſa ferveur par l'uſage des Sacremens ? Qu'il ſe rendoit compte à lui-même de tous les jugemens qu'il avoit rendus, & repaſſoit de temps en temps toutes les années de ſa vie dans l'amertume de ſon ame, pour s'exciter à la pénitence ? Dirai-je qu'il ſe renferma ſoigneuſement en lui-même, & ne montra de ſes bonnes œuvres, qu'autant qu'il en falloit pour édifier les peuples ? Qu'il n'en interrompit jamais le cours dans ſes plus grands embarras d'affaires ; & que la coutume & la longue habitude qu'il en avoit, ne diminua rien de ſa ferveur ni de ſa tendreſſe.

Mais il a donné plus d'étendue à ſa piété, & j'ai de plus grandes choſes à dire que celles qui ſont bornées à ſon ſalut particulier. Quel amour n'eut-il pas pour Jeſus-Chriſt ?

Quel zele n'eut-il pas pour la Religion ? D'où venoit ce ſoin qu'il prit de ramener les anciens Ordres dans la premiere pureté de leur Inſtitut, & de renouveller dans les enfans l'eſprit de leurs peres, en réparant les brêches que le temps avoit faites à leur diſcipline ? D'où venoit cette protection qu'il donnoit à tous ces Ouvriers Evangéliques, qui vont planter la Croix ſur les rivages étrangers, & ſemer la foi de Jeſus-Chriſt dans les Iſles du nouveau monde ? D'où venoit cette joie intérieure qu'il reſſentoit lorſqu'il voyoit dans le Clergé des hommes dignes de leur miniſtere, s'unir & conſpirer enſemble, pour diſſiper par leurs inſtructions & par l'exemple de leur vie, les maximes d'erreur que le monde inſpire à ceux qui le ſuivent ? Quel fut le principe qui le fit agir en ces occaſions, ſinon le zele qu'il eut pour l'Egliſe ?

Permettez, Meſſieurs, que je reprenne ici mes eſprits, & que je recueille ce qui me reſte de force, pour vous repréſenter ce qu'il a fait pour la diſcipline. Qui ne ſçait que l'Egliſe étoit dans une eſpece de ſervitude ? La Juriſdiction ſéculiere ne laiſſoit preſque plus rien à faire à la ſpirituelle. Sous prétexte d'empêcher une trop auſtere domination, ou de maintenir des privileges que la néceſſité des temps a fait accorder, on renverſoit l'ordre, & ſouvent on autoriſoit la rebellion. Ceux qui ſecouoient le joug de l'obéiſſance, & qui ne défendoient leur liberté que pour entretenir leur libertinage, ne laiſſoient pas d'être écoutés, & de trouver des protecteurs. Les Evêques n'avoient plus de droits qui fuſſent in-

conteſtable. Vouloient-ils punir un pécheur obſtiné ? Une juſtice étrangere leur ôtoit des mains ces armes que Jeſus-Chriſt même leur a données. Entreprenoient-ils de réprimer la licence ? Leur zele paſſoit pour une entrepriſe contre les Loix. Ils gémiſſoient en ſecret, & ils portoient en vain de temps en temps leurs plaintes juſqu'au pied du Trône.

Mais ſous un Chef ſi religieux, on a changé de Juriſprudence. Le droit naturel n'eſt plus étouffé par les exemptions. La brebis qui s'égare eſt renvoyée à ſon Paſteur. On confirme dans le Palais ce qu'on ordonne dans le Sanctuaire. Les pécheurs ne trouvent plus de refuge que dans leur propre pénitence, & les Loix du Prince n'étant plus ameres que pour faire obſerver celle de Dieu, chaque Prélat peut faire le bien, & corriger le mal ſans oppoſition. Sacrés Miniſtres de Jeſus-Chriſt, dont ce grand Homme a ſi ſouvent ſoutenu les droits, vous le louâtes dans vos Aſſemblées, vous lui rendîtes par vos Députés des témoignages publics de reconnoiſſance. La capacité, la ſageſſe, & la piété de ſon illuſtre Succeſſeur, vous promettent les mêmes ſecours, & vos vœux ſeront accomplis, quand cet auguſte Parlement, qui doit être la regle & le modele de tous les autres, leur aura communiqué ſon eſprit & ſes maximes.

Quelque gloire que M. de Lamoignon ait acquiſe, en faiſant obſerver la diſcipline, je n'en parlerois qu'en tremblant, s'il ne l'avoit lui-même obſervée ; je louerois ſon autorité, & je me défierois de ſon déſintéreſſement. Mais comme ſes Jugemens ont été juſtes, ſa

conduite de même a toujours été irréprochable. Ne refuſa-t-il pas une grande Abbaye qu'on lui offrit pour un de ſes fils, parce qu'il n'étoit pas encore capable de ſe déterminer par ſon propre choix, & que la jouiſſance d'un grand revenu lui pouvoit être dans la ſuite un engagement à demeurer ſans vocation, dans l'Etat Eccléſiaſtique ? Où ſont les peres ſcrupuleux, qui négligent des moyens ſi sûrs & ſi faciles d'établir la fortune de leurs enfans : qui n'attirent ſur eux du patrimoine de Jeſus-Chriſt, quand ils ne peuvent leur donner du leur ; & qui ne rachetent par des diſpenſes la foibleſſe de leur volonté, & l'incapacité de leur âge ? Heureux qui n'alla pas après les richeſſes ? Plus heureux qui les refuſa quand elles allerent à lui !

La Viſitation.

Il n'eut pas moins de ſoin d'examiner la vocation de ſes deux vertueuſes filles qui portent le joug du Seigneur dans un des plus ſaints Ordres de l'Egliſe. De quelle adreſſe n'uſa-t-il pas pour découvrir ſi le deſir qu'elles avoient de ſe conſacrer à Dieu, étoit une réſolution conſtante, ou une ferveur paſſagère ? Combien de fois leur repréſenta-t-il les conſéquences dangereuſes d'une retraite précipitée ! Avec quelle tendreſſe demanda-t-il à Dieu qu'il les déterminât par ſa divine volonté, & qu'il les conduisît par ſa ſageſſe ? Après leur avoir montré les vanités du monde qu'elles avoient réſolu de quitter, il leur fit voir les Croix où elles devoient être attachées, & n'oublia rien de ce qui pouvoit l'aſſurer de la ſolidité d'un deſſein qu'il lui étoit important de connoître, & qu'il ne lui étoit pas permis de traverſer.

Des vertus si pures & si chrétiennes, furent comme autant de dispositions à une sainte & heureuse mort. Il ne fallut pas l'y préparer par de lentes infirmités, ni la lui faire ressentir par de cruelles douleurs. L'ayant considérée depuis long-temps non-seulement comme nécessaire à tous les hommes, mais encore comme avantageuse aux Chrétiens, il en fut frappé, mais il n'en fut pas surpris. Son esprit heureusement rempli de funestes pressentimens de sa fin prochaine, se fortifia contre les craintes de l'avenir par de longues & sérieuses réflexions qu'il y fit. Il regarda sans s'étonner l'appareil de son sacrifice. Il vit le monde prêt à s'évanouir pour lui ; mais il ne l'avoit jamais cru solide. Il vit l'éternité s'approcher, & il redoubla ses forces pour achever ce qui restoit à fournir de sa carriere. Il vit les Jugemens de Dieu ; il les craignit ; mais il les attendit avec confiance. Cet amour si vif & si tendre qu'il avoit eu pour sa famille, se confondit insensiblement dans la charité qu'il avoit pour Dieu. Ainsi, dépouillé de toutes les affections du monde, il ne pensa qu'à son salut ; & ramenant toutes les créatures dans le sein de leur Créateur, il s'y rendit lui-même, pour s'aller joindre à son principe, & pour y recevoir la récompense de ses vertus.

Spiritu magno vidit ultima. Eccl. 47

N'attendez pas, Messieurs, que je fasse ici un dernier effort pour vous émouvoir à la pitié & à la douleur. J'offenserois cette ame sainte, qui après avoir lavé dans le Sang de Jesus-Christ ces taches que le péché laisse en nous après notre mort, jouit sans doute d'un

bonheur éternel dans les Tabernacles du Dieu vivant. Vous le ſçavez, mon Dieu, & je ne fais que le préſumer ; mais tant de graces que vous lui fîtes, & tant de vœux qu'on vous a faits ; Jeſus-Chriſt tant de fois invoqué, tant de fois même immolé pour lui ſur l'Autel, ſans entrer trop avant dans vos Jugemens, me donne cette confiance.

Puiſſe-t-il avoir reçu de vos mains cette couronne de juſtice que vous donnez à ceux qui vous aiment ! Puiſſent ces flambeaux que la piété Chétienne a rallumés, être les marques de ſa gloire, plutôt que les ornemens de ſes funérailles ! Puiſſe ce Sacrifice d'expiation qu'on offre pour lui, être aujourd'hui un Sacrifice d'action de graces ! Et vous, Meſſieurs, puiſſiez-vous faire revivre après ſa mort les vertus qu'il a pratiquées, afin d'arriver à la gloire qu'il s'eſt acquiſe.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-THÉRESE

D'AUTRICHE,

REINE DE FRANCE ET DE NAVARRE.

Fundamenta æterna ſuprà petram ſolidam, & mandata Dei in corde mulieris ſanctæ. *Eccl.* 26.

Les fondemens éternels ſur la pierre ſolide & ferme, & les Commandemens de Dieu ſont dans le cœur de la femme ſainte. Au Livre de l'Eccléſiaſtique, chap. 26.

MONSEIGNEUR,

Au milieu de ce funebre appareil, dans ce Temple ſacré où la mort amaſſe de grandes

dépouilles, à la vue de ce triſte cercueil & de ce cœur Royal, qui n'eſt plus que cendre, vous penſez peut-être que je dois vous entretenir de la fragilité du néant des grandeurs humaines. *Pſ. 143.*

L'Eſprit de Dieu nous apprend dans ſes Ecritures qu'il faut déplorer le ſort des pécheurs. Leur vie paſſe comme l'ombre : il vient un jour fatal où périſſent toutes leurs penſées ; leur mémoire fait un peu de bruit, & va ſe perdre dans un ſilence éternel. Les biens qu'ils ont acquis, échappent de leur mains avares ; leurs gloire ſeche comme l'herbe, leurs couronnes ſe flétriſſent, & tombent preſque d'elles-mêmes. Il eſt vrai. Ce qui ſert à la vanité, n'eſt que vanité ; & tout ce qui n'a que le monde pour fondement, ſe diſſipe & s'évanouit avec le monde. *Pſ. 145. Pſ. 9. Pſ. 57. Pſ. 89. 2. Cor.*

Mais le même Eſprit de Dieu nous enſeigne que la grandeur eſt ſolide quand elle ſert à la piété. Il y a des Couronnes qu'on jette aux pieds de l'Agneau, des richeſſes qu'on répand dans le ſein des pauvres, un Royaume qui appartient à Jeſus-Chriſt, & qui n'eſt pas de ce monde ; une gloire qu'on tire de la Croix même du Sauveur, & une élévation des juſtes qui demeure éternellement, parce qu'elle eſt fondée ſur la pierre ; cette pierre, ſelon l'Apôtre, c'eſt Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt. *Apoc. 4. Joan. 18 Galat. 6. Eccli. 27. Pſal. 110 2. Cor. 10.*

Je ne viens donc pas ici vous déſabuſer des grandeurs humaines, mais vous montrer le bon uſage qu'on en peut faire. Ce n'eſt pas mon deſſein de vous émouvoir par mon diſcours, mais de vous inſtruire par des

exemples ; & je vous exhorte aujourd'hui, non pas à pleurer une Reine, mais à imiter une Sainte. C'eſt ainſi que Saint Paul appelloit autrefois les Chrétiens ; & c'eſt ainſi que j'appelle Très-Haute, Très-Puiſſante, Très-Excellente, Très-Religieuſe Princeſſe Marie-Théreſe, Infante d'Eſpagne, Reine de France & de Navarre, qu'une piété ſans interruption & une fidélité conſtante à obſerver la Loi de Dieu, ont rendue digne d'être louée à la face de ſes Autels par les Miniſtres de ſon Evangile.

Eph. 4. Philip. c. &c.

Quand on a pour matiere de ces ſortes d'éloges une de ces vies mondaines dont on ne peut louer que la fin, & où le Chriſtianiſme eſt réduit à quelques Actes de religion faits dans le cours d'une maladie, qu'il eſt difficile qu'on ne flatte la vanité, ou que du moins on ne l'épargne ; qu'on ne confonde la fortune avec la vertu, & qu'on ne jette, ſans y penſer, quelque grain de l'encens que l'on doit à Dieu, ſur le monde qui n'eſt qu'une idole ! Malheur à nous, ſi nous louons ce que Dieu n'a pas approuvé, ſi nous conſacrons ſans diſcernement ces victimes purifiées à la hâte ſur le point de recevoir le corps mortel, ſi nous excuſons des années de vanité en faveur de quelques jours de pénitence.

Graces à Jeſus-Chriſt, je ſuis aujourd'hui à couvert de ces difficultés & de ces craintes. Je parle d'une Reine que le Ciel avoit prévenu de ſes bénédictions, & dont la vertu ne s'eſt jamais ni démentie ni relâchée. Sa vie a été une préparation continuelle à

bien mourir, & ſa mort eſt pour nous une exhortation à bien vivre. Quelqu'endroit de ſes actions que je touche, tout eſt vertu, tout eſt piété. Intrigue de Cour, affaires du monde, raiſons d'Etat, vous n'avez point ici de part ; & c'eſt la grandeur de mon ſujet d'être renfermé dans une vie toute Chrétienne. La conduite de Dieu ſur la Reine, la conduite de la Reine à l'égard de Dieu ; ou pour diviſer mon diſcours par les paroles de mon texte, les deſſeins de Dieu, fondemens éternels de la piété de cette Princeſſe, accomplis en elle : les Commandemens de Dieu gravés dans ſon cœur & mis en pratique, ſont toutes la matiere de ſon éloge. *Fundamenta æterna ſuprà petram ſolidam, & mandata Dei in corde mulieris ſanctæ.* Je ne dis rien que ſon cœur, que nous voyons ici, n'ait reſſenti. Je ne crains pas de mêler ſes louanges au Sacrifice qu'on offre pour elle ; & je prends ſur l'Autel tout l'encens que je brûle ſur ſon Tombeau.

Quoiqu'il n'y ait point devant Dieu de différence de perſonne ou condition, & que la Providence veille indifféremment ſur tous les hommes ; l'Ecriture Sainte nous enſeigne pourtant qu'il a des ſoins particuliers de ceux qu'il porte ſur le trône, & qu'il met à la tête de ſon peuple. Ce ſont ſes créatures les plus nobles revêtues de ſa puiſſance & de ſa grandeur, & faites proprement à ſa reſſemblance & à ſon image. Il les conduit par ſon eſprit, il les fortifie par ſa vertu, il les couronne dans ſes miſéricordes. Il tient leurs cœurs entre ſes mains, & les tourne com-

I. PAR. TIE. Pſal. 104. Pſ. 17. Pſal. 102. Prov. 22.

me il lui plaît, afin qu'ils ſervent à l'accompliſſement de ſes volontés, & à l'avancement de ſa gloire. Reconnoiſſons, Meſſieurs, cette protection & cette conduite de Dieu ſur la Reine.

Elle étoit d'une Maiſon auguſte qui remplit pluſieurs Trônes à la fois, qui donne depuis long-temps des Empereurs, des Rois & des Reines à toute l'Europe, & qui regarde la gloire & la piété comme ſes biens héréditaires. Elle étoit fille de ces Rois; qui par la force des armes, par la prudence des conſeils, ou par le droit des ſucceſſions ont réuni pluſieurs Couronnes en une ſeule, qui portent leur domination au-delà des mers & des monts, qui ſe font obéir dans l'ancien & le nouveau monde, & dont la puiſſance s'étend ſi loin, qu'ils gémiſſent, pour ainſi dire, ſous le faix de tant de Provinces & de Royaumes, & que leur grandeur même leur eſt à charge. Mais ce qui relevoit ſa naiſſance, c'eſt qu'elle la devoit à une fille de Henri le Grand, & que le Sang de nos Rois, ce Sang le plus noble & le plus pur qui ait jamais coulé dans aucune Maiſon Royale, étoit heureuſement mêlé au Sang d'Autriche & de Caſtille.

Le Ciel n'avoit mis enſemble tant de grandeur, qu'afin de couronner la modeſtie de cette Princeſſe. Elle ne ſe laiſſa pas éblouir à tout cet éclat. Au-dehors Reine magnifique, au-dedans humble ſervante de Jeſus-Chriſt, portant ſur ſon viſage la majeſté de tant de Rois dont elle tiroit ſa naiſſance, conſervant dans ſon cœur l'humilité du Fils de Dieu,

Dieu, d'où dépendoit toute sa vertu : elle voyoit dans la suite de ses Ancêtres, non pas ce qui l'ennoblissoit devant les hommes, mais ce qui pouvoit la sanctifier devant Dieu, dans le sein duquel elle alloit chercher & sa fin & son origine.

Aussi l'on ne l'ouït jamais se glorifier que de la qualité de Chrétienne. On la vit souvent s'abaisser & se dérober à sa dignité, pour se jetter aux pieds des pauvres : & si des yeux mortels pouvoient percer ces voiles qui couvrent au-dedans de nous les opérations de la grace, & les sentimens de nos consciences, on l'auroit vue établir au-dedans d'elle le regne de Dieu, selon les regles Evangéliques, planter la croix de Jesus-Christ sur un tas de sceptres & de couronnes, recevoir le Sang du Sauveur pour purifier le sang de ses peres, effacer les titres de sa Maison pour y graver ceux de son baptême ; & dans ce cœur où le mensonge & la flatterie n'oserent jamais approcher pour lui donner une fausse gloire, écouter la vérité qui lui apprenoit ses devoirs, & qui lui montroit ses foiblesses. *Luc. 27.*

Quoique Dieu, par sa grace, eût formé de si saintes inclinations dans son ame, il voulut qu'elle s'aidât des instructions & des exemples d'une mere, qu'une sincere piété, une tendresse respectueuse pour son époux, une bonté officieuse & libérale pour ses sujets, un courage mâle dans les pressans besoins de l'Etat, & une sage patience dans les peines & les tribulations domestiques, avoient rendue vénérable & à l'Espagne où elle régnoit,

& à la France d'où elle étoit ſortie.

Ce fut d'elle que cette jeune Infante apprit ces premieres regles de la ſageſſe Chrétienne : Qu'il faut rendre à Dieu, par reconnoiſſance, ce que nous tenons de ſa bonté : Que le bonheur des riches ne conſiſte pas dans le bien qu'ils ont, mais dans le bien qu'ils peuvent faire, & que parmi tant de choſes vaines & ſuperflues qui environnent les grands du monde, ils doivent regarder leur ſalut comme la ſeule néceſſaire. C'eſt ainſi qu'on l'accoutumoit dans ſon enfance à craindre Dieu & à l'aimer ; & l'on peut dire d'elle ce que l'Ecriture a dit d'une autre Reine, qu'elle ne changea pas ſon éducation. *Et non mutavit Eſther educationem ſuam.*

Eſter. c. 22.

Providence éternelle ! c'étoit pour nous que vous formiez ce cœur Chrétien. Vous conduiſiez ces deux Princeſſes à vos fins par des voies ſecretes, & pour partager vos faveurs aux deux premiers Royaumes du monde, vous vouliez que la fille vînt comme reſtituer à la France tant de vœux & tant de vertus que la mere avoit portés à l'Eſpagne.

Le Ciel fit naître en même-temps, & faiſoit croître ſous une pareille éducation le Roi, dont la naiſſance miraculeuſe promettoit à tout l'Univers une vie pleine de miracles. On voyoit avec joie avancer le jour heureux de cette auguſte alliance : les nœuds en étoient ſerrés dans l'éternité ; & par des droits ſecrets que le Ciel avoit décidés, la Princeſſe du monde la plus parfaite appartenoit déja au plus grand des Rois.

Ils travailloient, ſans y penſer, à ſe plaire & à ſe mériter l'un l'autre. Louis recueilloit dans ſon eſprit ces grands principes qui compoſent l'art de régner, qu'il exerce avec tant de gloire. Théreſe s'avançoit dans la connoiſſance des vertus chrétiennes, qu'elle a pratiquées avec tant d'édification. En l'un, la prudence & le courage ſe fortifioient inſenſiblement par l'expérience ; en l'autre, la modeſtie & la piété s'entretenoient par la priere. Dieu donnoit au Roi ſa juſtice & ſon jugement pour le gouvernement de ſon peuple, à la Reine ſa miſéricorde & ſa charité pour le ſoulagement des pauvres. L'un nourri dans ſes Camps & dans ſes Armées commençoit à prendre cette glorieuſe habitude qu'il a de vaincre ; l'autre élevée aux pieds des Autels, s'accoutumoit à faire des vœux pour des victoires. Tel fut le ſoin que le Ciel prit, dans deux climats différens, de ces deux grandes ames qu'il devoit raſſembler un jour ; & tels étoient, dans les deſſeins éternels de Dieu, les préparatifs de cette Puiſſance qui fait aujourd'hui la terreur, l'admiration, où la jalouſie de toutes les autres.

La deſtinée du monde entier étoit liée à celle de cette Princeſſe. Chacun croyoit voir en elle la fin des miſeres publiques & particulieres, & les peuples la regardoient comme cet Ange de l'Apocalypſe envoyé de Dieu ſur la terre, l'Arc-en-ciel ſur la tête, pour marquer la paix & les miſéricordes du Seigneur, & le viſage comme le Soleil, pour diſſiper les nuages qui couvroient toute la face de l'Europe, & pour allumer dans le *Apoc. 10.*

cœur d'un jeune Roi victorieux, des feux plus doux & plus purs que ceux de la guerre. Cette gloire lui avoit été reſervée, Meſſieurs, & c'étoit uniquement à ſes vœux que devoit s'accorder une paix ferme & générale.

La Paix de Munſter. La France l'avoit deſirée, même dans ſa proſpérité. Une Reine, alors Régente, l'offroit aux hommes, après l'avoir demandée à Dieu. Sacrés Autels, vous le ſçavez, des troupes de Vierges Chrétiennes employées pour l'obtenir, redoublerent leurs oraiſons, & les Prêtres de Jeſus-Chriſt en firent une partie des vœux de leurs Sacrifices. Qui n'eût dit que tous les Princes alloient l'accepter; les uns ennuyés de leurs pertes, les autres laſſés de leurs victoires; & que rien ne pouvoit retarder un Traité où la juſtice & la religion avoient tant de part, & où chacun devoit trouver ſa conſolation ou ſon avantage?

Mais Dieu ne juge pas comme nous jugeons: le jour de ſa paix & de ſa miſéricorde n'étoit pas encore arrivé. Les paſſions des particuliers oppoſées au bien commun; les difficultés ſurvenues dans ce grand nombre d'intrigues & de partis; les négociations traverſées par la mauvaiſe foi des uns ou par l'impatience des autres; & l'accord à peine conclu entre la France & l'Allemagne, firent voir que la paix n'eſt pas un bien que le monde donne, & que Dieu, qui l'accorde quand il lui plaît, & comme il lui plaît, ſe réſervoit à la donner par l'entremiſe de notre Princeſſe.

Ce fut en effet, Meſſieurs, la premiere bénédiction de ſon mariage. Repréſentez-vous

cette Iſle fameuſe, où deux hommes chargés des intérêts & du deſtin des deux Nations, faiſoient valoir leur habileté à diſputer les droits des Couronnes ; & tantôt ſe relâchant avec prudence, joignant l'adreſſe & la perſuaſion à la juſtice ou à la conjoncture des affaires, après avoir déployé tous les ſecrets de leur politique, conclurent enfin cette bienheureuſe alliance : alliance qui fut pourtant l'ouvrage de la Providence de Dieu, & non pas le fruit des travaux & de la ſageſſe de ces grands hommes. Quel fut ce jour heureux qu'on la vit ſortir, comme la colombe de l'Arche, de ce petit eſpace de terre que les flots reſpecteront éternellement, pour annoncer aux Provinces leur félicité, & porter par-tout où elle paſſoit la paix & la joie dans le cœur des peuples ! Quel fut ce triomphe, lorſqu'environnée de la gloire de ſon Epoux & de la ſienne propre, elle nous parut, par ſa modeſtie, comme un Ange de Dieu parmi les acclamations & les fêtes de cette Ville Royale !

Trompons, ſi nous pouvons, notre douleur, Meſſieurs, par le ſouvenir de nos joies paſſées, & nous élevant aux grandeurs inviſibles de Dieu, par les grandeurs viſibles des créatures, formons-nous une légere idée de la gloire dont elle jouit, par la gloire où nous l'avons vue. Mais elle avoit bientôt paſſé cette gloire. Autant d'hommages qu'on rendoit à ſon rang & à ſa vertu, étoient autant d'offrandes qu'elle faiſoit intérieurement à Jeſus-Chriſt crucifié ; & l'impatience où elle étoit de ſe cacher dans quelque paiſi-

ble & ſainte retraite, pour y vaquer à la priere, marquoit aſſez combien les applaudiſſemens & les vaines louanges des hommes lui étoient à charge.

Ses premieres occupations furent d'aller d'Egliſe en Egliſe reconnoître Dieu par-tout où il veut être adoré. Sous la conduite d'une Reine qui lui ſervoit de mere par ſa tendreſſe, & de guide par ſon expérience, & qui, déchargée du poids du gouvernement, & libre des ſoins & des diſtractions des affaires, n'avoit plus de penſées que pour le Ciel & pour ſon ſalut : ſous ces auſpices, dis-je, on la vit dans tous les lieux ſaints conſacrer les prémices de ſon regne, & mettre au pied de chaque Autel la plus belle couronne du monde. C'eſt dans cette ſainte Maiſon qu'elles venoient s'unir par la foi & par la charité, plus étroitement qu'elles n'étoient unies par le ſang & par la nature, raffermir par leurs vœux la paix quand elle étoit chancelante, attirer les lumieres de Dieu ſur le Roi, & ſes bénédictions ſur ſon Royaume.

Vierges de Jeſus-Chriſt qui m'entendez, rappellez ces jours heureux en votre mémoire. Le zele que vous avez pour votre Epoux, vous faiſoit voir avec plaiſir ces Majeſtés humiliées en ſa préſence ; & l'ardeur de leurs oraiſons vous ſervit ſouvent de motif pour renouveller la ferveur des vôtres. Vous vîtes ces Maîtreſſes du monde vivre parmi vous comme vous qui l'avez quitté, chanter les Cantiques du Seigneur, ſe mêler dans vos exercices de pénitence, faire dans ce déſert un ſacrifice des plaiſirs & des joies du ſie-

cle, & répandre leurs cœurs devant Dieu, ces cœurs qui l'aimerent pendant leur vie, & que vous voyez ici desséchés & consumés moins par la mort, que par le desir & l'impatience qu'ils ont d'être ranimés pour l'aimer éternellement.

Ne croyez pas qu'il entrât ni ostentation, ni raison humaine dans la religion de cette Princesse. Elle se proposa, non pas de servir de spectacle au peuple, ou de se faire d'abord une réputation de piété par ces dévotions extérieures qui sont ordinaires à sa Nation, & qui ne s'établissent que trop dans la nôtre, mais d'aimer Dieu dans la simplicité de son cœur, d'accomplir ses devoirs, & de donner de bons exemples. Un air de sagesse & de vérité répandu dans toutes les actions de sa vie, marquoit la pureté de ses intentions. La modestie de son visage répondoit de la sincérité & de la bonté de son cœur & sa persévérance dans la piété faisoit voir qu'elle étoit fondée sur la charité & sur la grace de Jesus-Christ, & non pas sur les jugemens & sur l'approbation des hommes.

Ce n'est pas qu'elle ne se crût redevable aux hommes. C'est à tous les Chrétiens que Jesus-Christ a commandé dans son Evangile de faire des fruits de pénitence & de justice, afin de s'édifier les uns les autres par les bonnes œuvres qu'ils font, & de s'exciter à glorifier le Pere céleste qui leur donne la force & la volonté de les faire. Mais ce commandement regarde sur-tout les Rois de la terre: ils sont plus élevés, & leurs actions sont plus remarquables; ils ont plus d'autorité, 5

Ut videant opera vestra bona, & glorificent Patrem &c. Matth.

& leurs exemples ſont plus efficaces ; ils tirent leur grandeur de Dieu, & ils doivent ſervir à ſa gloire.

Telle fut la Reine dans tout le cours de ſa vie. Dieu l'avoit élevée ſur le trône, afin qu'elle honorât ſa religion ; unie au plus grand Roi du monde, afin que ſa vertu fût plus regardée ; établie dans un Royaume où la communication plus libre des Rois avec leurs ſujets, fait qu'on perd moins de leurs bons exemples. Elle ſuivit ſa vocation, & jamais vie ne fut plus pure, plus réguliere, plus uniforme, plus approuvée. Eſt-il échappé quelque indiſcrétion à ſa jeuneſſe ? Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été ſous la garde de la plus ſcrupuleuſe vertu ? A-t-elle aimé qu'on la louât contre la vérité, ou qu'on la divertit aux dépens de la charité Chrétienne ? A quelle eſpece de ſes devoirs publics, ou particuliers, de religion ou domeſtiques, a-t-elle manqué ? Quelle liberté s'eſt-elle donnée qui pût, je ne dis pas mériter une cenſure, mais ſouffrir une mauvaiſe interprétation ?

La crainte de Dieu régloit toutes ſes actions ; & la médiſance n'eut jamais ni le ſujet, ni le courage d'en parler : *Timebat Dominum valdè, nec erat qui loqueretur de ea verbum malum.* Louange que l'Ecriture donne à Judith, plus grande encore en ce temps où il y a ſi peu de réputations innocentes & irréprochables, & à la Cour où la malice ne pardonne rien à la foibleſſe, & où l'innocence même ſe ſauve difficilement des ſoupçons & des mauvais bruits.

Judith. 6. 8.

La Providence ſe ſervit d'elle pour donner aux uns l'envie de leur perfection, pour ôter aux autres le prétexte de leur négligence. Combien d'ames timides a-t-elle encouragées par la profeſſion publique de dévotion, & par les marques viſibles de la miſéricorde de Dieu ſur elle? Combien de fauſſes vertus a-t-elle redreſſées par les regles qu'elle preſcrit à la ſienne? Combien de déſordres a-t-elle arrêtés, moins par la force de ſes corrections, que par la perſuaſion de ſon exemple?

Il eſt vrai que tout le poids de l'autorité, & toute la grandeur de l'Etat eſt en la perſonne des Rois; mais on peut dire que la diſcipline des mœurs, & le ſuccès de la piété dans la Cour eſt en la perſonne des Reines. C'eſt autour d'elles que ſe range & que ſe réunit ordinairement tout eſprit du ſiecle; le deſir de plaire, l'envie de parvenir, le plaiſir de voir & d'être vue. C'eſt là que ſe forgent ces traits de feu, ſelon les termes de l'Apôtre, dont l'ennemi ſe ſert pour allumer les paſſions dans ces ames vaines qui ſont les idoles du monde, & dont le monde lui-même eſt l'idole. C'eſt là que s'apprennent tous les uſages du luxe, de la vanité, de l'ambition & de la délicateſſe; que ſe forment ces paſſions qui font mouvoir toutes les autres; & que, par un commerce fatal au ſalut des ames, les uns ſe font un art de ſéduire, & les autres une gloire d'être ſéduits. Comme le vice eſt contagieux, il ſe répand de là dans les régions inférieures des Royaumes: on ſe fait des modeles de ces déréglements de mœurs; & par une ſuite funeſte, mais naturelle, les

Tela nequiſſimi ignea. Eph. 6.

péchés même des grands deviennent les modes des peuples ; & la corruption de la Cour s'établit enfin comme politeſſe dans les Provinces.

Juſqu'où vont ces excès, quand une Princeſſe mondaine les entretient, ou les autoriſe ? Qui ne ſçait que l'eſprit du ſiecle eſt un poiſon, qui s'enflamme & ſe dilate par de tels exemples ! Et quelle eſpérance de ſalut peut-on avoir dans un lieu qui devient le centre de la vanité, le regne des mauvais deſirs, le ſéjour des tentations, & le pays de l'idolâtrie ?

La Reine, Meſſieurs, ſanctifia ſa Cour en ſe ſanctifiant elle-même. Pour être appellée auprès d'elle, il ne ſuffiſoit pas de la ſuivre, il falloit auſſi l'imiter dans ſes pratiques de piété. La ſageſſe & l'ordre y régnoient par-tout : la pudeur y étoit plus eſtimée que la beauté, & la vertu y trouvoit plus de crédit que la fortune. Méditer les ſacrés Myſteres, aſſiſter au Saint Sacrifice, écouter la parole de Dieu, réciter les Prieres de l'Egliſe, c'étoient les occupations de chaque journée. La viſite extraordinaire d'un Hôpital, dans des néceſſités preſſantes, un voyage de dévotion pour honorer la Fête d'un Saint, une retraite dans un Monaſtere pour y faire une revue de ſa conſcience, c'étoient les affaires que ſa religion & ſa charité lui faiſoient regarder comme importantes. Ceux qui par leur rang ou par leurs devoirs avoient l'honneur de l'approcher, étoient touchés de ces bons exemples ; & le peuple qui la voyoit dans ſes dévotions, & dans quelles dévotions ne la vit-on pas ?

l'admiroit, la béniſſoit & l'imitoit.

Ne vous figurez pas pourtant, Meſſieurs, que cette Reine, quoique toute occupée de ſon ſalut, n'ait point eu de part aux événemens & aux affaires du ſiecle. Elle y a eu toute celle que la Providence lui avoit deſtinée. Je ne parle pas de ces ſoins & de ces craintes cruelles, qui firent ſi ſouvent porter à ſon cœur le poids de tant de difficiles entrepriſes. Je ne parle pas de cette régence, qui, dans ſon peu de durée, ne laiſſa pas de faire voir les lumieres qu'elle recevoit de Dieu, & la confiance que le Roi ſon Epoux avoit en elle. Je parle de cette piété, qui fut la ſource de proſpérités conſtantes, & ſouvent même ineſpérées de ce Royaume. Je ne crains point de diminuer la grandeur des actions du Roi; ce Prince veut bien partager ſa gloire avec la Reine, & joindre ce que le Ciel a fait pour lui, à ce que le Ciel fit pour elle. S'il méditoit en ſecret ſes grands & impénétrables deſſeins, la Reine invoquoit cette ſageſſe éternelle, qui préſide au conſeil des Rois. Si la victoire voloit devant lui, les vœux de la Reine avoient volé devant la victoire. S'il marchoit au milieu des hivers, l'oraiſon de cette Princeſſe pénétroit les nues, pour lui préparer les ſaiſons. S'il combattoit les ennemis, elle levoit ſes mains innocentes vers le Ciel; & nos armées s'échauffoient plus de l'ardeur de ſa priere, que de la chaleur du combat. S'il s'expoſoit lui-même aux périls; Anges de Dieu députés à la garde du Roi & à la ſienne, combien de fois vous conjura-t-elle d'accourir, de veiller, & de lui conſerver une tête ſi chere & ſi précieuſe?

C'eſt ainſi que s'accompliſſoient les deſſeins de Dieu & ſur le Roi & ſur la Reine, & que ſe vérifioient ces oracles de l'Ecriture : *Que la femme vertueuſe eſt la récompenſe de l'homme de bien, qu'elle attire grace ſur grace ſur ſa famille, & qu'elle eſt la couronne de ſon époux.* Les ordres du Seigneur, dont cette Reine étoit chargée, furent les fondemens de ſa grandeur, & les commandemens du Seigneur qu'elle avoit gravés dans ſon cœur, furent les regles de ſa piété. C'eſt ce qui me reſte à vous faire voir.

Eccl. c. 26. *Prov.* c. 12.

II. PART. *Rationabile obſequium veſtrum.* Rom. 12.

Quoique la piété ait ſes regles & ſes principes, & que, ſelon l'Apôtre, le culte qu'on rend à Dieu doive toujours être raiſonnable, on peut dire qu'il y a parmi les hommes peu de dévotions ſages & bien conduites. Les uns, ſous les dehors de la vertu, cachent les deſirs & les affections du ſiecle, donnent les œuvres à la Religion, & gardent le cœur pour le monde. Les autres vivant, ſelon leur eſprit, dans une exceſſive ſévérité ou dans une molle indulgence, ſe font une dévotion d'humeur & de naturel ; & ſe rendant eux-mêmes leurs propres guides, veulent ſervir Dieu comme il leur plaît, & non pas comme il leur ordonne. Pluſieurs quittent leurs devoirs eſſentiels pour des nouveautés ſuperſtitieuſes, & mettent à la place des Commandemens de Dieu, les méthodes & les traditions des hommes.

La Reine s'eſt ſauvée de ces défauts, Meſſieurs ; & nous avons vu dans ſa conduite une dévotion ſolide & ſelon les regles, cherchant les connoiſſances néceſſaires, & fuyant

une vaine & dangereuſe curioſité, donnant à l'édification du prochain ce qu'elle devoit à l'exemple ; donnant à ſa propre ſanctification ce qu'elle devoit à ſa conſcience ; ſe mettant au-deſſus de la coutume quand elle étoit contraire à la Loi : ne trouvant rien de petit dans la religion, ni rien de difficile pour ſon ſalut, attachée à tous ſes devoirs, comme ſi elle n'en eût eu qu'un ſeul à remplir ; humble ſans baſſeſſe, ſimple ſans ſuperſtition, exacte ſans ſcrupule, ſublime ſans préſomption ; animée enfin de l'Eſprit de Dieu, établie ſur ſes vérités, & réglée par ſes préceptes.

Comme tous ſes préceptes ſe réduiſent à aimer Dieu & le Prochain : que c'eſt à ces deux points que ſe rapportent toute la Loi & toute la diſcipline des Prophetes ; & que toutes les bonnes œuvres, ſelon l'expreſſion de ſaint Auguſtin, ſont l'ouvrage de ſa ſeule charité parce que c'eſt d'elle que naiſſent les penſées pures, les bons deſirs, & les actions ſaintes, & que toutes les vertus chrétiennes ſont ou les fruits ou les offices de celle-là : Voyons, Meſſieurs, quel fut ſur ce principes l'eſprit & la piété de la Reine. *Aug. in Pſ. 29.*

Une parfaite docilité d'eſprit & de cœur, un deſir ſincere de ſa perfection & de ſon ſalut, une intention générale d'obéir & de plaire à Dieu ; c'étoit là le fond de ſon ame. On exhorte les autres à faire le bien, il ſuffiſoit de le propoſer à cette Princeſſe. Vous nous attirez par vos promeſſes ; vous nous faites craindre vos Jugemens, mon Dieu, c'étoit aſſez de lui faire connoître vos volontés & ce que nous faiſons par obligation & avec peine,

elle le faiſoit par ſon inclination & par votre amour.

Nous l'avons vue ſur un ſimple avertiſſement, pratiquer à la rigueur toute l'auſtérité des jeûnes & des abſtinences, & ſe priver de certains adouciſſemens, que les privileges & les coutumes de ſon pays lui avoient fait regarder comme permis, & que la flatterie lui avoit même conſeillé comme néceſſaires. Elle reçut tous les avis qu'on lui donna pour ſon ſalut, comme autant de loix qu'on lui impoſoit, perſuadée que tout Chrétien doit obéir à la vérité, & chercher toujours avec Jeſus-Chriſt, ce qui eſt plus agréable à ſon Pere. *Joan. 8.* *Quæ placita ſunt illi, facio ſemper.*

De là venoit cette délicateſſe de conſcience, qui lui faiſoit peſer toutes ſes actions au poids du ſanctuaire : de là ces fréquentes & ſoigneuſes recherches, juſques dans les replis les plus ſecrets de ſon ame, pour y découvrir les moindres deſirs que l'eſprit du ſiecle & l'amour-propre y pouvoient cacher : de là ces ſaintes joies, ou ces triſteſſes ſalutaires qu'on a ſi ſouvent remarquées ſur ſon viſage à la fin de ſes oraiſons & de ſes retraites ; ſelon le plus ou le moins de progrès qu'elle croyoit avoir fait dans les voies de Dieu : de là ces confeſſions réitérées qui marquoient que dans ſon cœur contrit & humilié, elle ſentoit le poids des fautes, même les plus pardonnables & les plus légeres : de là venoit enfin cette louable impatience de remplir tous les devoirs de ſon état, & d'étendre ſa charité au-delà même de ſes devoirs.

Ames tiedes, qui ménagez votre timide &

avare piété, & qui croyez avoir toujours assez fait pour votre salut ; ames lâches, à qui le péché pese moins que la pénitence ; venez ici vous confondre : ou plutôt ames pures qui portez le joug du Seigneur, qui marchez dans les sentiers de ses commandemens & de ses conseils, venez vous exciter ici par les exemples d'une Reine.

Une vue intérieure de Dieu lui ôtoit tout le goûts de plaisirs du siecle. La figure du monde, dont parle l'Apôtre, passoit devant ses yeux, sans s'y arrêter ; & dans ses divertissemens même il y avoit non seulement de la dignité, mais encore du Christianisme. Au milieu des jeux & des assemblées où l'ame se dissipe & s'évapore ordinairement, la sienne se recueilloit en elle-même ; & tant d'objets de vanité qui se répandent autour des Trônes, étoient des sujets de réflexions pour sa piété, & non pas des sources de distractions pour ses prieres.

Avec quel empressement alloit-elle en effacer jusqu'aux moindres idées dans le fond de son Oratoire, & présenter à Jesus-Christ un cœur tout fait pour l'adorer & pour le bénir ? C'est là qu'elle portoit sa reconnoissance & sa joie pour les assurances de la paix, pour les bons succès de la guerre. C'est là qu'elle répandoit ses larmes & sa tendresse, soit dans la perte de ses enfans que le Ciel lui donna pour accomplir ses desirs, & lui ôta pour éprouver sa résignation, soit dans l'absence du Roi, lorsque l'ardeur de son courage & les besoins de l'Etat l'engageoient à ces expéditions militaires, où il achetoit par ses pro-

pres périls ſa réputation & ſa gloire ; ſoit dans ces inquiétudes & dans ces peines ſecretes, que la Providence de Dieu, pour le ſalut de ſes Elus, mêle ſouvent aux grandes fortunes.

Mais ne ſondons pas ce qui ſe paſſoit entre Dieu & elle. Les gémiſſemens de la Colombe doivent être laiſſés à la ſolitude & au ſilence à qui elle les a confiés. Il y a des Croix dont le ſort eſt de demeurer cachées à l'ombre de celle de Jeſus-Chriſt ; il ſuffit de dire à la gloire de cette Princeſſe, que tout ſervit à ſon ſalut, & que le Pere des miſéricordes & le Dieu de toute conſolation qu'elle aima toujours également, la ſoutint & dans les douceurs & dans les amertumes de la vie.

Auſſi rien ne la toucha jamais ſi ſenſiblement que l'intérêt de ſa religion. Quelle Miſſion y a-t-il eu, qu'elle n'ait ou aſſiſtée de ſon crédit, ou entretenue par ſes bienfaits ? Quelles converſions a-t-elle appriſes, dont elle n'ait eu la même joie que les Anges ont dans le Ciel, ſelon la parole de l'Evangile ? Dès qu'on oui gronder l'orage qui vient de fondre ſur l'Empire & ſur la Hongrie, n'ajouta-t-elle pas à ſes devoirs ordinaires, une heure d'oraiſon par jour ? Ne dit-elle pas pluſieurs fois, *Qu'étant chrétienne ſur toutes choſes, elle craignoit encore plus pour ſa Religion que pour ſa Maiſon ?* Et peut-être que ce coup du Ciel qui vient de diſſiper ce gros nuage, & d'arracher la couronne des Empereurs des mains preſque des Infideles, eſt un effet des interceſſions de cette Princeſſe.

Luc. 16.

Ce zele qu'elle avoit pour la Foi de Jeſus-Chriſt, lui faiſoit admirer tout ce que le

Roi fait pour elle. C'étoit là comme le centre de cette vive & conſtante tendreſſe qu'elle nourriſſoit pour lui dans ſon cœur. Qu'il étoit grand, & qu'il lui paroiſſoit aimable, quand par la ſévérité de ſes loix, il arrêtoit la licence de l'impiété ; quand, à l'exemple de ces Princes religieux dont le Saint-Eſprit a fait l'éloge dans l'Ecriture, il abattoit les hauteurs, je veux dire les Temples que l'héréſie avoit élevés ſur les débris de nos Autels ; quand il rétabliſſoit le culte de Dieu dans ſes conquêtes, & que marchant ſur ces remparts qu'il venoit de foudroyer, il alloit lui offrir pour premier hommage, au pied de ſes Autels renouvellés, les lauriers qu'il avoit cueillis ! Quel étoit le cœur de la Reine en ces occaſions, où l'intérêt de l'Egliſe étoit joint à celui de l'Etat, & où l'amour de Dieu & l'amour du Roi n'étoient preſque qu'une même choſe ?

Que ne puis-je vous la repréſenter dans les pratiques du Chriſtianiſme ? Quel ſpectacle plus édifiant que de la voir dans les Egliſes & très-ſouvent dans ſa Paroiſſe, plus remarquable encore par ſa vertu que par ſa ſuite, ſe mêlant aux plus ſimples brebis pour entendre la voix du Paſteur, & ne ſe diſtinguant de la foule que par ſon humilité, ſon recueillement & ſon application à la priere.

Suſpendez pour un temps votre douleur, fideles & déſolés Domeſtiques de cette Princeſſe, & rendez ici témoignage de la vérité. Dès qu'elle entroit dans la Maiſon de Dieu n'oublioit-elle pas qu'elle étoit Reine ? L'avez-vous vue diſtraire ſa foi par un regard curieux, ou par une parole indiſcrete ? Dans

les plus rudes hivers, au milieu des étés brûlans, vous êtes-vous jamais apperçus de quelque relâchement, ou de quelque impatience dans la longueur de ſes Oraiſons ? Ne fut-elle pas en tout temps également attentive, immobile, anéantie en elle-même ? Combien de fois la vîtes-vous ramener les courtiſans à l'exercice de leur foi par les marques qu'elle donnoit de la ſienne, inſpirer des ſentimens de religion aux ames les plus déréglées, & les retenir dans le ſilence & dans le devoir, moins par le reſpect de ſa dignité, que par l'exemple de ſa modeſtie ?

Les événemens d'une Régence tumultueuſe, la valeur d'un Héros, une ſuite de guerres & de victoires, des vertus brillantes & preſque mondaines, frappoient peut-être davantage vos eſprits ; mais je ne viens pas vous ſurprendre par des actions extraordinaires, je viens vous édifier par des vertus qui, toutes communes qu'elles paroiſſent, ne laiſſent pas d'être héroïques.

Avec quelle ſoumiſſion écoutoit-elle la parole de Dieu ? On liſoit dans ſon cœur l'impreſſion qu'elle y faiſoit, & le fruit qu'elle y devoit faire : pourvu que Jeſus-Chriſt fût annoncé & que ſon ame fût nourrie, elle demeuroit ſatisfaite. Dans nos Sermons, mes Freres, elle cherchoit ſes défauts, elle nous pardonnoit les nôtres ; & pour toucher nos Auditeurs, avouons-le, ſa préſence fut quelquefois plus efficace que nos paroles.

Quel reſpect enfin n'avoit-elle pas pour tout ce qui regarde Jeſus-Chriſt, pour ſes Saints, pour ſes Autels, pour le Chef viſi-

ble de ſon Egliſe, pour ſes Prêtres, Prêtres que les gens du monde n'eſtiment ordinairement que par leur qualité ou par les revenus de leurs bénéfices, & que les grands regardent quelquefois comme les moins importans & les moins utiles de leurs domeſtiques, aviliſſant ainſi le Sacerdoce de Jeſus-Chriſt, & paſſant inſenſiblement du peu d'eſtime pour le Miniſtre, au peu de reſpect pour le miniſtere.

C'étoit de leurs mains qu'elle recevoit le Corps & le Sang du Fils de Dieu : voilà la ſource de ſon reſpect. Comme c'eſt de cette nourriture céleſte que l'ame chrétienne tire ſa force, ſa conſolation & ſa charité, la Reine ſe diſpoſoit à profiter de ces avantages. Quoiqu'elle approchât ſouvent des Autels, c'étoit religion & non pas coutume. Elle communioit avec autant de pureté, que ſi elle eût communié tous les jours, avec autant de préparation, que ſi elle n'eût communié qu'une fois l'année. Cette familiarité, pour ainſi dire, des ſacrés Myſteres, ne faiſoit que la rendre plus reſpectueuſe & plus circonſpecte ; & l'uſage fréquent qu'elle en faiſoit, toujours humble & toujours tremblante, ne diminuoit pas ſa ferveur, & redoubloit ſa reconnoiſſance. Elle s'éprouvoit, elle ſe corrigeoit, elle veilloit ſur elle-même, à l'imitation de cette merveilleuſe Femme, dont parle l'Ecriture : *Elle viſitoit tous les endroits de ſa maiſon, & ne mangeoit pas ſon pain dans l'oiſiveté* ; travaillant tantôt à humilier ſa grandeur par des abaiſſemens volontaires, tantôt à ſoumettre ſa volonté à des complai-

Conſideravit ſemitas domus ſuæ.

panem otiosa non comedit. Prov. 31.

sances difficiles, souvent à réprimer par sa patience les vivacités naturelles, & toujours à secourir le prochain dans ses nécessités & dans ses peines.

C'est ici Messieurs que s'ouvre une matiere nouvelle à mon discours, & que j'ai besoin que l'esprit de Dieu, dans le peu de temps qui me reste, éleve mon esprit & ma voix, pour louer les miséricordes qu'il a faites, & celles qu'il a inspirées à cette Princesse. Deux choses endurcissent ordinairement le cœur des riches & des puissans du siecle à l'égard des pauvres, l'orgueil de la condition, de la délicatesse de la personne. Comme ils sont vains, ils ont peines à descendre à des ministeres qui sont honnêtes, mais qui ne paroissent pas honorables; & comme ils sont à couvert de la plupart des miseres humaines, ils ont moins de pitié de ceux qui les souffrent. Cependant l'Ecriture leur ordonne d'humilier leurs ames devant le pauvre, & d'être touchés dans le cœur de sa pauvreté & de ses peines.

C'étoit là, Messieurs, le caractere de la Reine. Ces dédains, ces dégoûts que le respect assidu des Grands & l'abaissement des petits ne produisent que trop souvent dans l'ame des Princes, ne rebuterent jamais le malheureux ni l'indigent lorsqu'il implora son secours. Tout ce qui lui représenta Jesus-Christ souffrant, fut l'objet de sa compassion & de son estime; & sa charité n'eut d'autres bornes que celles que Dieu avoit données à son pouvoir ou à ses desirs. Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté, com-

bien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes, inquiéte de vos besoins & de vos chagrins, & plus soigneuse de cacher ses charités, que vous ne l'étiez de cacher votre misere. Monasteres qui n'avez que la croix de J. C. pour possession & pour héritage, combien de fois vous fit-elle voir que vous pouviez mettre en lui votre confiance, & que rien ne manque à ceux qui le craignent? Combien de troupes de malades assista-t-elle? Combien de jeunes filles fit-elle élever dans des Communautés de Vierges chrétiennes? Combien de Communautés même fit-elle subsister par ses pensions & par ses bienfaits? Qui pourroit raconter ici tout ce que nous avons connu de sa charité, & découvrir tout ce que son humilité nous en a caché?

Mais qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jetté sur ces actions? Voyons-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques. Dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine; où les gémissemens & les plaintes de ceux qui souffrent, rempliſſent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le degoût & la défaillance; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envie leur funeste empire; & où l'image de la misere & de la mort entre presque par tous les sens; c'est là que s'élevant au-dessus des craintes & des délicatesses de la nature, pour satisfaire à sa charité, au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuyer les larmes de celui-ci, pour-

voit aux beſoins de celui-là, procurer aux uns des remedes & des adouciſſemens à leurs maux, aux autres des conſolations de l'eſprit, & des ſecours pour la conſcience.

Compagnes fidelles de ſa piété qui la pleurez aujourd'hui, vous la ſuiviez, quand elle marchoit dans cette pompe chrétienne; plus grande dans ce dépouillement de ſa grandeur, & plus glorieuſe, lorſqu'entre deux rangs de pauvres, de malades ou de mourans, elle participoit à l'humilité & à la patience de Jeſus-Chriſt, que lorſqu'entre deux haies de troupes victorieuſes, dans un char brillant & pompeux, elle prenoit part à la gloire & aux triomphes de ſon époux.

Obſtupeſcite, opulentæ, & conturbamini. Iſa. 32.

Admirez, femmes riches, & tremblez, dit le Prophete, vous qui par des dépenſes folles & exceſſives, contraignez vos maris à chercher dans l'oppreſſion des pauvres, de quoi fournir à vos vanités & à votre luxe! Vous qui frémiſſez à la vue d'un Hôpital, qui faites ſervir votre délicateſſe de prétexte à votre dureté, & qui bien loin de ſoulager les maux de tant de perſonnes affligées, affectez de les ignorer!

Mais ce qui couronne la vie de cette Princeſſe, c'eſt qu'elle fut toujours égale: mêmes vertus, mêmes retraites, mêmes prieres, même uſage des Sacremens, mêmes principes, mêmes regles. La grace l'excitant, la grace la ſoutenant, elle demeuroit en Jeſus-Chriſt, & Jeſus-Chriſt demeuroit en elle. Comme ſa foi ne fut pas feinte, ſa perſévérance ne lui fut point ennuyeuſe; & la ferveur ſe renouvella par tout ce qui devoit, ce

ſemble, la ralentir. Occupations, divertiſſemens, devoirs publics, néceſſité & ſervitudes de la Royauté, rien ne put lui faire perdre la ſuite de ſes Oraiſons. Elle ſavoit racheter le temps ſelon le conſeil de l'Apôtre, & reprendre ſur ſon ſommeil les heures qu'on avoit dérobées à ſa retraite. Où trouvoit-elle du repos dans les fatigues des voyages, ſinon dans les Cloîtres, au pied des Autels? Et qui de nous ne l'a pas vue ſe délaſſer dans ces exercices de piété, & ménager ſi bien ſon temps, que ſans retarder les deſſeins du Roi, & ſans rien omettre de ſes dévotions, elle avoit toute la complaiſance qu'une femme doit à ſon époux, & toute la fidélité qu'une Chrétienne doit à Dieu. *Epheſ.* 5. *Colloſ.* 4.

Telle fut, durant le temps qu'elle vécut, la foi perſévérante de la Reine. Vous l'avez dit, mon Dieu: *Qui perſévérera juſqu'à la fin, celui-là ſera ſauvé*; & vous l'avez fait, en donnant votre couronne & votre ſalut à cette Princeſſe prédeſtinée. Vous l'avez priſe au milieu de ſes ſatisfactions, de ſon bonheur & de ſa joie; & vous avez pourtant trouvé ſon cœur occupé de vous. Vous l'avez enlevée par un accident imprévu; nous adorons vos Jugemens, & nous reconnoiſſons vos miſéricordes. La confiance qu'elle avoit en vous ne devoit être affoiblie par aucune crainte, & l'innocence de ſa vie valoit bien la pénitence des mourans. *Matt.* 10.

La Reine avoit paſſé ſes jours avec la même attention à ſon ſalut qu'on a d'ordinaire à ſa derniere heure. Hoſtie vivante de Jeſus-Chriſt, elle avoit dreſſé de ſes propres mains

le bucher où elle devoit conſommer ſon Sacrifice ; & il étoit juſte de lui épargner les horreurs de la mort en récompenſe de ſa bonne vie.

Pour nous, Seigneur, qui violons ſi ſouvent votre ſainte Loi, faites-nous ſentir que nous mourons long-temps avant que de mourir. Qu'un Prophete nous vienne dire de vo-
Iſaï 38. tre part ; *Mettez ordre à votre maiſon, car votre heure derniere approche.* Menez-nous pas à pas à la mort ; & pour expier nos péchés, faites durer notre ſacrifice. Que notre ame ait le temps de ſe purifier par la tribulation & par la patience d'une maladie ; & que l'image de la mort, & la crainte de vos jugements, venant à remuer nos cœurs, excitent en nous la ferveur de la pénitence.

Que lui reſtoit-il, Meſſieurs, à demander au Ciel, ou à déſirer ſur la terre ? Elle voyoit le Roi au comble des proſpérités humaines, aime des uns, craint des autres, eſtimé de tous, pouvant tout ce qu'il veut, & ne voulant que ce qu'il doit, au-deſſus de tout par ſa gloire, & par modération au-deſſus de ſa gloire même.

Elle voyoit en vous, Monſeigneur, tous ſes vœux accomplis. Ce caractere de grandeur & de bonté, de modération & de courage, de juſtice & de religion ; ce reſpect que le Roi vous inſpira toujours pour elle, cette ſoumiſſion qu'elle vous inſpira toujours pour le Roi ; ces vertus de tous les deux unis enſemble qui vous font regarder comme l'image de l'un & de l'autre ; cette union ſi pure & ſi tendre avec cette auguſte Princeſſe que le Ciel

Ciel ſemble nous avoir donnée pour recueillir le double eſprit de la Reine, & pour nous repréſenter ſa grandeur & ſa piété ; ces bénédictions que Dieu a répandues, & qu'il va répandre encore ſur votre auguſte mariage, furent des ſources de joie & de conſolation pour elle. Que ſon cœur fut touché lorſqu'elle vous dit dans ces camps où votre intelligence, votre activité, votre application vous tenant lieu d'expérience, vous pratiquiez les regles du commandement ſans avoir preſque beſoin de les apprendre, prêt à recevoir les ordres du Roi & à les donner à ſes armées, capable de faire exécuter ſes grands deſſeins ; & de ſuivre ſes grands exemples, fait pour obéir à lui ſeul, & pour commander au reſte du monde. Dieu voulut que ce fût-là ſa derniere joie ; heureuſe d'avoir vu juſqu'où peut aller votre gloire ſans être expoſée à ces craintes que pouvoit lui donner un jour votre grand courage.

Que pouvoit-elle eſpérer après ſa mort ? La ſurpriſe & l'effroi, puis les regrets & la douleur des peuples ; les monumens dreſſés à ſa gloire, les prieres & les ſacrifices offerts pour elle, les larmes des pauvres répandues, les témoignages rendus à ſa vertu par la voix publique, ſes bonnes œuvres annoncées pour l'édification des fideles ; tout releve, tout bénit ſa mémoire. Vous-même, grand Roi, unique objet de ſon reſpect & de ſa tendreſſe, auguſte témoin de ſa vertueuſe & ſage conduite, vous l'avez aimée, vous l'avez pleurée, vous l'avez louée, vous l'avez dit : *je n'ai jamais reçu de chagrin d'elle que celui*

de l'avoir perdue ; & ſi parmi les joies du Ciel, il reſte encore aux ſaintes ames quelque ſentiment pour les conſolations de ce monde, elle eſt touchée de celle-ci, & il me ſemble que je vois ce cœur, tout inſenſible qu'il eſt, ſe réveiller & s'attendrir à cette parole.

Mais les honneurs dont elle a joui, & ceux qu'on rend à ſa mémoire ſont d'inutiles & foibles ſecours ; ce qui ſeul peut nous conſoler dans la mort ſoudaine de cette Princeſſe, c'eſt l'aſſurance de ſon ſalut. C'eſt auſſi ce qui doit nous inſtruire, Meſſieurs, & nous faire prévoir nos dangers. Après un reſte de malheureux jours : *Une nuit vient*, dit le Fils de Dieu, *où perſonne ne peut travailler.* *Venit nox quando nemo poteſt operari.* Un aveuglement volontaire qu'on s'eſt fait durant le cours de pluſieurs années par la négligence de ſes devoirs, forme enfin des ténebres impénétrables. On eſt ſurpris d'une maladie dont on craint trop, ou dont on ne craint pas aſſez les progrès. On ne voit ni l'importance du paſſé, ni les conſéquences de l'avenir. On a commis le péché ſans crainte, on reçoit les Sacremens ſans réflexion. On ſe flatte, ou l'on eſt flatté de vaines eſpérances de guériſon, & l'on eſt mort avant qu'on ait apperçu qu'on pourroit mourrir. Quand il luiroit quelque rayon de connoiſſance, les puiſſances de l'ame ſe trouvent ou liées par la douleur, ou uſées par l'habitude. On ſe repait des vains projets d'une converſion imaginaire, ou d'une confiance préſomptueuſe en la miſéricorde divine ; & dans ces mal-

Joan. c. 4

heureux momens où l'on ne peut ni pratiquer les vertus, ni vaincre les vices, on tombe entre les mains de la juſtice de Dieu, avec le déſeſpoir de ne pouvoir y ſatisfaire.

Faſſe le Ciel, Meſſieurs, que nous prévenions ces dangers; & que ſi nous n'avons pas, comme la Reine, le mérite d'une vie pure & innocente, nous ayons au moins les précautions de la pénitence, afin d'obtenir par le mérite du ſang de Jeſus-Chriſt, la gloire qu'elle poſſede, & que je vous ſouhaite.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

MICHEL LE TELLIER,

CHANCELIER DE FRANCE.

Uſque in ſenectutem permanſit ei virtus, ut aſcenderet in excelſum terræ locum ; & ſemen ipſius obtinuit hereditatem, ut viderent omnes filii Iſraël, quia bonum eſt obſequi ſancto Deo.

Sa vertu s'eſt ſoutenue juſqu'à la vieilleſſe ; elle l'a fait monter aux lieux élevés de la terre : ſa poſtérité a recueilli ſon héritage : afin que les enfans d'Iſraël connoiſſent qu'il eſt bon d'obéir au Dieu ſaint. Au Livre de l'Eccléſiaſtique, chap. 46.

AQUEL deſſein, Meſſieurs, êtes-vous aſſemblés ici, & quelle idée avez-vous de mon miniſtere? viens-je vous éblouir de l'éclat des honneurs & des dignités de la terre, & venez-vuos interrompre ici l'attention que vous devez aux ſaints Myſteres, pour nourrir votre

eſprit du récit ſpécieux d'une félicité mondaine ? Attendez-vous qu'au lieu d'exciter votre piété par des inſtructions ſalutaires, j'irrite votre ambition par de vaines repréſentations des proſpérités de la vie ? Oſerois-je, à la vue de ce tombeau, fatal écueil des grandeurs humaines, à la face de ces Autels, demeure ſacrée de Jeſus-Chriſt anéanti, louer les vanités du ſiecle ; & dans un jour de triſteſſe & de deuil, étaler à vos yeux l'image flatteuſe des faveurs & des joies du monde ?

Dans l'éloge que je fais aujourd'hui de très-Haut & Puiſſant Seigneur Meſſire Michel le Tellier, Miniſtre d'Etat, Chevalier, Chancelier de France, j'enviſage, non pas ſa fortune, mais ſa vertu ; les ſervices qu'il a rendus, non pas les places qu'il a remplies ; les dons qu'il a reçus du Ciel, non pas les honneurs qu'on lui a rendus ſur la terre ; en un mot, les exemples que votre raiſon vous doit faire ſuivre ; & non pas les grandeurs que votre orgueil pourroit vous faire deſirer.

Ce n'eſt pas, Meſſieurs, que je veuille blâmer ici ces Miniſteres honorables où la providence de Dieu l'avoit élevé, qui ſont les fruits de la réputation & du mérite. Je ſçai que ſon crédit n'a fait qu'autoriſer ſa probité ; que ſes grands emplois ont ſervi de moyens & de matiere à ſes bonnes œuvres ; & que nous devons à ſes dignités ce caractere ſingulier d'une vie ſimple dans ſa ſageſſe, modeſte dans ſon élévation, tranquille dans l'embarras & le tumulte des affaires, uniforme dans ſes conditions différentes, toujours louable, toujours

utile, & toujours, quelque honneur qui l'accompagnât, plus heureuſe pour le Public que pour lui-même.

Il eſt vrai que le Ciel a rempli ſes deſirs, & qu'il a eu, pour ainſi dire, la deſtinée des Patriarches : cette plénitude de jours, qui conſomme la prudence de l'homme juſte : cette ſuite de bons ſuccès, que le temps & la fortune qui changent tout, n'ont oſé troubler : ces richeſſes innocentes qui ont entretenu ſon honnête & frugale opulence : cet eſprit, qui, malgré le poids des années & des affaires, a conſervé ſa force & ſa vigueur dans les ruines même du corps : cette gloire qu'il a maintenue & qu'il a vu renaître en ſes enfans de génération en génération : cette mort dans la paix & dans l'eſpérance du Seigneur, qu'il a regardée comme la fin de ſon travail & le terme de ſon pélerinage.

Ce ſont-là les récompenſes viſibles de la vertu, mais ce n'eſt pas la vertu même. Ce ſont les bénédictions de l'ancienne Loi ; non pas les graces de la nouvelle. Je m'arrête à cette vertu perſévérante & continuée, ſuivant les paroles de mon texte ; & je viens vous montrer par quels emplois le Ciel avoit préparé ce grand homme, par quelles voies il l'a conduit, par quels ſecours il l'a ſoutenu dans les dignités éminentes ; & recueillir en ſa perſonne la fidélité d'un Sujet, la ſageſſe d'un Miniſtre d'Etat, la juſtice d'un Chancelier. Faſſe l'Eſprit divin que la Religion regne dans mon diſcours, & que les enfans de ce ſiecle apprennent aujourd'hui de moi la prudence des enfans de lumiere !

Dans le Royaume ſpirituel de Jeſus-Chriſt, il y a des vocations différentes : les uns dans la retraite & dans le ſilence operent en ſecret leur propre ſalut ; les autres dans l'action & dans des offices publics de Religion travaillent au ſalut de leurs freres, conduiſent la Maiſon de Dieu, & ſont les Miniſtres de Jeſus-Chriſt pour l'utilité de ſon Egliſe. Ainſi dans les Royaumes temporels, la Providence divine, qui par d'inviſibles reſſorts conduit les hommes à ſes fins, reſſerre les cœurs des uns, & les retient dans les bornes étroites d'une adminiſtration domeſtique, éleve l'eſprit des autres pour en faire les Juges ou les Conducteurs de ſon peuple, & pour aider de leurs conſeils les Souverains qui les gouvernent. Le Seigneur en fait des ſerviteurs fideles, les guide lui-même dans les ſentiers de la juſtice, & leur révele peu à peu les ſecrets de ſa ſageſſe.

C'eſt ainſi qu'il forma cet habile & fidele Miniſtre dont vous honorez ici la mémoire. La bonté du naturel prévint en lui les ſoins de l'éducation. L'étude, le génie, les réflexions fortifierent bientôt ſa raiſon. On vit dans une grande jeuneſſe ce qu'on trouve à peine dans un âge plus avancé, de la régularité & de la retenue. Son eſprit parut & par ce que ſa vivacité en produiſoit, & par ce qu'en cachoit ſon jugement & ſa modeſtie.

Un air doux & inſinuant lui attiroit l'eſtime & la confiance ; & je ne ſçai quoi d'honnête & d'heureux répandu dans ſes actions, & ſur ſon viſage, laiſſoit voir dans le caractere de ſa vertu le préſage de ſa fortune.

La premiere paſſion qu'il eut, fut celle de

ſe rendre utile ; & comme il étoit né dans le ſein même de la Magiſtrature, & qu'il avoit devant ſes yeux l'image de l'équité & de la réputation de ſes peres, il eut deſſein d'entrer dans une de ces Compagnies célebres où regnent l'honneur & l'intégrité, & où s'exercent
2. *Par.* non pas les jugemens des hommes, mais ceux
29. 6. de Dieu, ſelon le langage des Ecritures. Il s'inſtruiſit de ſes devoirs, il conſulta les Oracles de la Juriſprudence ; & dans ces tribulations domeſtiques qu'attirent d'ordinaire ſur les enfans, un pere mort, une mere veuve, contraint de défendre les droits de ſa ſucceſſion contre des prétentions illégitimes ; il ſe fit de l'ennuyeuſe pourſuite de ſon affaire, une étude louable de ſa vocation. Il apprit par ſes propres peines à compâtir à celles des autres. Il diſcerna les raiſons de la bonne cauſe d'avec les préventions & les artifices de la mauvaiſes. Il vit ce que preſcrivent les Loix, ce que la chair & le ſang inſpirent ; & tirant de la conduite de ſes Juges des enſeignemens pour la ſienne, il apprit en ſoutenant ſon propre droit, à conſerver celui des autres ; & la juſtice qu'il demandoit, lui fit connoître la juſtice qu'il devoit rendre.

Avec cette diſpoſition il entra dans le Grand Conſeil. La connoiſſance des affaires, l'application à ſes devoirs, l'éloignement de tout intérêt le firent connoître au public, & produi-
Eccle. ſirent cette premiere fleur de réputation qui ré-
7. 2. pand ſon odeur plus agréable que les parfums, ſur tout le reſte d'une belle vie. Les plaiſirs ne troublerent pas la diſcipline de ſes mœurs, ni l'ordre de ſes exercices. Il joignit à la beau-

té de l'esprit & au zele de la justice, l'assiduité du travail, & mépriſa ces ames oisives qui n'apportent d'autres préparation à leurs Charges, que celle de les avoir desirées ; qui mettent leur gloire à les acquérir, non pas à les exercer : qui s'y jettent sans discernement & s'y maintiennent sans mérite ; & qui n'achetent ces titres vains d'occupation & de dignité, que pour satisfaire leur orgueil, & pour honorer leur paresse.

Les sollicitations de ses amis, & les conjonctures du temps le pousserent bientôt dans un autre emploi, qui le faisant l'homme du Roi dans une grande Jurisdiction, donna plus d'étendue à sa vertu, & plus de matiere à sa gloire. C'est là que chargé de la protection des Loix & des Polices humaines, au milieu d'un conflit tumultueux de grands & petits intérêts qui divisent les Citoyens, il réprimoit la license des uns, relevoit la foiblesse des autres, & de son équitable Tribunal, à l'épreuve des importunités, au-dessus des passions qui l'environnent, il poursuivoit le crime, armé du glaive de la Justice, & couvroit l'innocence du bouclier des Loix & de l'autorité Royale.

La douceur naturelle de son esprit ne faisoit qu'augmenter le respect qu'on avoit pour lui. Quel malheureux n'espéroit pas, en l'abordant, du secours ou de la pitié ? La bonne cause perdit-elle jamais devant lui la confiance & la liberté qui lui est due ? à qui refusa-t-il jamais le temps & la patience de l'écouter ? Le vit-on rebuter un pauvre, & mépriser sa propre chair, comme parle le Pro-

phete ? Qu'il étoit éloigné de ceux qui joignant à la ſévérité de leur profeſſion la ruteſſe de leur humeur, affligent les pauvres de Jeſus-Chriſt, & déſeſperent, par leur dureté, des miſérables qui ne gémiſſent déjà que trop ſous le poids de leur mauvaiſe fortune, qui craignent plus leurs Juges que leurs Parties, & qui regardent le mépris qu'on a pour eux, comme un avant-coureur de l'injuſtice qu'on leur va faire !

Carnem tuam ne deſpexeris. Iſaïe 58. 7.

Mais Dieu le deſtinoit à de plus nobles fonctions, & vouloit approcher des Rois une tête auſſi capable de les ſervir. Il s'éleve & ſe fait admirer dans le Conſeil. Que croiriez-vous, Meſſieurs, de ces changemens, & de ces accroiſemens de gloire, ſi ſa modération ne vous étoit auſſi connue que ſa fortune ? Ne vous figurez pas de ces élévations ſoudaines que produit quelquefois dans les Etats l'heureuſe ambition des Sujets, ou l'aveugle faveur des Princes. Ne penſez-vous à cette impatience téméraire de la plupart des jeunes gens, moins occupés des charges qu'ils ont, que de celles qu'ils n'ont pas ; qui ſe diſpenſent de l'ordre du temps & de la raiſon, pour monter précipitamment aux premiers Tribunaux du Royaume ; comme ſi l'honneur pouvoit s'acquérir ſans travail, & la ſageſſe ſans expérience.

Souvenez-vous plutôt de la ſimple ſimplicité de nos peres : Chacun meſuroit ſes emplois à ſes propres forces. L'ambition n'étoit ni préſomptueuſe, ni inquiete. On ſe faiſoit une eſpece de religion d'apprendre ſes premiers devoirs, avant que de paſſer à d'autres. Il y

avoit une proportion, & comme un point de maturité, que chacun cherchoit en lui même, avant que d'entrer aux adminiſtrations publiques. Les progrès qu'on faiſoit dans les dignités, étoient des marques & des récompenſes du mérite; & les ſervices qu'on avoit rendus dans les unes, étoient des gages aſſurés des ſervices qu'on devoit rendre dans les autres.

Ainſi s'avançoit Monſieur le Tellier, rempli de ſes obligations préſentes, fidele à chacune de ſes conditions, comme s'il n'en eût jamais dû ſortir, & ſe préparant par de grandes vertus à de grands emplois. Lorſque le feu de la rebellion s'alluma dans la Capitale d'une Province voiſine, & qu'un illuſtre Chancelier avec la Juſtice armée alloit, ou l'arrêter par l'autorité des loix, ou la punir par la puiſſance des armes, il fut choiſi pour l'aſſiſter de ſes conſeils, & pour chercher avec lui ces difficiles tempéramens de menace qui étonne, de remontrance qui corrige, de douceur qui appaiſe, de ſévérité qui châtie. Quel ſoin ne prit-il pas de déſarmer cette multitude irritée, de diſſiper leurs fauſſes craintes, & d'imprimer dans ces eſprits que ſa parole avoit calmés, le reſpect & l'obéiſſance? il apprenoit alors à prononcer des Arrêts, à ſceller des graces, à ramener dans de plus importantes occaſions, les peuples à l'autorité Royale. *Rouen M. Séguier.*

Que dirai-je de cette Intendance, qui fut comme un coup d'eſſai de ſon Miniſtere, ſinon qu'il fit craindre & qu'il fit aimer la France dans l'Italie? qu'il aida par ſon induſtrie, à réunir les Princes de l'auguſte Maiſon de Savoye; qu'il parut bon négociateur & bon

courtiſan ; & qu'il remporta autant d'eſtime & d'affection publique de ces Pays étrangers, qu'il y avoit laiſſé d'exemples d'une ſage & vertueuſe conduite ?

Mais je paſſe à des actions plus éclatantes, & je commence à ſentir le poids de mon ſujet. Ce fut en ce temps, que, pour le malheur du Royaume, mourut ce Cardinal fameux par la force de ſon génie, par le ſuccès de ſes entrepriſes, par la beauté de ſon eſprit, à qui la France devoit ſa grandeur, ſon repos & ſa politeſſe. Quelle chûte, Meſſieurs, & combien de fortunes chancelantes, ou renverſées en une ſeule ! Que ſont les hommes, lorſqu'au milieu de leurs eſpérances & de leurs établiſſemens, Dieu, dont les Jugemens ſont impénétrables, briſe le bras de chair qui les appuyoit ?

Les uns ſe perdent ſans reſſources : les autres étonnés & incertains de leur état, ne pouvant ni ſoutenir leur dignité ni ſupporter leur diſgrace, ni ſe maintenir à la Cour, ni ſe réſoudre à la retraite traînent avec ennui les foibles reſtes d'un crédit qui ſe ſoutient encore un peu par lui-même, & qui tombe bientôt après ſous le poids d'une nouvelle domination. Les bienfaits s'oublient, les amitiés ceſſent, la confiance s'éloigne, les ſervices même ſont comptés pour des récompenſes. Quand on ſeroit utile, on ceſſe d'être agréable : de nouveaux intérêts font chercher de nouveaux ſujets. Telles ſont les viciſſitudes du monde. Vous ſeul, Seigneur êtes toujours le même ; & vos années ne finiſſent point ; bienheureux ceux qui ſe confient en

vous, leurs eſpérances ne ſeront point confondues !

Tu autem idem ipſe es, & anni tui non deficient. Pſ. 110. 28.

Ce fut dans ces révolutions que M. le Tellier, contre les apparences & contre ſes propres projets, fut rappellé de ſes emplois, pour entrer dans la Charge de Secrétaire d'Etat, & dans le Miniſtere de la guerre, en un temps où la diſcorde régnoit dans toutes les parties de l'Europe, où le bruit de nos armes retentiſſoit de tous côtés, & où nos ennemis & nos envieux s'animoient par nos pertes, & s'irritoient de nos victoires. Il falloit un homme laborieux pour ſe charger d'un long & pénible détail ; exact pour entretenir l'ordre & la diſcipline de tant d'armées ; fidele pour diſtribuer les Finances avec des mains pures & innocentes ; juſte pour repréſenter les ſervices des Soldats & des Officiers, & faire élever les plus dignes aux places qu'une louable, mais malheureuſe valeur rendoit vacantes ; ſage pour ménager dans des conjonctures difficiles, ces eſprits vains & remuans, qu'il eſt également dangereux d'abattre ou d'élever ; éclairé pour décider dans les Conſeils, & trouver des expédiens & des ouvertures dans les affaires.

Tel étoit ce nouveau Miniſtre : l'uſage des loix & des judicatures qu'il avoit exercées, la connoiſſance qu'il avoit acquiſe du dehors & du dedans du Royaume, les principes qu'il s'étoit faits pour la vie publique & particuliere, les habitudes qu'il avoit eues avec les plus renommés politiques, avoient formé en lui cette étendue de lumiere, & cette prudence univerſelle d'un Miniſtre d'Etat, dont je dois

vous entretenir dans la ſeconde Partie de cet Eloge.

Quoique la puiſſance de Dieu ſoit ſans bornes & ſans meſure, que la vertu de ſon eſprit s'imprime par la force de ſa parole, & que ſa volonté ſoit la regle de ſes actions : il ne dédaigna pas de ſe ſervir quelquefois, dans la conduite de l'Univers, de ces Eſprits bienheureux qui ſont dans le Ciel immortels adorateurs de ſa gloire, inviſibles adminiſtrateurs de ſes ordres & de ſes deſſeins ſur la terre. Faut-il s'étonner ſi les Rois dans leur condition mortelle, chargés du poids de la multiplicité de leurs devoirs, choiſiſſent parmi leurs Sujets, des eſprits fideles & ſages, à qui, ſe réſervant la ſupériorité de la déciſion, & l'autorité du commandement, ils laiſſent la liberté du conſeil, & la prudence de l'exécution ?

Un Roi, dont la vie fut le regne de la religion & de la juſtice, pouvoit-il en mourant, faire un plus digne choix que celui de M. le Tellier ? Le Dieu des Armées bénit auſſi-tôt nos guerres en ſes mains ; la réputation de nos armes ne fit que croître ; la perte d'un Roi victorieux fut adoucie par le gain d'une bataille, & par une ſuite de victoires ; la France affligée & triomphante tout enſemble, mêla aux chants de douleur & de funérailles, des cantiques de louanges & d'actions de graces ; & l'Eſpagne ſentit à Rocroi qu'une révolution n'étoit pas capable de renverſer l'heureuſe adminiſtration de nos affaires ; que la nouveauté des acteurs, ſi j'oſe parler ainſi, ne changeoit pas la face de la ſcene ; & que ſi nos

Rois étoient mortels, la fortune de l'Etat, la valeur de la Nation, & la protection du Dieu vivant ſur ce Royaume, ne mouroient pas.

Déja pour le ſoutien d'une Minorité & d'une Régence tumultueuſe, s'étoit élevé à la Cour un de ces hommes en qui Dieu met ſes dons d'intelligence & de conſeil, & qu'il tire de temps en temps des tréſors de ſa Providence pour aſſiſter les Rois, & pour gouverner les Royaumes. Son adreſſe à concilier les eſprits par des perſuaſions efficaces, à préparer les événemens par des négociations preſſées ou lentes, à exciter ou à calmer les paſſions par des intérêts & des vues politiques, à faire mouvoir avec habileté les reſſorts de la guerre ou de la paix, l'avoit fait regarder comme un Miniſtre non-ſeulement utile, mais encore néceſſaire. La pourpre dont il étoit revêtu, la capacité qu'il fit voir & la douceur dont il uſa, après pluſieurs agitations, le mirent enfin au-deſſus de l'envie; & tout concourant à ſa gloire, le Ciel même faiſant ſervir à ſon élévation, & ſa faveur & ſes diſgraces, il prit les rênes de l'Etat; heureux d'avoir aimé la France comme ſa Patrie, d'avoir laiſſé la paix aux peuples fatigués d'une longue guerre, & plus encore d'avoir appris l'art de régner & les ſecrets de la Royauté au premier Monarque du monde.

Le diſcernement de ce Cardinal fit reconnoître la prudence de M. le Tellier: & la prudence de M. le Tellier ſervit à rétablir l'autorité de ce Cardinal, dans un temps de confuſion & de déſordres. Ne craignez pas, Meſſieurs, que je vous faſſe un triſte récit de nos diviſions

domeſtiques, & que je parle ici de rétabliſſemens & d'éloignemens, de priſons & de libertés, de réconciliations & de ruptures. A Dieu ne plaiſe, que pour la gloire de mon ſujet, je releve la honte de ma Patrie, que je r'ouvre des plaies que le temps a déja fermées, & que je trouble le plaiſir de nos conſtantes & glorieuſes proſpérités par le funeſte ſouvenir de nos miſeres paſſées!

Que dirai-je donc? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir; & la tempête s'éleva. Un air empoiſonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & ſe répandit dans les parties les plus éloignées. Les paſſions, que nos péchés avoient allumées, rompirent les digues de la juſtice & de la raiſon; & les plus ſage même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, ſe trouverent, ſans y penſer, hors des bornes de leur devoir. L'inquiétude naturelle de l'eſprit humain; l'ignorance où l'on eſt des véritables intérêts de l'Etat; la confiance qu'inſpire la naiſſance, la capacité, les ſervices, les mouvemens de l'ambition, & plus encore la main du Seigneur qui s'appeſantit quand il veut, & ſe ſert pour la punition des hommes de leurs propres déréglemens, furent les cauſes des partis formés, & de l'autorité ſouveraine bleſſée enfin en la perſonne du premier Miniſtre.

Quelle fut la conſtance de M. le Tellier dans ces jours d'aveuglement & de foibleſſe; & combien de formes donna-t-il à ſa fidélité & à ſa prudence! Quelle application à découvrir la ſource

des maux, & la convenance des remedes! Quelle retenue pour cacher les ſecrets de la Régence qu'on avoit confiés à ſa ſageſſe! Quelle pénétration quand il fallut percer les nuages de la diſſimulation & de l'artifice, & découvrir non-ſeulement les deſſeins, mais encore les motifs & les intentions? Quelle préſence d'eſprit lorſqu'il fallut s'accommoder aux conjonctures, & prendre pour le bien public des réſolutions ſubites! Quelle adreſſe à s'attirer la confiance des parties, & à réunir la diverſité des avis & des connoiſſances au ſeul point de la tranquillité publique!

Mais quelle fut ſa fermeté, lorſque par l'effort des factions & des cabales, la Reine obligée de céder au temps, conſentit à le voir éloigné des affaires? Il ne perdit rien par ſa diſgrace, parce qu'il ſe ſoutenoit moins par ſa faveur que par ſa vertu. Ceux qui demandoient ſon éloignement, faiſoient eux-mêmes ſon éloge. On ne lui reprochoit que les ſervices qu'il rendoit à l'Etat, & l'attachement qu'il avoit pour ſon bienfaiteur. Ses crimes étoient ſa droiture, ſa fidélité, ſa reconnoiſſance. Tout le changement qui ſe fit en lui, fut qu'il jouit de ſon repos & de lui-même. Il ſe retira dans ſa ſolitude; & portant avec lui ſa réputation & ſon innocence, il faiſoit du triomphe de ſes envieux un ſacrifice volontaire à ſon Prince & à ſa Patrie. C'étoit aſſez pour lui faire ceſſer les moindres prétextes des troubles dont la France étoit agitée; & ne pouvant ſervir le Roi par ſes actions & par ſes diſcours, il le ſervit par ſon repos & par ſon ſilence.

Que dis-je, Meſſieurs, par ſon repos &

par ſon ſilence ? Sa retraite ne fut ni lâche ni oiſive. Là ſe formoient d'heureux projets pour la réunion des eſprits, quand ils ſeroient capables de raiſon ou de repentir. De là couloit une ſource ſecrete de ſages conſeils ſur tous les ſerviteurs fideles. Sa ſolitude lui ſervoit comme de voile pour mettre en ſûreté l'importance de ſes ſervices. De ce port, où la tempête l'avoit jetté, il marquoit les routes qui pouvoient ſauver du naufrage. On eût dit qu'il n'étoit ſorti de la Cour, que pour y être & plus accrédité & plus utile ; & ſon abſence ne fit que montrer le deſir qu'on avoit eu de le retenir, & l'impatience qu'on eut de le rappeller.

Aucun nuage ne troubla depuis la ſérénité de ſa vie. Sa prudence ne permit plus rien au caprice de la fortune ; & l'envie qui pourſuit ſans ceſſe les autres vertus, eut quelque honte d'avoir une fois attaqué la ſienne.

Que ne puis-je vous le repréſenter après ſon retour avec cet aſcendant qu'il eut toujours ſur les eſprits, ménageant les craintes & les défiances des uns, animant les deſirs & les eſpérances des autres, liant les Grands par des traités, gagnant les peuples par des remontrances, juſqu'à ce que Dieu eût béni ſes travaux, & rétabli par ſa miſéricorde, l'autorité du Prince, l'honneur du Miniſtere, & la concorde d'un Etat qu'il vouloit mettre au-deſſus des autres, par une heureuſe paix, ou par de continuelles victoires ?

Que ne puis-je plutôt vous montrer la part qu'il a eue aux glorieux événemens d'un regne rempli de merveilles ! Les affaires d'Etat, ſe-

lon l'Ecriture, ſont des Myſteres du Conſeil des Rois : il n'y a que ceux qui entrent dans le Sanctuaire qui puiſſent en ſçavoir les ſecrets. On ne les voit pas en eux-mêmes : mille voiles les dérobent à nos yeux. On ne les voit que dans les mouvemens qu'ils font, & dans les effets qu'ils produiſent.

Myſterium Conſilii ſui. Judith. 2. 2.

Rappellez donc en votre mémoire ces guerres ſi renommées dont il fut le Directeur & le Miniſtre ; cette paix fortunée dont il fut le ſolliciteur, & pendant le Traité le dépoſitaire ; ces conquêtes ſurprenantes, dont il avoit été comme le Prophete ; ces négociations avantageuſes dont il fut & l'auteur & le conducteur par ſes projets & par ſes vues. Ajoutez à tous ces honneurs le témoignage d'un Roi dont les paroles ſont des Oracles : *Que jamais homme ſur toutes ſortes d'affaires n'avoit été de meilleur conſeil.*

Cependant, Meſſieurs, a-t-on vu dans ſa conduite quelque apparence de vanité ? S'eſt-il écarté de l'honnête ſimplicité de ſes peres ? A-t-il répandu en ſuperfluité de feſtins ou de bâtimens, ce qu'il tenoit des libéralités du Roi, ou de ſa prudente & modeſte économie ? A-t-il prodigué des tréſors pour embellir ſes maiſons, & forcé la nature & les élémens pour orner ſes ſolitudes ? Qu'a-t-il cherché dans ſa retraite de Chaville, que les pures delices de la campagne ? Et quelle peine n'eut-on pas à lui perſuader d'étendre un peu, en faveur de ſa dignité, les limites de ſon patrimoine, & d'ajouter quelques politeſſes de l'art aux agrémens ruſtiques de la nature.

De ce fond de modération naiſſoit cette

douceur & cette affabilité ſi néceſſaire & ſi rare dans les grands Emplois, où l'importunité des hommes, l'opiniâtreté du travail, & je ne ſçai quel eſprit de domination rendent l'humeur auſtere & chagrine. Il écoutoit avec patience, il accordoit avec bonté, & refuſoit même avec grace. Acceſſible, accueillant, honnête, ſçachant employer ſon temps, & quelquefois même le perdre pour compâtir à des miſérables, à qui il ne reſte d'autre conſolation que celle de redire ennuyeuſement leur miſere. Il ſe communiquoit ſelon les beſoins, & ne pouvoit ſouffrir ces hommes chargés des affaires du public & des particuliers qui ſe renferment & ſe rendent comme inviſibles, & ſe font de leurs cabinets comme un rempart à leur oiſiveté ou à leurs plaiſirs, contre les peines & les devoirs de leurs miniſteres.

Mais quelle étoit cette douceur, quand elle ſe renfermoit dans l'enceinte de ſa famille, & dans les bornes d'une vie privée! Quel ſage & noble repos! Quelle tendreſſe pour ſes enfans! Quelle union avec cette Epouſe fidele, qui, ſelon le langage du Saint-Eſprit, eſt la récompenſe de l'homme de bien! Quelle ſenſibilité & quelle conſtance pour ſes amis! Qu'il eût aimé à jouir en repos du fruit de ſes travaux dans une heureuſe vieilleſſe! Il laiſſoit à l'Etat un fils dont il avoit formé l'eſprit & le cœur; il rempliſſoit les mêmes emplois avec les mêmes vertus; & ils auroient été l'un & l'autre inimitables, ſi le pere n'eût eu le fils pour ſucceſſeur, & ſi le fils n'eût eu le pere pour exemple. Mais ſa vertu devoit continuer juſqu'à la fin, & l'élever au pre-

mier trône de la justice, je veux dire à la Charge de Chancelier de France. *Ut ascenderet in excelsum terræ locum.* 1. Reg. 9. 24.

La premiere fonction des Rois, & la partie la plus essentielle de la Royauté, c'est la justice. L'Ecriture, après avoir représenté le courage de David dans ses combats & sa reconnoissance dans ses victoires, ajoute incontinent comme la perfection de son regne, qu'il rendoit justice & jugement à son peuple : *Regnavit David super omnem Israël, & faciebat judicium & justitiam omni populo.* 2. Reg. c. 8. Ce n'est que par occasion qu'ils ont des ennemis à vaincre, & c'est par institution qu'ils ont des sujets à gouverner ; & comme il leur convient de choisir des hommes puissans pour porter leur foudre dans la conduite tumultueuse de la guerre, il leur importe encore plus de choisir des hommes justes pour exercer leurs jugemens dans une Charge, où résident l'ordre & la paix intérieure de l'Etat, & qui est comme un canal spirituel par où la protection des Loix & de la Justice descend du Prince vers les peuples, & le respect & la fidélité des peuples remontent vers le Souverain.

Qui est-ce qui s'est acquitté plus dignement de cette suprême Magistrature que M. le Tellier ? En entrant dans le Ministere, il ne s'étoit pas éloigné de la justice ; il en avoit conservé les lumieres & les maximes au milieu de la politique, & s'étoit uni plus étroitement avec elle, en s'approchant d'un Roi qui en fait la regle de ses desirs & de ses actions, qui veut qu'elle regne sur ses Sujets & sur lui-

même, & qui lui ſoumet tout, juſqu'à ſes intérêts & ſa gloire.

Mais lorſqu'il ſe vit établi arbitre ſouverain des Loix, il ſe fit des principes inviolables d'une exacte & ſévere équité. Il s'appliqua à diſcerner la cauſe du juſte d'avec celle du pécheur; à découvrir la vérité au travers des voiles du menſonge & de l'impoſture, dont les cupidités humaines la couvrent; à ſéparer les formalités néceſſaires d'avec les procédures obliques, & ces malignes ſubtilités que l'avarice a introduites dans les affaires; & pour rompre l'iniquité dans ſa ſource, il arma ſon zele contre les Juges qui la commettoient, ou qui la ſouffroient.

Au milieu du Palais auguſte, & preſque ſous le trône de nos Rois s'éleve ſous le nom de Conſeil, un Tribunal ſouverain, où l'on réforme les jugemens, & où l'on juge les juſtices. C'eſt là que la foible innocence vient ſe mettre à couvert de l'ignorance ou de la malice des Magiſtrats qui la pourſuivent. C'eſt de là que partent ſes foudres qui vont conſumer l'iniquité juſqu'aux Tribunaux les plus éloignés; c'eſt là qu'on regle le ſort des Juriſdictions douteuſes, & que du haut de ſa dignité, le premier & univerſel Magiſtrat au milieu des Juges d'une probité & d'une expérience conſommée, veille ſur tout l'empire de la juſtice & ſur la bonne ou mauvaiſe conduite de ceux qui l'exercent.

Il entretint l'ordre que ſes Prédéceſſeurs avoient établi dans le Conſeil, & il l'augmenta. Il n'y ſouffrit aucun de ces relâchemens que le temps n'introduit que trop dans les

Compagnies les plus régulieres. Y eut-il rien de tumultueux ou de déréglé dans ſa diſcipline ? Vit-on donner Arrêt contre Arrêt, & confondre les droits & les eſpérances des Parties par des contradictions ſcandaleuſes ? Sous prétexte qu'on n'y touche pas au fond des affaires, les négligea-t-on ? Vit-on jamais affoiblir la juſtice en faveur des Juges, & livrer la bonne cauſe à leurs paſſions ſous prétexte de la renvoyer à leur conſcience ?

La veuve & l'orphelin ne ſe plaignirent pas de la lenteur, ou de la foibleſſe de ſon âge. On n'ouit pas ces triſtes prieres : *Jugez-nous, Seigneur, parce qu'il n'y a point de jugement ſur la terre.* Il ſçavoit qu'un Juge doit rendre compte non-ſeulement de ſon travail, mais encore de ſon loiſir ; qu'il eſt également coupable de laiſſer triompher la malice des uns, ou languir la miſere des autres ; qu'il doit racheter le temps, & abréger les mauvais jours que le procès donne à des miſérables, qui ne ſont pas moins ruinés par la longueur des procédures que par l'erreur des Jugemens.

M. le Tellier, comme un autre Moïſe, partagea ſon eſprit avec ceux qui ſe trouvoient aſſociés à ſa Judicature, eſprit de régularité & d'ordre. Une téméraire jeuneſſe ſe jertoit ſans étude & ſans connoiſſance dans les Charges de la Robe ; on entroit dans le ſanctuaire des Loix en violant la premiere Loi, qui veut qu'on ſoit inſtruit de ſa profeſſion. Pour obtenir les Privileges des Juriſconſultes, il ſuffiſoit d'avoir de quoi les acheter ; l'équité s'éteignoit avec la ſcience, & les fortunes des particuliers tomboient entre les mains de ces *Exod.* 18.

ignorans volontaires, à qui le pouvoir de les défendre étoit un titre pour les ruiner. Il rétablit les études, & fit revivre dans les écoles du Droit, ces exercices publics & ſolemnels, & ces rigoureuſes épreuves qui feront refleurir les Loix, & l'éloquence de nos peres.

Quel ſoin n'eut-il pas d'arrêter en pluſieurs rencontres l'intempérance d'eſprit, & la licence d'écrire de ceux qui par un vain deſir de gloire ſe font une malheureuſe occupation de recueillir leurs vaines penſées, & pour ſe ſoulager du poids de leur oiſiveté, & faire perdre aux autres un temps qu'ils perdent eux-mêmes, jettent dans le public les fruits amers de leurs études frivoles ou mal digérées?

Quelles précautions n'avoit-il pas accoutumé de prendre dans les rémiſſions & les graces qu'il accordoit, craignant également de prodiguer ou de reſſerrer les bienfaits du Prince, ſe ſouvenant, comme parle Tertullien, du pouvoir de la Juriſdiction, & n'oubliant pas les foibleſſes de l'humanité.

Potee & officio tuæ juriſdictionis fungi & humanitatis meminiſſe. Tert. ad Scap.

Quel zele ne témoigna-t-il pas toujours pour l'Egliſe, & par ſa propre piété, & par les ſoins de ce fils qui en remplit les dignités avec éclat, & qui en ſoutient les droits avec fermeté? Perdit-il une occaſion ou de maintenir ſes privileges, ou de pacifier ſes différens, ou d'appuyer ſa diſcipline, & même d'étendre ſa foi ſur le débris heureux & ineſpéré de l'héréſie?

Quel ſpectale s'ouvre ici à mes yeux, & où me conduit mon ſujet? Je vois la droite du

du Très-Haut, changer ou du moins frapper les cœurs, raſſembler les diſperſions d'Iſraël, & couper cette haie fatale qui ſéparoit depuis long-temps l'héritage de nos freres d'avec le nôtre. Je vois des enfans égarés revenir en foule au ſein de leur mere; la juſtice & la vérité détruire les œuvres de ténebres & de menſonge; une nouvelle Egliſe ſe former dans l'enceinte de ce Royaume, & l'héréſie née dans le concours de tant d'intérêts & d'intrigues, accrue par tant de factions & de cabales, fortifiée par tant de guerres & de révoltes, tomber tout-d'un-coup comme un autre Jéricho au bruit des trompettes Evangéliques, & la puiſſance ſouveraine qui l'invite ou qui la menace.

Je vois la ſageſſe & la piété du Prince, excitant les uns par ſes pieuſes libéralités, attirant les autres par les marques de ſa bienveillance, relevant ſa douceur par ſa majeſté, modérant la ſévérité des Edits, par ſa clémence; aimant ſes ſujets & haïſſant leurs erreurs, ramenant les uns à la vérité par la perſuaſion, les autres à la charité par la crainte: toujours Roi par autorité, & toujours pere par tendreſſe.

Il ne reſtoit qu'à donner le dernier coup à cette ſecte mourante: & qu'elle main étoit plus propre à ce miniſtere que celle de ce ſage Chancelier, qui, dans la vue de ſa mort prochaine, ne tenant preſque plus au monde, & portant déja l'éternité dans ſon cœur, entre l'eſpérance de la miſéricorde du Seigneur & l'attente terrible de ſon jugement, méritoit d'achever l'œuvre du Prince, ou

pour mieux dire l'œuvre de Dieu, en ſcellant la révocation de ce fameux Edit qui avoit coûté tant de ſang & tant de larmes à nos peres? Soutenu par le zele de la Religion, plus que par les forces de la nature, il conſacra, par cette ſainte fonction, tout le mérite & tous les travaux de ſa Charge.

On vit couler de ſes yeux, que ſa foi ſeule ſembloit encore tenir ouverts, ces larmes heureuſes que tiroit de ſon cœur attendri la piété du Roi, & la réunion de ſon peuple. On vit tomber de leur propre poids ces mains fatales à l'erreur, qui ne devoient plus ſervir déſormais à aucun office humain & terreſtre. Il recueillit ſon ame, & voyant avec joie le ſalut du Seigneur, & la révélation de ſa vérité répandue dans toute la France, il acheva le ſacrifice de cette vie mortelle, dont il avoit vu ſans émotion & ſans crainte l'affreux appareil préſent depuis pluſieurs jours.

Il l'avoit bien connu, Meſſieurs, que cette dignité & cette gloire dont on l'honoroit n'étoit qu'un titre pour ſa ſépulture. Au milieu des grandeurs humaines, il en découvrit le néant : il ſe vit mortel, & ſe ſentit tel que nous le croyons aujourd'hui. Illuſtres têtes, qui m'écoutez, voyez cette pompe funebre, liſez ces triſtes caracteres, qui font l'éloge de ce Miniſtre, & apprenez où doivent aboutir vos deſſeins, vos prétentions & vos fortunes, ſi vous ne les ſoutenez par vos bonnes œuvres, & ſi vous ne préparez comme lui par vos prieres, par vos larmes, par l'uſage des Sacremens, une mort qui ne laiſſera pas un

long eſpace à la correction & au repentir, ou à la ſanctification de vos ames.

Comme il avoit vécu ſans paſſions, il mourut tranquille. Il n'y eut point dans ſon eſprit de foibleſſe à ménager. La chair & le ſang n'amollirent pas ſon courage. La mort ne lui fut pas amere, parce qu'il n'avoit pas mis ſa paix dans ſes proſpérités ni dans ſes richeſſes. On n'eut pas beſoin de chercher pour lui ces tours ingénieux, qui ne font entrevoir aux malades le danger où ils ſont qu'au travers de feintes promeſſes, ou de vaines eſpérances de guériſon. Il ne fallut pas emprunter la voix d'un Prophete inconnu, pour lui dire comme à Ezéchias : *Vous mourrez.* Un fils oſa rendre ce triſte & charitable office à ſon pere ; & la fidélité de l'un fit voir la réſignation de l'autre. *Reg.* 4. 20.

Il reçut ſans trembler la réponſe de mort, comme parle l'Apôtre. On vit en lui cette triſteſſe de pénitence qui opere le ſalut, & non pas cette douleur d'inquiétude & d'abattement qui porte au péché, une confiance ſans préſomption ; & une crainte ſans foibleſſe, une ſublimité chrétienne ſans aucun mêlange de vanité philoſophique, d'autant plus dangereuſe à l'extrêmité de la vie, que l'homme prêt d'être jugé doit s'humilier davantage devant ſon Juge. *2. Cor.* 2.

Que ſi le commerce des hommes, & la diſſipation de l'eſprit, inévitables dans les grands emplois, ont laiſſé quelque impureté dans une vie auſſi ſage & auſſi chrétienne ; achevez, mon Dieu, de purifier par le ſang de votre Fils, cette ame que vous avez conduite dans les voies de la vérité & de la

juſtice, & que vous avez élue pour jouir ſans fin de votre amour & de votre gloire.

M. Boſſuet, Evêque de Meaux, Officiant.

Miſericordias Domini in æternum cantabo. Pſ. 88. 2.

Sacré Miniſtre de Jeſus-Chriſt, qui dans la Chaire Evangélique, avec une éloquence vive & chrétienne, avez avant moi conſacré la mémoire immortelle de ce grand homme, achevez d'offrir pour lui cette Hoſtie innocente & pure qui lave les péchés & les fragilités du monde. Peuples, qui reſſentez encore les effets de ſon exacte équité, reprenez le Cantique qu'il avoit commencé des miſéricordes éternelles. Et vous, vaillans & malheureux guerriers, qui, dans cet Hôtel Royal, traînant les reſtes de vos corps au pied de ces Autels, attendant avec patience une mort que vous avez ſi ſouvent bravée, ſacrifiez au Dieu de la paix les lauriers que vous avez cueillis dans les armées, & faites des malheurs de votre ambition & de votre gloire, les fruits de votre pénitence: redoublez, pour ſon repos éternel, ces vœux ardens que vous avez ſi ſouvent faits pour une vie ſi utile & ſi précieuſe.

ORAISON FUNEBRE

DE

MARIE-ANNE-CHRISTINE

DE BAVIERE,

DAUPHINE DE FRANCE.

Dies mei ſicut umbra declinaverunt, & ego ſicut fenum arui : tu autem, Domine, in æternum permanes. *Pſal.* 101.

Mes jours ſont évanouis comme l'ombre, & j'ai ſéché comme l'herbe : mais vous, Seigneur, vous demeurez éternellement. Dans le Pſ. 101.

MONSEIGNEUR,

C'eſt ainſi que parloit autrefois un Roi ſelon le cœur de Dieu, quand ſes jours défaillans, & ſes infirmités mortelles l'approchoient du tombeau, & lui laiſſoient encore un reſte

Ne connoiſſez-vous pas, Meſſieurs, dans les ſentimens de ce Prince, ceux de la Princeſſe que nous pleurons? Ne vous ſemble-t-il pas qu'elle vous dit d'une voix mourante: La lumiere de mes yeux s'éteint, un nuage ſans fin ſe leve entre le monde & moi. Je meurs & je m'échappe inſenſiblement à moi-même? triſtes momens! terme fatal de ma languiſſante jeunèſſe! Mais ſi je ſens qu'il n'y a qu'un petit nombre de jours pour moi, je ſçai auſſi qu'il y a des années éternelles. La main qui me frappe me ſoutiendra; & comme par la loi du corps je tiens à ce monde qui paſſe; par l'eſpérance & par la foi je tiens à Dieu qui ne paſſent point.

ipſe es. A facie iræ indignationis tuæ, quia elevans allisisti me. Quia tempus miserendi ejus.

Si je venois déplorer ici la mort imprévue de quelque Princeſſe mondaine, je n'aurois qu'à vous faire voir le monde avec ſes vanités & ſes inconſtances; cette foule de figures qui ſe préſente à nos yeux, & s'évanoiſſent, cette révolution de conditions & de fortunes qui commencent & qui finiſſent, qui ſe relevent & qui tombent; cette viciſſitude de corruptions, tantôt ſecretes, tantôt viſibles, qui ſe renouvellent: cette ſuite de changemens en nos corps par la défaillance de la nature, en nos ames par l'inſtabilité de nos deſirs; enfin ce dérangement univerſel & continuel des choſes humaines, qui tout naturel & tout déſordonné qu'il ſemble à nos yeux, eſt pourtant l'ouvrage de la main toute puiſſante de Dieu, & l'ordre de ſa Providence.

Mais, graces au Seigneur, je viens louer une Princeſſe plus grande par ſa Religion que

par sa naissance, & vous montrer, au lieu des frangilités de la nature, les effets constans de la grace, des vertus évangéliques pratiquées en esprit & en vérité, des Sacremens reçus avec des sentimens d'une dévotion exemplaire, des prieres attentives & persévérantes, une volonté soumise & conforme à la conduite de Dieu sur elle, des souffrances unies à celles de Jesus-Christ crucifié, des consolations venues du sein du Pere des miséricordes, des espérances immobiles, fondée sur celui qui dit dans l'Ecriture : *Je suis Dieu, je ne change point.* Recueillons ce discours, réduisons-le à vous faire voir une vie courte, mais toute réglée par la sagesse ; une longue mort soutenue par la résignation & la patience. Ces deux réflexions composeront l'éloge de Très-Haute, Très-Puissante, Très-Excellente Princesse Marie-Anne-Christine-Victoire de Baviere, Dauphine de France.

Malac. 3.

I. PART.

Quel est donc, mon dessein, Messieurs, & de quelle sagesse dois-je ici vous entretenir ? Ce n'est pas de celle du siecle, qui s'empresse & qui s'inquiete, qui conduit des intrigues, qui démêle des intérêts, qui traite d'affaires, qui cause ou qui termine des différens. Vous ne verrez dans ce discours, ni ces digressions politiques qu'on accommode au sujet avec art, & qu'on ramene à la Religion avec peine, ni ces portraits ingénieux, où l'imagination vive & hardie fait voir comme en éloignement, les agitations présentes du monde, avec les intérêts & les passions des grands hommes qui le gouvernent.

L'Hiſtoire de notre Princeſſe n'eſt pas liée à celle du ſiecle ; elle n'a nulle part à la guerre, ni à la paix des Nations. Ses actions n'ont point de plus grand éclat que celui que la vertu donne : la Providence de Dieu ne s'eſt pas tant ſervi d'elle pour faire de grandes œuvres, que pour donner de grands exemples. Quelque honorée qu'elle ait été, elle a eu moins de réputation que de mérite ; & nous pouvons dire d'elle à la lettre, ce que diſoit le Roi Prophete : Que toute la gloire de la fille du Roi eſt renfermée au dedans d'elle : *Omnis gloria filiæ Regis ab intus.* *Pſ. 44.*

Je parle donc de cette ſageſſe, qui montre à chacun les regles & bienſéances de ſon état, qui donne le diſcernement pour connoître, & la prudence pour agir ; qui ſépare les vérités des illuſions ; qui ſe fait des préceptes de bien vivre, & qui les obſerve. Enfin de cette ſageſſe dont parle l'Apôtre Saint Jacques : *Qui vient d'en-haut, qui eſt chaſte, paiſible, modeſte, équitable, ſuſceptible de tout bien, docile, pleine de miſéricorde, & de fruits de bonnes œuvres, qui ne juge point, & qui n'eſt point diſſimulée.* Eſt-ce la ſageſſe qu'il loue ? Eſt-ce la Princeſſe ! L'une & l'autre, ce n'eſt preſque qu'une même choſe. *Epiſt. c. 3.*

Avec quelle modération a-t-elle uſé des avantages que lui donnoient ſon rang & ſa naiſſance ? Qui ne ſçait que la Maiſon de Baviere eſt une de ces Maiſons auguſtes, où la puiſſance, la valeur, & la piété ſe perpétuent, & dont la gloire ne vieillit point avec

le temps? Il en eſt ſorti des Rois & des Empereurs, il y eſt entré des Impératrices & des Reines. Combien de ſiecles faut-il percer pour découvrir ſon origine? Combien de couronnes faut-il unir pour compter ſes alliances? & combien faudroit-il rapporter de noms & d'actions héroïques pour la faire voir dans tout ſon éclat?

Madame la Dauphine, je l'avoue, ne fut pas inſenſible à cette eſpece de gloire, mais elle n'en fut pas éblouie. Elle fondoit ſa grandeur ſur les exemples, plutôt que ſur les titres de ſes ancêtres; l'idée qu'elle avoit de ſa naiſſance excitoit dans ſon cœur, non pas une élévation d'orgueil, mais une émulation de vertus; & la pureté du Sang ne fit que ſervir de motif à la pureté de ſes mœurs. Elle ſçavoit que Maximilien, ſon Aïeul, ſoutint par ſon zele & par ſon courage les Autels que l'héréſie avoit ébranlés, & ſauva la Religion attaquée & chancelante dans l'Allemagne. Elle n'ignoroit pas que Guillaume, ſon Biſaïeul, après avoir ſagement gouverné ſes Etats, s'en démit par une abdication volontaire, pour jouir d'une ſainte tranquillité dans une retraite Religieuſe. C'eſt de là qu'elle tiroit ces principes de religion & de retraite, & ce deſir qu'elle avoit eu dans ſes jeunes ans de renoncer tout-à-fait au monde.

Mais Dieu la réſervoit dans les tréſors de ſa Providence pour donner à la France, par ſon heureuſe fécondité, la ſeule bénédiction qui lui manquoit. La prudente Adélaïde méditoit ce noble deſſein. Occupée de la puiſſance & de la majeſté de nos Rois dont elle

ſortoit, quel ſoin ne prit-elle pas de ſon enfance ? Combien de fois demanda-t-elle au Ciel dans ſes prieres, d'approcher la fille du Trône, où la mere avoit autrefois eſpéré de monter ? Avec quelle application lui forma-t-elle une humeur ſage, un eſprit juſte, un cœur François ? Heureuſe, ſi elle eût pu faire paſſer ces inclinations dans le reſte de ſa famille. Ses vœux furent enfin accomplis ; mais elle ne vit pas le jour du Seigneur, elle mourut comme Moïſe, ſur la montagne, & Dieu, pour ſa conſolation, ſe contenta de lui montrer de loin la terre promiſe.

Cependant la réputation de cette jeune Princeſſe croiſſoit avec l'âge. Sa prudence avancée lui tenoit lieu d'éducation. Elle ſe fit dans ſon Palais une Cour & une retraite ; & par la force de ſa raiſon, elle apprit l'art de parler & de ſe taire. On vit paroître en elle ce que nous avons depuis admiré ; la retenue qu'inſpire la ſolitude, la politeſſe que donne l'uſage du monde, une fierté noble, qui marquoit la grandeur de ſa naiſſance, une ſcrupuleuſe pudeur qui marquoit le fond de ſa vertu, une vivacité qui lui faiſoit ſouvent prévenir les penſées des autres, une ſageſſe qui lui donnoit toujours le temps de peſer les ſiennes, une bonté prête en tout temps à faire le bonheur des uns, & ſoulager les peines des autres, une ſincérité qui la rendoit incapable de diſſimuler, ni par gloire, ni par foibleſſe ; une fidélité inviolable dans ſes amitiés & dans ſes paroles ; enfin une piété qui n'étoit ni auſtere, ni relâchée, qui ſe faiſoit honorer de tous, & ne ſe faiſoit craindre à perſonne.

Toutes ces grandes qualités brillerent à ſon arrivée. Souvenez-vous, Meſſieurs, de ces jours heureux, où parmi les vœux & les acclamations des peuples, elle parut au milieu d'une Cour pompeuſe, avec un air qui n'avoit rien ni d'étranger, ni de contraint, avec une grace plus eſtimable & plus touchante que la beauté même. Vous la vîtes ſoutenir les favorables regards du plus grand Roi du monde, avec des ſentimens d'une joie modeſte, & d'une humble reconnoiſſance; allumer au pied des Autels, à la vue d'un aimable & royal époux, les feux ſacrés d'un chaſte mariage, & recevoir les hommages qu'on lui rendoit, avec un viſage auſſi doux & auſſi riant que ſa fortune. Applaudie de tous, mais à ſon tour, affable & civile à tous, elle prévenoit ceux-ci, répondoit honnêtement à ceux-là, donnant au rang & au mérite des préférences d'inclination & de juſtice, ſans faire des mécontens ni des envieux, conſervant de ſa dignité ce qui lui en faiſoit garder la bienſéance, & ne comptant pour rien ce que ſa bonté lui en faiſoit perdre.

Mais quoi, oubliai-je mon triſte ſujet, & comment accordai-je ici le ſouvenir de ces joyeuſes ſolemnités à cet appareil de cérémonies funebres? Il eſt juſte, Meſſieurs, que vous eſtimiez la perte que vous avez faite; que vous ſçachiez les joies auſſi bien que les douleurs que Madame la Dauphine à reſſenties; & que vous connoiſſiez le bon uſage qu'elle a fait des biens & des maux de la vie.

Quelle fut la modération de ſon eſprit!

Vous parlerai-je de ces audiences où elle recevoit les Ambaſſadeurs, entrant dans les intérêts de chacun, & parlant à chacun ſa langue, accompagnant les honneurs qu'elle leur faiſoit, d'un air de grandeur & d'intelligence, & joignant toujours à l'élégance du diſcours, les graces de la modeſtie ? Vous dirai-je avec quel diſcernement elle jugeoit des ouvrages d'eſprit ? Quelle juſteſſe, mais auſſi quelle circonſpection étoit la ſienne ! exacte ſans critique, louant par connoiſſance, excuſant par inclination, & ne blâmant que par néceſſité. Elle ſe défioit de ſes lumieres : une ſage timidité lui fit preſque toujours ſupprimer une partie de ſon avis, bien loin de décider comme la plupart des perſonnes de ſon élévation & de ſon ſexe, qui, pour faire valoir leurs ſentimens, ſe ſervent de l'autorité qu'elles ont, & de la complaiſance qu'on a pour elles.

Combien étoit-elle plus retenue en matiere de Religion ! éloignée de curioſité & de préſomption, elle ne ſçavoit que deux choſes, obéir, croire. Elle ne refuſoit pas d'être inſtruite, mais elle n'avoit pas beſoin d'être convaincue, allant à Dieu par la docilité de ſon cœur, non pas par l'agitation de ſon eſprit. Le moindre bruit de diviſion dans l'Égliſe la faiſoit trembler. Les différens & les diſputes des Théologiens alarmoient ſa piété d'autant plus craintive, qu'elle étoit conſtante & ſolide ; & comme on voulut quelquefois lui faire entendre la diverſité des opinions & des doctrines : *Laiſſez-moi*, diſoit-elle, *mon heureuſe ignorance, & ne m'ôtez pas le méri-*

te & la tranquillité de ma foi. Attachée au Saint Siege & à l'Egliſe de Jeſus-Chriſt par les liens de paix, de charité & d'obéiſſance, elle ſçavoit que tout fidele doit captiver ſon entendement ; que comme il y a une voie étroite qui reſſerre les mœurs dans les regles de l'Evangile, il y auſſi un chemin étroit qui reſſerre l'eſprit dans la créance de l'Egliſe ; & qu'enfin Dieu ne demande pas aux perſonnes de ſon ſexe une ſublime raiſon, ni une ſcience faſtueuſe ; mais une dévotion tendre & une foi ſimple, accompagnée d'un humble ſilence.

2. Cor. 10. Léon Ser. 24. c. 2.

N'eſt-ce pas cette foi qui la conduiſit & la régle dans tous les offices de la vie chrétienne ? Quel ordre & quelle attention dans ſes prieres ! Elle s'y prépare par le recueillement, s'y ſoutient par la ferveur, s'y perfectionne par les deſirs, les réſolutions & la vigilance. Son imagination ſe purifie, les idées du monde s'éloignent au moindre ſignal qu'elle leur donne, & ſon cœur par une ſainte habitude ſe rend à elle, ou plutôt à Dieu, aux heures qu'elle a marquées, pour implorer ſes miſéricordes, ou pour réciter ſes louanges. Entre-t-elle dans les lieux ſaints pour aſſiſter aux ſacrés Myſteres ? Proſternement, adoration, ſilence. Elle porte à l'Agneau ſans tache, immolé ſur l'Autel, des vœux ſinceres, des penſées pures, des affections ſpirituelles, l'oblation d'un cœur contrit & reconnoiſſant, & le ſacrifice de ſes paſſions détruites, ou du moins humiliées.

Quels égards n'avoit-elle pas pour les Prêtres de Jeſus-Chriſt, qu'elle conſidéroit com-

me les Miniſtres de ſa Loi, & les diſpenſateurs de ſon Sang & de ſa parole ? Ecoutez, eſprits moqueurs & libertins, qui prenez plaiſir d'abaiſſer ceux que Dieu éleve, & qui cherchez aux dépens de leur caractere, le ridicule de leur perſonne. Elle ne ſouffroit pas qu'on touchât aux oints du Seigneur, les honorant lors même qu'ils ſembloient ſe rendre mépriſables, couvrant leurs foibleſſes par ſa charité, & voyant au travers les défauts de l'humeur & de l'eſprit de ceux que Dieu ſouffroit dans ſes Miniſtres, l'honneur de leur vocation, & la dignité de leur Sacerdoce. Quelle étoit ſa régularité dans les obſervances de l'Egliſe, qu'elle regardoit, non pas comme des coutumes de bienſéance, ou des inſtitutions d'une diſcipline arbitraire, mais comme des regles & des pratiques de ſalut, dont elle ne ſe diſpenſa jamais, qu'après avoir examiné ſes beſoins, & rendu à ſes Paſteurs les déférences néceſſaires ?

De ce même principe de religion & de ſageſſe, naquit cette bonté ſi connue & ſi éprouvée. Que ne puis-je vous découvrir ici les inclinations généreuſes de cette Princeſſe bienfaiſante, libérale & charitable ! A qui refuſa-t-elle jamais ſes aſſiſtances ? A qui ne fit-elle pas tout le bien qui dépendit d'elle ? A qui ne ſouhaita-t-elle pas tout celui qu'elle ne put faire ? Je réveille ici, ſans y penſer, Maiſon déſolée de cette Princeſſe, votre tendreſſe & votre douleur, par le ſouvenir des bienfaits, ou de l'eſpérance qui vous reſtoit de la protection d'une ſi bonne & ſi puiſſante Maîtreſſe. Elle alloit à la ſource des graces

religion de donner un frein à ſa langue en un ſiecle où l'on blâme indifféremment les vices & les vertus, où l'on ſe fait une étude des défauts d'autrui, où la malignité des uns ſe joue de la foibleſſe des autres, où par un juſte Jugement de Dieu, la vanité inſulte à la vanité, & où les plus ſages ont peine à ſe ſauver de l'iniquité des jugemens & de la contradiction des langues.

Echappa-t-il jamais à ſon eſprit vif & préſent quelqu'une de ces railleries d'autant plus piquantes, qu'elles ſont plus ingénieuſes, qui cachent beaucoup de venin ſous peu de paroles, & donnent la mort en riant, ſelon le langage de l'Ecriture ? *Prov.* 26.

C'étoit ſa maxime, que la raillerie ne convient pas à ceux qui ſont élevés au-deſſus des autres; que les traits qui partent d'en haut font des bleſſures plus profondes; qu'il eſt inhumain de s'en prendre aux gens à qui la crainte & le reſpect ôtent la liberté de ſe défendre & de ſe plaindre, & que de tels diſcours ſont empoiſonnés, & par la dignité de celui qui parle, & par la maligne & flatteuſe approbation de ceux qui écoutent.

Que ſi la faute d'un domeſtique (car peut-on être toujours ſi juſte & fidèle dans ſes devoirs ?) ou ſi la force de ſes maux, (car peut-on poſſéder toujours ſon ame dans la patience ?) avoient comme arraché d'une bouche ſi ſage & ſi circonſpecte, une parole plutôt ſévere que fâcheuſe, quel ſoin ne prenoit-elle pas d'adoucir & de guérir la plaie qu'elle avoit faite ? Elle excuſoit l'action, elle louoit l'intention, elle offroit, ou rendoit

ſes bons offices, accordant le pardon comme ſi elle l'eût demandé, & juſtifiant la promptitude de ſon eſprit par la conſtance & par la bonté de ſon cœur.

Sepi aures tuas ſpinis. Eccl. 28. Mais ſi elle mit une garde de prudence ſur ſes levres pour les fermer à la médiſance, elle mit auſſi, ſelon le conſeil du Sage, une haie d'épines autour de ſes oreilles pour arrêter & pour piquer les médiſans. Reconnoiſſez ici votre ignorance ou votre injuſtice, vous qui prêtez l'oreille au menſonge, ou qui par honneur ou par conſcience renonçant à débiter les médiſances, vous vous êtes réſervé le droit de les croire, & le plaiſir de les écouter. Que faites-vous, par vos crédulités & vos complaiſances? vous animez le médiſant, vous réchauffez le ſerpent qui pique, afin qu'il pique plus ſûrement? vous ne voulez pas être l'aſſaſſin, mais vous devenez le complice, & c'eſt à tort que vous croyez être innocent du ſang de vos freres, quand par vos applaudiſſemens, vous aiguiſez les fleches dont on les perce, & qu'au lieu de les protéger, vous appuyez le bras qui les tue.

Eccl. Ibid. *Garde-toi d'aimer la méchante langue*, dit le Sage: *Ne t'aviſe pas d'être complaiſant à ceux qui parlent mal du prochain, ſi tu ne veux porter leur péché*, dit-il encore. Et qu'elle marque donne le Saint-Eſprit de la juſtice & de l'innocence d'un homme de bien? C'eſt de n'avoir pas reçu favorablement l'opprobre & la médiſance contre ſes freres: *Qui opprobrium non accepit adversùs proximos ſuos.* *Pſ. 14.*

Ce fut là le caractere de Madame la Dauphine; bien loin d'avoir de la crédulité, elle

n'eut pas même en ces occaſions de la patience. Elle rompit l'iniquité, & fit la guerre au détracteur. Combien de réputations innocentes ſauva-t-elle des mauvais bruits qu'alloit ſemer la haine d'un ennemi, ou la jalouſie d'un concurrent ? Combien de fois, par un triſte ſilence, ou par un ſévere regard, étouffa-t-elle dans ſa naiſſance une calomnie qui auroit cauſé des diviſions éternelles ? Combien de fois arrêta-t-elle par autorité le coup mortel qu'une langue cruelle alloit porter à l'honneur ou à la fortune d'une famille ?

Qu'attendez-vous d'une vie ſi ſage & ſi chrétienne ? Ce qui en eſt la ſuite & la récompenſe : Une mort ſoutenue par une ſainte réſignation, & par une heureuſe patience.

Soit que nous vivions, ſoit que nous mourions, nous ſommes au Seigneur, dit l'Apôtre. C'eſt lui qui m'a fait & qui m'a créé, & qui me réduit au néant ſans que je le ſache ; je reconnois en l'un & en l'autre ſa ſouveraineté, ma dépendance. Mais quoique nous vivions en Dieu, & que Dieu nous faſſe vivre, il ſemble qu'en mourant nous ſoyons encore plus à lui. Il étend ſa main, & il déploie ſur nous ſa puiſſance, il entre en poſſeſſion pour l'éternité & de nos corps & de nos ames ; il conſomme en nous ſes miſéricordes ou ſes juſtices, nous arrache au monde, à nos plaiſirs, à nous-mêmes ; & dans cet état de ſéparation & d'humiliation, nos volontés à ſon égard doivent être plus patientes & plus ſoumiſes. *II. PARTIE.*

Telle étoit la diſpoſition de notre Princeſſe. Je n'ai fait juſqu'ici que louer d'heureuſes ver-

tus, & qu'amaſſer, pour ainſi dire, les fleurs qui parent la victime. Je viens à celles que produit la tribulation, & qui ſont l'appareil & la conſommation du Sacrifice. N'attendez pas, Meſſieurs, que je ménage vos eſprits, ou que par des figures étudiées, je flatte ou j'irrite votre douleur. La mort de Madame la Dauphine eſt une de ces morts précieuſes qui couronnent une belle vie, qui font naître les ſoupirs, & qui les étouffent, & qui, après avoir attendri par la compaſſion, raſſurent par la piété, & conſolent par l'eſpérance.

Elle s'y prépara par la retraite. Elle connut les inutilités & les corruptions du monde; & je ne ſçai quels preſſentimens d'une fin prochaine lui en donnerent du dégoût. On la vit renoncer inſenſiblement aux plaiſirs, & ſe faire une ſolitude où elle pût ſe dérober à ſa propre grandeur, & jouir d'une paix profonde au milieu d'une Cour tumultueuſe.

Je ſçai ce que vous penſez, Meſſieurs, que les Princeſſes comme elle, ne ſont pas faites ordinairement pour la ſolitude; qu'elles ſe doivent au Public; qu'encore qu'elles ne veuillent être qu'à Dieu, leur condition les oblige à ſe prêter quelquefois au monde, pour être comme les liens entre les Souverains & les Sujets qui les approchent; pour remplir les jours vides des Courtiſans, & leur ôter l'ennui d'une triſte & pénible oiſiveté; pour calmer & ſuſpendre par d'honnêtes & néceſſaires divertiſſemens les paſſions ſecretes qui les dévorent, & pour entretenir entr'eux la paix & la ſociété en les raſſemblant tous les jours auprès du trône qu'ils réverent.

Mais qui ne ſçait que, ſelon l'Apôtre : *Nous ne ſommes pas débiteurs à la chair, pour vivre ſelon la chair* ; que le détachement du monde eſt la premiere vocation & le premier vœu de l'ame chrétienne, & que la religion de Jeſus-Chriſt eſt une religion de ſéparations & de ſolitudes. Il y a, direz-vous, un éloignement d'eſprit & de mœurs, & une retraite en ſoi-même, qui, dans le commerce des hommes, ſéparent inviſiblement les juſtes d'avec les pécheurs, & mettent les uns à couvert des diſſipations & des convoitiſes des autres. *Rom. 1.*

Mais qu'il eſt difficile qu'au milieu de tant de paſſions, ſi l'innocence ne ſe perd du moins elle ne s'affoibliſſe ! A force de voir la vanité, on s'accoutume à la connoître & à l'aimer. De tant d'objets qui frappent les ſens, il s'en trouve toujours quelques-uns qui ſe gliſſent juſqu'au cœur : & les Saints Peres nous enſeignent qu'il y a dans le ſiecle des ſéductions imperceptibles, & qu'il faut moins de force à y renoncer, qu'à s'y maintenir avec la ſageſſe & la modération que Dieu demande.

Saintes vérités, dont notre Princeſſe étoit pénétrée, que n'êtes-vous connues à ces ames ? dirai-je trompeuſes, dirai-je trompées, qui pour plaire à Dieu, & pour plaire aux hommes, accommodent la religion avec les plaiſirs, regardent quelquefois le Ciel, ſans perdre la terre de vue, & ſe font honorer d'une dévotion qui n'exclut pas les empreſſemens ni les affections du ſiecle ; comme ſi l'on pouvoit mêler aux graces de Jeſus-Chriſt, les conſolations & les joies humaines, & jouir

de la paix de la ſainte Sion, parmi les troubles & la confuſion de Babylone.

Madame la Dauphine voulut éviter ces dangers. Jeux, converſations, ſpectacles, rien ne la tira de la ſolitude. L'exemple recent d'une Reine, que la France admirera & pleurera éternellement, lui paroiſſoit au-deſſus de la portée de ſa vertu. *Que ſuis-je*, diſoit-elle, *auprès d'une Sainte, en qui la grace avoit purifié tous les ſentimens de la nature, également pieuſe dans ſes auſtérités & dans ſes condeſcendances; qui ſçavoit trouver Dieu là-même où ſouvent les autres le perdent ?* Ainſi retenue par une triſte & ſecrette langueur; tantôt elle cultivoit ſon eſprit par la lecture des Hiſtoires édifiantes, & nourriſſoit ſa piété du ſuc & de la ſubſtance des ſaintes Ecritures. Tantôt occupée à l'ouvrage, mêlant induſtrieuſement l'or & la ſoie, elle employoit l'adreſſe, & pour parler avec le Sage, le conſeil & la prudence de ſes mains royales à la décoration des Autels, & à la gloire du Tabernacle. Tantôt, après ſes prieres accoutumées, s'abaiſſant juſqu'à ſon néant, ou s'élevant juſqu'à Dieu par la foi & la méditation de ſes myſteres, elle lui demandoit ſa grace, & lui offroit un cœur contrit & humilié.

C'eſt alors, mon Dieu, que vous lui parliez dans la ſolitude où vous-même l'aviez conduite; vous vouliez qu'elle mourût peu à peu & comme par degrés au monde, & qu'elle perdit inſenſiblement le goût des plaiſirs & des vanités; & qu'ayant à mourir dans votre paix & dans votre amour, ſa vie fut auparavant cachée en vous avec Jeſus-Chriſt.

Quelle vie, Meſſieurs ! Une vie ſouffrante & crucifiée. A ce mot, combien de triſtes objets viennent s'offrir à ma penſée ! une langueur qui ſemble d'abord plus incommode que dangereuſe ; des maux d'autant plus à plaindre, que n'étant pas aſſez connus, ils n'étoient pas peut-être aſſez plaints, des remedes auſſi cruels que les maux mêmes, des douleurs vives & longues tout enſemble ; les humiliations de l'eſprit jointes à celles du corps ; les forces de la nature uſées par le ſoin même qu'on prend de la ſoutenir ; l'art des guériſons impuiſſant, & toutes les reſſources réduites à la patience & à la mort de cette Princeſſe.

Je ne crains pas d'avancer ici le pitoyable récit de ſes peines. Pourquoi ne dirois-je pas ſans crainte ce qu'elle a prévu, ce qu'elle a ſouffert ſans foibleſſe ? Elle fit de tous ſes maux, comme l'Epouſe des Cantiques, un faiſceau de myrrhe, qu'elle reçut des mains de ſon Bien-aimé, & qu'elle mit dans ſon ſein, comme une marque précieuſe de ſon amour & de ſes volontés ſur elle. Elle attendit ces mauvais jours que le Ciel lui préparoit, pour en compoſer avec ſoumiſſion les exercices de ſa piété, & le cours de ſa pénitence. Elle vit toutes les dimenſions de ſa croix, & réſolut de s'y laiſſer attacher ſans ſe plaindre, & de faire du ſupplice de ſes péchés, un ſacrifice volontaire de ſa vie. Prévenue des bénédictions & des miſéricordes du Seigneur, au travers même des nuages qu'un corps corruptible & mourant éleve juſques dans l'eſprit, ſes yeux éclairés de

Cant. 2.

ſa foi découvrirent la main paternelle qui la frappoit, pour éprouver ſa fidélité & ſa confiance.

Loin d'étendre ſa vue ſur les eſpérances trompeuſes d'un heureux avenir, elle ſe dit mille fois : *Le jour du Seigneur arrive.* Prête de paroître devant le Tribunal de ſa juſtice, elle ſe préſenta ſouvent à celui de ſa miſéricorde, après une exacte recherche de ſes actions & de ſes penſées. Péché, affections au péché, ombres & apparences du péché, elle vous pourſuivoit dans les plus ſecrets replis de ſon ame ! Rien n'échappoit aux ſoins ni aux lumieres de ſa pénitence : elle craignoit tout ; elle peſoit tout au poids du Sanctuaire, comptant pour grand tout ce qui peut déplaire à Dieu, quelque léger qu'il fût en lui-même, & conſidérant, non pas l'importance du commandement, mais la dignité du Dieu qui commande. Ne vous figurez pas ici une foibleſſe de ſcrupule, mais une délicateſſe de vertu, un grand deſir de la pureté, & une humilité profonde. Trois jours lui ſuffiſoient à peine pour régler ſes confeſſions ordinaires ; & combien en prit-elle dans le cours de ſa maladie, pour repaſſer dans l'amertume de ſon ame toutes les années de ſa vie, dérobant, pour ainſi dire, à la douleur de ſes maux, tout le temps qu'elle pouvoit donner au repentir de ſes péchés.

Iſaïe 33.

Vous qui dans vos confeſſions précipitées, n'examinez que la ſurface de votre ame ; qui ne pouvez haïr vos péchés, que vous ne vous donnez pas le temps de connoître ; qui ſous un air de pénitent, portez encore un cœur coupable ;

pable ; qui ne vous préſentez au Sacrement de réconciliation, que pour arracher à l'Egliſe une abſolution qui vous lie encore davantage, & qui ſemble, en retenant une partie de vos fautes, ne dire l'autre que pour appaiſer les remords de vos conſciences ; condamnez-vous aujourd'hui ſur les ſoins & ſur l'exactitude de cette Princeſſe.

Lavée ainſi dans le ſang de l'Agneau, elle prit de nouvelles forces pour ſoutenir des maux préſens, & pour attendre une mort tardive. Quand elle vient en peu de temps cette mort toujours amere & toujours cruelle, on n'a pas le loiſir de la voir avec tout ce qu'elle a d'affreux. Les ſens ont toute leur vigueur, on a, pour ainſi dire, ſon ame encore toute entiere ; on oppoſe à ſes maux une conſtance ramaſſée. La patience ſe ſoutient par le deſir de vivre, ou par l'eſpérance même de mourir. Mais lorſqu'il faut ſouffrir une longue & pénible langueur ; qu'un cœur eſt rempli d'amertume, & devient à charge à lui-même, qu'affoibli du paſſé, accablé du préſent, on eſt encore effrayé de l'avenir ; qu'il eſt à craindre que l'inquiétude & l'impatience ne diminuent un peu la ſoumiſſion & la foi ! Une pénitence continuée n'eſt pas toujours également volontaire, & on eſt las de porter ſa croix, quand il faut la porter ſi loin.

Madame la Dauphine, dans toute ſa tribulation, n'eſt point ſortie des mains de Dieu, ni de l'ordre de ſa Providence : elle a vu ſans murmurer, les débris de ſon corps mortel ; & joignant à la fermeté qu'elle tenoit de la nature, celle que la piété lui avoit

acquiſe, elle a ſenti juſqu'où va la miſere humaine, juſqu'où vont les miſéricordes divines. La maladie ou la ſanté lui devinrent indifférentes. Que demanda-t-elle à Dieu dans ſes prieres? Sa grace, rien de plus. On faiſoit mille vœux pour ſa guériſon: on la prioit d'y joindre ſon intention. *Quelle intention puis-je avoir*, diſoit-elle, *ſinon que la volonté du Seigneur s'accompliſſe?* Quel temps penſez-vous qu'elle vouloit donner à ſes peines? autant qu'il en falloit pour expier ſes péchés. Combien de fois, s'uniſſant en eſprit à Jeſus-Chriſt crucifié, lui offrit elle ſon cœur & ſon mal, afin qu'il fortifiât l'un, & qu'il augmentât ou adoucît l'autre? Combien de fois humiliée, mais non pas abattue, lui dit-elle avec une humble confiance, comme cet homme de
Matth. 8. l'Evangile: *Si vous voulez me guérir, Seigneur, vous le pouvez.* Mais auſſi, combien de fois l'adorant comme ſa fin & ſon principe, diſoit-elle ſes paroles d'un Roi ſoumis & pénitent: ma vie eſt dans ſa volonté: *Vita in*
Pſ. 29. *voluntate ejus.* C'eſt ainſi qu'elle s'élevoit au-deſſus d'elle-même, & de la mort qu'elle craignoit.

La mort qu'elle craignoit! ne fais-je point de tort à ſa religion & à ſon courage, & ne me contredis-je point? Non, Meſſieurs, cette crainte d'amour & de pénitence n'a rien de lâche. Elle ſe regardoit comme une pechereſſe frappée de la main de Dieu. Elle ſçavoit que les Anges, tout ſpirituels & céleſtes qu'ils ſont, ne ſont pas aſſez purs en ſa préſence. Elle avouoit qu'il y a dans la grandeur, quoiqu'innocente, je ne ſçai quel eſprit

d'orgueil & de molleſſe contraire à l'humilité & aux ſouffrances de Jeſus-Chriſt. Auſſi eut-elle recours aux remedes de l'ame, dans le temps qu'elle mépriſoit ceux du corps. Sa conſcience acheva de ſe purifier, & tout l'appareil de la mort ne fit que redoubler ſon zele & ſa componction.

Avec quels ſentimens de reconnoiſſance & d'amour reçut-elle le ſaint Viatique ? Que n'êtes-vous à ma place dans cette chaire, éloquent & pieux Prélat, qui portiez ce pain vivant avec la parole de vie ! Vous l'avez vue, & vous diriez en des termes plus énergiques, que la foi ranimant la nature, elle ſentit vivement la charité de Jeſus-Chriſt : qu'elle le vit au travers des voiles myſtérieux qui le couvrent : qu'elle ſortit comme hors d'elle-même, pour aller au-devant de lui ; qu'après d'inutiles efforts pour ſe relever, retombant comme ſous le poids de la Divinité préſente, par reſpect moins que par foibleſſe, elle reçut ce dernier gage de ſon amour, comme le ſceau de ſa prédeſtination éternelle. *M. Boſſuet, Evêque de Meaux.*

Que ne puis-je vous exprimer avec quelle préſence d'eſprit elle ménagea ce qui lui reſtoit de momens précieux, pour délier les nœuds qui l'attachoient encore au monde ? avec quelle candeur elle ouvrit ſon cœur au Roi, humiliée devant lui, & touchée, non pas de ſa grandeur, de ſa gloire, ou de ſa puiſſance : Dieu ſeul, devant qui elle alloit comparoître, lui paroiſſoit grand ; mais de ſa religion, de ſa juſtice, de ſa bonté, & du mérite de ſa perſonne ? avec quelle dou-

ceur elle leva vers Monſeigneur, ſes yeux mourant & ſes mains tremblantes ? Ses yeux qu'elle avoit toujours arrêtés ſur lui, comme ſur l'unique objet de ſa tendreſſe : ſes mains qu'elle avoit ſi ſouvent levées au Ciel, lorſqu'il s'expoſoit à tous les périls de la guerre, & qu'elle occupoit, dans les tranſports de ſa joie, à lui préparer des couronnes après ſes victoires. S'il reſtoit encore en ſon cœur quelqu'endroit ſenſible, c'étoit à l'amour, à la gloire & plus encore au ſalut de ce Prince.

Tout s'attendriſſoit, tout fondoit en larmes : la ſainte Onction qu'on lui donnoit, les triſtes prieres qu'on faiſoit pour elle, la croix de Jeſus-Chriſt qu'elle embraſſoit, le pardon qu'elle demandoit, tantôt à Dieu, tantôt aux hommes ; la compaſſion qu'on avoit pour elle, & celle qu'on avoit pour ceux qui l'avoient ſervie, cauſoient une douleur qui portoit la conſolation, mais auſſi le trouble dans l'ame ; elle ſeule, Meſſieurs, elle ſeule demeuroit tranquille.

Maîtreſſe de ſon eſprit, & toute occupée de ſes devoirs, du milieu même des horreurs de la mort, elle voulut bénir les jeunes Princes ſes enfans, celui-là même qu'elle croyoit être l'enfant de ſa douleur, & recueillant ſa force avec ſa ſageſſe : *Voyez*, dit-elle, *mes Enfans, l'état où Dieu m'a mis, & que cela vous porte à le ſervir & à le craindre ; rendez au Roi & à Monſeigneur, l'obéiſſance que vous leur devez : ſouvenez-vous du Sang dont vous êtes ſortis, & ne faites rien qui en ſoit indigne.* Princes, qui faites aujourd'hui les eſpé-

rances & les délices de la France, que pourrois-je vous dire de plus touchant ? Puiſſent ces efficaces & ſaintes paroles être éternellement gravées dans votre eſprit ; & dans le temps que, ſous les ordres du Roi, dont le Ciel a toujours béni les armes, un Pere victorieux va, par mille actions éclatantes, vous tracer le chemin de la gloire ; puiſſe le pieux ſouvenir d'une mere infirme & mourante, maintenir dans votre cœur une vive impreſſion de la crainte de Dieu, & de l'humilité chrétienne. *M. le Duc de Bourgogne.*

Vos ſouhaits ſeront accomplis, pieuſe Princeſſe : Fermez, fermez pour jamais vos yeux à la vanité, que vous avez connue & que vous avez mépriſée. Pour nous, mes Freres, ouvrons-les pour la connoître & pour nous en déſabuſer. Quels conſeils nous faut-il ? quelles raiſons ? quels exemples ? Nous voyons mourir tous les jours nos inférieurs, nos égaux, nos Maîtres. Nous portons en nous-mêmes une voix & une réponſe de mort, comme parle l'Apôtre, une ſentence qui ſe prononce & qui s'exécute inceſſamment par l'affoibliſſement & la diminution continuelle de notre vie ; & nous ſommes aveugles & inſenſibles. A la vue de cette mort que nous pleurons, touché de douleur & baigné de larmes, vous reconnûtes votre néant, grand Roi, & vous dites : *C'eſt ainſi que nous finiſſons : Voilà ce qui nous égale tous.* Job, au milieu de ſes infortunes, parloit ainſi : *Celui-ci meurt dans les proſpérités & dans les richeſſes, celui-là dans la miſere & dans l'amertume de ſon ame. Et les uns &* 2. Cor. 1. Job. 9. 21.

les autres dormiront enſemble dans la même pouſſiere. Et vous, lorſque votre grandeur & votre puiſſance ſemblent éclater davantage, vous donnez à votre Cour, & prenez pour vous-même cette leçon ſi ſalutaire.

Pour nous, Meſſieurs, nous voyons ce lugubre appareil, & ces triſtes cérémonies, peut-être ſans fruit & ſans réflexion ſur nous-mêmes. Une triſteſſe ſuperficielle compoſe pour un temps le viſage & la contenance, mais l'eſprit & le cœur n'en ſont pas frappés. Notre penchant nous porte à des idées plus agréables, nous nous livrons à nos plaiſirs, le ſiecle préſent nous entraîne, les bons ou les mauvais ſuccès nous enflent, ou nous inquietent, nous ne penſons ni à la mort, dont Dieu nous menace, ni à l'immortalité qu'il nous promet. Si nous n'étions Chrétiens que pour cette vie, & ſi nous n'eſpérions qu'aux biens de ce monde, nous ſerions peut-être excuſables; mais par la grace de Jeſus-Chriſt, nous ſommes Chrétiens pour l'autre vie, & c'eſt en Dieu ſeul que ſe fondent nos eſpérances.

Oublions donc ce qui n'eſt que périſſable & paſſager, pour nous attacher à ce qui eſt notre partage éternel. Et pour finir par où j'ai commencé, diſons-nous ſans ceſſe, ſelon le conſeil de S. Auguſtin: *Toutes choſes paſſent comme l'ombre*, pour nous exciter à la pénitence, ou pour renouveller notre ferveur, de peur de dire un jour inutilement: *Toutes choſes ont paſſé comme l'ombre*; pour nous reprocher notre oiſiveté, & pour nous plaindre de nos pertes irréparables: Faſſe le Ciel que

nous profitions du temps, des graces, & des exemples que Dieu nous offre, & qu'après nous être unis à lui par la foi, nous jouissions de lui par la charité au siecle des siecles.

ORAISON FUNEBRE

DE MESSIRE

CHARLES DE SAINTE MAURE,

DUC DE MONTAUSIER,

PAIR DE FRANCE.

Sicut ambulavit in conſpectu tuo in veritate, & juſtitia, & recto corde tecum, cuſtodiſti ei miſericordiam gradem.

Comme il a marché devant vous, Seigneur, dans la vérité, dans la juſtice, & dans la droiture de cœur, vous lui avez conſervé votre grande miſéricorde. Au Liv. 3. des Rois, ch. 3.

Mille hoſtias obtulit. Salomon. Ibid. *Apparuit autem Dominus.*

CE fut après un ſolemnel & magnifique Sacrifice, où coula le ſang de mille victimes, dans la ferveur de la priere, en préſence du Dieu d'Iſraël, que Salomon, déjà rempli de ſon eſprit & de ſa ſageſſe, fit cet éloge du Roi ſon pere. Et c'eſt dans la ſolemnité des ſaints Myſteres, parmi les vœux & les ſuffrages des fideles, à la face

de ces Autels, où Jesus-Christ Sauveur du monde, Hostie pure & salutaire, se présente aux yeux de ma foi & s'immole pour les vivans & pour les morts, que j'applique ce même éloge à Très-Haut, Très-Puissant Seigneur, Messire Charles de Sainte Maure, Duc de Montausier, Pair de France, Gouverneur de Normandie, Chevalier des Ordres du Roi, ci-devant Gouverneur de Monseigneur le Dauphin. *Salomoni. Ibid.*

David avoit mérité ces louanges : ce Roi qui se plaisoit dans la vérité, qui marchoit dans les sentiers de la Justice, qui cherchoit le Seigneur dans toute l'étendue de son cœur, qui chantoit dans la paix les Cantiques de Sion, qui brisoit dans la guerre la force des Philistins : ce Roi, selon le cœur de Dieu, observateur de ses ordonnances, zélateur de sa sainte Loi, ami des ames simples & fideles, ennemi des esprits doubles & des mauvais cœurs, pécheur par fragilité, pénitent par réflexion, juste & saint par la grace, & par la miséricorde de Dieu.

Je viens faire revivre ici les mêmes vertus & les mêmes miséricordes ; & vous faire admirer un homme qui ne se détourna jamais de ses devoirs ; qui pour maintenir sa raison, se roidit contre la coutume ; qui n'eut jamais d'autre intérêt que celui de la vérité & de la Justice, & qui ayant eu part à toutes les prospérités du siecle, n'en a point eu à ses corruptions, un homme d'une vertu antique & nouvelle, qui a sçu joindre la politesse du temps à la bonne foi de nos peres, en qui la fortune n'a fait que donner du cré-

dit au mérite ; qui a ſanctifié l'honneur & la probité par les regles & les principes du Chriſtianiſme ; qui s'eſt élevé par une auſtere ſageſſe, au-deſſus des craintes & des complaiſances humaines ; & qui, toujours prêts à donner à la vertu les louanges qui lui ſont dues, a fait craindre à l'iniquité le jugement & la cenſure ; vaillant dans la guerre, ſçavant dans la paix ; reſpecté, parce qu'il étoit juſte ; aimé, parce qu'il étoit bienfaiſant ; & quelquefois craint, parce qu'il étoit ſincere & irréprochable.

C'eſt vous, divine Providence, qui m'avez conduit en ces lieux, pour recevoir les derniers gages de ſon amitié, & pour recueillir les derniers ſoupirs de ſa pénitence. Vous vouliez qu'il me fût connu tout entier, & qu'après avoir vu ſa modération dans les temps heureux de ſa vie, je fuſſe auſſi, dans ſes jours de douleur & d'infirmité, le témoin de ſa patience. Vous avez couronné ſa piété, & vous m'avez deſtiné à honorer ſa mémoire : Faites ſervir à votre gloire les grands exemples qu'il a donnés : & comme vous formiez en lui, par ſa protection, de ſaints deſirs & de bonnes œuvres, inſpirez-moi pour l'édification de mes Auditeurs, d'efficaces & juſtes louanges.

Ne craignez pas, Meſſieurs, que l'amitié, ou la reconnoiſſance me prévienne. Nous parlons devant Dieu en Jeſus-Chriſt, dit l'Apôtre ; & je puis dire comme lui : Vous ſçavez, mes Freres, que la flatterie juſqu'ici n'a pas régné dans les diſcours que je vous ai faits : *Neque enim aliquando fuimus in ſer-*

2. Cor. 2.

mone adulationis, ſicut ſcitis. Oſerois-je dans celui-ci, où la franchiſe & la candeur font le ſujet de nos éloges, employer la fiction & le menſonge? Ce tombeau s'ouvriroit, ces oſſemens ſe rejoindroient, & ſe ranimeroient pour me dire: Pourquoi viens-tu mentir pour moi, qui ne mentis pour perſonne? Ne me rends pas un honneur que je n'ai pas mérité, à moi, qui n'en voulus jamais rendre qu'au vrai mérite. Laiſſe-moi repoſer dans le ſein de la vérité, & ne viens pas troubler ma paix par la flatterie que je hais. Ne diſſimule pas mes défauts, & ne m'attribue pas mes vertus; loue ſeulement la miſéricorde de Dieu, qui a voulu m'humilier par les uns & me ſanctifier par les autres. 1. *Theſſ.* 2.

Je me renferme donc dans les paroles de mon texte, & me deſtine à vous faire voir l'amour de la vérité, le zele de la juſtice, l'eſprit de droiture, qui ſont le caractere de ce grand homme que vous regrettez, & que vous louez avec moi. Si je n'obſerve pas dans ce diſcours tout l'ordre & toutes les regles de l'art, penſez qu'il y a je ne ſçais quoi de déſordonné dans la triſteſſe: que les grands ſujets ſont à charge à ceux qui les traitent, & que c'eſt ici une effuſion de mon cœur, plutôt qu'un ouvrage & une méditation de mon eſprit.

I. PART.

Quoiqu'il n'y ait rien de ſi naturel à l'homme que d'aimer & de connoître la vérité, il n'y a rien qu'il aime moins, & qu'il cherche moins à connoître. Il craint de ſe voir tel qu'il eſt, parce qu'il n'eſt pas tel qu'il devroit être; & pour mettre à couvert ſes défauts,

il couvre & flatte ceux des autres. Le monde ne ſubſiſte plus que par ces complaiſances mutuelles. Il me ſemble que l'eſprit de menſonge que Dieu menaçoit de répandre
3 *Reg.* 22. ſur ſes Prophetes, ſoit répandu ſur tous les hommes. On n'a plus ni le courage de dire la vérité, ni la force de l'écouter. La ſincérité paſſe pour incivilité & pour rudeſſe. Il n'y a preſque plus d'amitié qui ſoit à l'épreuve de la franchiſe d'un ami. L'eſprit fécond en déguiſement, s'étudie à défigurer, ſelon ſes beſoins ou ſes intérêts, tantôt les vices, tantôt les vertus : & la parole, qui eſt l'image de la raiſon, & comme le corps de la vérité, eſt devenue l'organe de la diſſimulation & du menſonge.

Charles de Sainte Maure ſe ſauva, par la miſéricorde de Dieu, de cette corruption commune. Il naquit avec ces inclinations libres & généreuſes, qui affranchiſſent l'ame de toute autre loi, que celle de ſes devoirs. Le Ciel verſa dans ſon eſprit & dans ſon cœur ces principes d'honneur & d'équité, qui font qu'on produit ſans rougir ſes ſentimens & ſes penſées. La feinte ne pouvoit rien ajouter à ſa gloire, & l'art en lui ne pouvoit mieux faire que la nature. Son illuſtre Maiſon, dont l'origine s'eſt perdue dans les obſcurités du temps, lui fourniſſoit depuis ſept cens ans de grands exemples. Il y trouvoit une nobleſſe toujours pure par ſes vertus, toujours utile par ſes ſervices, toujours glorieuſe par ſon rang, par ſes emplois, par ſes alliances. Il voyoit dans l'Hiſtoire ſes ancêtres, tantôt ſoutenant avec éclat les premie-

res dignités du Royaume, tantôt dans l'assemblée des Seigneurs de plusieurs Provinces, s'intéressant pour les droits & pour les libertés des peuples : tantôt allant avec des troupes nombreuses levées à leurs dépens, reprendre les terres que des Seigneurs voisins leur avoient usurpées ; plus touchés de l'honneur que de l'intérêt, aussi peu capables de souffrir une injustice que de la commettre.

Mais il racontoit avec plaisir les services que son aïeul avoit rendus à Henri IV, de glorieuse mémoire, & plus encore les conseils sages & libres qu'il lui donnoit, ajoutant à son réeit : *Que ses Peres avoient toujours été fideles serviteurs des Rois leurs maîtres ; mais qu'ils n'avoient pas été leurs flatteurs : Que cette honnête liberté dont il faisoit profession, étoit un droit acquis, & une possession de famille, & que la vérité étoit venue à lui de pere en fils, comme une portion de son héritage.*

La mort lui enleva, dès les premieres années de son enfance, un pere, dont la perte auroit été irréparable, s'il ne fût tombé sous la conduite d'une mere de l'ancienne Maison de Châteaubriant, qui renonçant d'abord à toute sorte de vanités & de plaisirs, pour vaquer dans une triste & laborieuse viduité, aux affaires de sa famille, & contenant, sous les loix d'une austere vertu, & d'une exacte modestie, une grande beauté, & une florissante jeunesse, sacrifia toutes les douceurs & tout le repos de sa vie, à la fortune & à l'éducation de ses enfans. Charles étoit encore en cet âge, où l'on ne suit que les premiers

inſtincts de la liberté. Un feu que la raiſon n'avoit pas encore modéré, le révoltoit contre la diſcipline & la crainte. Elle réprima par une ſage ſévérité les premieres vivacités de ſon eſprit & les ſaillies naturelles d'une fierté encore naiſſante. Elle le plia avec douceur ſous le joug de l'autorité maternelle, l'accoutumant inſenſiblement à une vie ſimple & patiente ; & comme elle n'eut pas pour lui ces complaiſances foibles qui amolliſſent la raiſon & le courage des enfans, elle ne ſouffrit pas en lui ces délicateſſes, qui affoibliſſent le tempérament & la vigueur du corps & de l'ame.

A Sédan, ſous le Miniſtre du Moulin.

Mais hélas ! elle employa ſes premiers ſoins à lui apprendre les principes d'une fauſſe religion. Egaré dès qu'il entra dans les voies de Dieu ; nourri depuis par les Maîtres même de l'erreur, & dans le ſein, pour a nſi dire, de l'héréſie, il prit une profane nouveauté pour la vénérable antiquité de l'Egliſe. Senſible à tous les malheurs du parti, attentif à tout ce qui flattoit ſes préventions, ſe mêlant, tout enfant qu'il étoit, dans les converſations & les diſputes, il ſuppléoit par ſon ardeur, à ce qui manquoit à ſa connoiſſance ; & dans un âge où l'on ne ſçait pas encore ſa religion, il défendoit déja la ſienne.

O Dieu de vérité, vous n'avez pas fait cet eſprit pour le menſonge ? laiſſez couler ſur lui du ſein de votre gloire, un de ces rayons pénétrans de votre grace lumineuſe, qui portent le vrai dans le fond des cœurs, & ne permettez pas que l'erreur & la vanité le poſſedent. Ou ſi vous laiſſez croître ſes té-

nebres, pour avoir plus de gloire à les diſſiper, gardez-lui une miſéricorde, d'autant plus grande, que ſon zele ardent & ſes intentions ſinceres le juſtifient à lui-même, & qu'il croie faire honneur à la vérité, dans l'hommage même qu'il rend au menſonge.

Vous dirai-je le progrès qu'il fit dans la connoiſſance des Lettres humaines, le goût qu'il eut pour la Poéſie & pour l'Eloquence, dont il apprit non-ſeulement toutes les beautés, mais encore toutes les regles, l'étude qu'il fit de cette noble & ſçavante antiquité, qu'il regardoit comme la ſource de la raiſon & de la politeſſe dans nos ſiecles. Un amour curieux des Livres, une avidité de ſçavoir, une aſſiduité, &, ſi j'oſe le dire, une intempérance de lecture, ont été les paſſions de ſa jeuneſſe. Vous parlerai-je de ces campagnes, où la gloire allumant les premiers feux de ſon courage, il fit voir dans les ſieges de Roſignan & de Caſal, par les ſervices qu'il rendit, ceux que le Prince & la Patrie en pouvoient attendre? Animé par les exploits éclatans d'un frere, dont la réputation ne pouvoit égaler le mérite, il eut part aux louanges que lui donnerent juſtement & ſes ennemis & ſes Maîtres.

La bienſéance & la coutume, & plus encore les devoirs de ſa condition & de ſa naiſſance, l'engagerent à ſe mêler dans la foule des Courtiſans pour révérer la grandeur & la majeſté d'un Roi plein de Religion & de juſtice & pour gagner la faveur & l'eſtime d'un grand Miniſtre, qui connoiſſoit la vertu, & qui diſtribuoit la fortune. On lui dit mille fois que la franchiſe n'étoit pas une vertu de la

Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu.

Cour ; que la vérité n'y faiſoit que des ennemis, qu'il falloit, pour y réuſſir, ſçavoir ſelon les temps, ou déguiſer ſes paſſions, ou flatter celles des autres ; qu'il y avoit un art innocent de ſéparer les penſées d'avec les paroles, & que la probité pouvoit ſouffrir ces complaiſances mutuelles, qui étant devenues volontaires, ne bleſſent preſque plus la bonne foi, & maintiennent la paix & la politeſſe du monde.

Ces conſeils lui parurent lâches. Il alloit porter ſon encens, avec peine, ſur les autels de la fortune, & revenoit chargé du poids des penſées, qu'un ſilence contraint avoit retenues. Ce commerce continuel de menſonges ingénieux pour ſe tromper, injurieux pour ſe nuire, officieux pour ſe corrompre : cette hypocriſie univerſelle, par laquelle chacun travaille à cacher de véritables défauts, ou à produire de fauſſes vertus : ces airs myſtérieux qu'on ſe donne pour couvrir ſon ambition, ou pour relever ſon crédit : tout cet eſprit de diſſimulation, & d'impoſture ne convint pas à ſa vertu. Ne pouvant s'autoriſer encore contre l'uſage, il fit connoître à ſes amis, qu'il alloit à l'armée faire ſa cour par des ſervices effectifs, non pas par des offices inutiles. Qu'il lui coûtoit moins d'expoſer ſa vie, que de diſſimuler ſes ſentimens, & qu'il n'acheteroit jamais ni de faveur, ni de fortune aux dépens de ſa probité.

Sit autem ſermo veſter, eſt, Il ne voulut apprendre d'autre langage, que celui de l'Evangile, oui, oui, non, non, effectif dans ſes réſolutions, fidele dans ſes promeſſes, plus prêt à tenir ſa parole qu'à la

donner, tout vrai dans ſes actions & dans ſa conduite. Auſſi n'eût-il beſoin, pour s'élever dans ſa profeſſion, ni de ſollicitations ni d'artifices. Sa prudence, ſon application, ſa valeur, lui attirerent l'eſtime & la confiance des deux plus renommés Capitaines de ſon temps, qui, dans les guerres d'Allemagne, s'étoient ſervis utilement de ſon ſecours & de ſes conſeils dans la ſuite de leurs victoires.

eſt, non, non. Mat. 5. 37. *Le Duc de Weimar & le Maréchal de Guébriant.*

L'Alſace qui avoit été le théatre de ſes travaux en fut auſſi la récompenſe. Quelle nouvelle matiere de gloire pour lui, l'ennemi redoutable & voiſin : un peuple qui n'étoit qu'à demi ſoumis, le peu de ſecours qu'il pouvoit attendre, une Province qu'on lui donnoit plutôt à conquérir qu'à gouverner : tant de difficultés ne firent qu'animer ſa conſtance ; & par des combats preſque journaliers ayant affermi ſon gouvernement, il le rendit, par ſa modération, un des plus heureux & des plus tranquilles du Royaume.

Il ne revint à la Cour, & ne ſe prévalut ni des louanges, ni des eſpérances qu'on lui donna : il joignit la retenue du jugement à la hardieſſe du courage. Quoiqu'il aimât la gloire, il la cherchoit dans ſes actions, non pas dans le témoignage des hommes. Il n'a voulu contribuer à ſa réputation, autre choſe que ſon mérite. De toutes les vérités, il n'a caché que celles qui lui étoient avantageuſes, & rien n'a jamais pu affoiblir ſa ſincérité, & ſa modeſtie. Nous ſçavons pourtant, Meſſieurs, que jamais ame ne fut plus fiere ni plus intrépide : on le vit à la bataille de Cerné, charger trois fois les ennemis, couvert

de ſang & de pouſſiere, & dreſſer aux pieds de ſon Général, comme un honorable trophée, trois drapeaux qu'il leur enleva. Il parut avec deux cens hommes, durant le ſiege de Briſac, renverſant, ſur les bords du Rhin, deux mille Allemands à la vue de leur armée.

Mais viens-je faire ici l'hiſtoire ſanglante de ſes combats, & mon ſujet n'a-t-il rien de plus édifiant & de plus doux ? Déja ſe formoient dans le Ciel ces nœuds ſacrés, qui devoient unir éternellement ſon cœur à celui de l'incomparable Julie. Déja s'allumoient dans ſon ame ces feux ardens & purs, que la ſageſſe, la beauté, l'eſprit & un mérite univerſel ont coutume de faire naître. L'admiration, l'eſtime, entretenoient cette ſage & vertueuſe paſſion, & plus encore une conformité de mœurs & d'inclinations, qui fait les liaiſons parfaites; même candeur dans leur procédé, même élévation de génie & de courage, même penchant à la vertu au préjudice de la fortune, même fidélité pour tous les devoirs de la vie, même goût pour la converſation, & pour toutes ſortes de Belles-Lettres, même plaiſir à faire du bien; mais parmi tant de reſſemblance, une religion différente.

Julie d'Angennes, depuis Ducheſſe de Montauſier.

Tombez, tombez, voiles importuns, qui lui couvrez la vérité de nos myſteres; & vous, Prêtres de Jeſus-Chriſt, qui, depuis ſi long-temps, offrez à Dieu pour ſon ſalut, & vos vœux & vos Sacrifices, prenez le glaive de ſa parole, & coupez ſagement juſqu'aux racines de l'erreur, que la naiſſance & l'éducation avoient fait croître dans ſon ame. Mais par combien de liens étoit-il retenu ? La chair

& le ſang qui l'attachoient auprès d'une mere qu'il aimoit autant par reconnoiſſance & par raiſon, que par tendreſſe de naturel : certaines vues d'honneur qui lui faiſoient craindre juſqu'aux moindres ſoupçons de changement & d'inconſtance : le pouvoir que prenoit ſur lui une premiere impreſſion de vérité ou de juſtice : les réponſes que les Oracles du parti lui avoient rendues, & les ſoins qu'il avoit pris lui-même de s'aveugler par des lectures dangereuſes, étoient autant d'engagemens qui le lioient à ſa Communion.

Mais auſſi, dans les recherches de ſa foi, il lui avoit échappé quelque doute : la lecture des Hiſtoires de l'Egliſe lui avoit fait entrevoir quelque nouveauté dans ces derniers temps ; des conteſtations & des diſputes qu'il avoit eues, il étoit ſorti, je ne ſçai quelles clartés paſſageres qui avoient laiſſé quelque trace de lumiere dans ſon eſprit. Il n'étoit pas de ces hommes tiedes, à qui Dieu & le ſalut ſont indifférens, qui demeurent ſans mouvement où ils ſont tombés, ſoit au Midi, ſoit au Septentrion, ſelon le langage de l'Ecriture, qui ignorent ce qu'ils croient, & n'ont une religion que par haſard, & non par lumiere. *Eccl.* 11. Il ſçavoit rendre raiſon de ſa foi, comme l'Apôtre le commande ; & la connoiſſance que Dieu lui donna, fut peut-être la récompenſe de ſon zele.

Des lumieres imperceptibles & ſucceſſives diſſiperent une partie de ces nuages dont il étoit environné. Il demanda, & il reçut ; il frappa, & on lui ouvrit : il reconnut dans l'Egliſe de Jeſus-Chriſt une puiſſance de dé-

ciſion, qui nous fait croire ce qu'elle croit, pratiquer ce qu'elle ordonne, tolérer même avec ſoumiſſion ce qu'elle tolere ; & ſe faiſant de cette créance une néceſſité pour toutes les autres : docile, humble, pénitent, ſurmontant le monde par la foi, & la nature par la grace, il alla, ſous la conduite d'un grand Prélat, aux Pieds des Autels aſſujettir ſa raiſon à l'autorité de l'Egliſe, & faire un ſacrifice de ſes erreurs devant les Miniſtres du Dieu de la vérité.

M. Faure, Evêque d'Amiens.

Quels ont été depuis les accroiſſemens de ſa foi ? Avec quelle reconnoiſſance & quelle joie chantoit-il au Seigneur le Cantique de ſa délivrance ? Avec quel zele exhortoit-il quelques-uns de ſes domeſtiques à rentrer comme lui, dans le bercail de Jeſus-Chriſt, leur fourniſſant & des livres & les raiſons les plus propres à les convaincre ? Avec quelle douceur & quelle charité conſoloit-il en ſes derniers temps, quelques-uns de ſes amis dont il voyoit la conſcience irréſolue & inquiete ? Il les touchoit par ſes conſeils & par ſa propre expérience, il leur racontoit ſes combats, pour les exciter à gagner ſur eux la même victoire : & pour gagner leur opiniâtreté, il déploroit en leur préſence la ſienne propre.

Je ne vous dirai pas, Meſſieurs, les commandemens & les emplois de confiance qu'on lui deſtina, les ſolemnités de ſon mariage, où toute la France s'intéreſſa, les Gouvernemens & les Charges, dont il fut pourvu dans des conjonctures où il étoit difficile de les ſoutenir. N'attendez pas que je vous le repréſente ſe dérobant aux premieres tendreſſes

d'un chaſte mariage, pour aller chercher la gloire, ſous les ordres d'un Prince toujours prêt à combattre, toujours aſſuré de vaincre. Je ne viens pas non plus vous le faire voir conduiſant le Légat de Sa Sainteté, montrant des vertus de l'ancienne Rome aux Prélats de la nouvelle, & faiſant admirer à cette Nation, une judicieuſe ſincérité, qui valoit mieux que ſes ſubtilités & ſes adreſſes. *Feu M. le Prince.*

Il eſt temps de venir au point de ſa réputation & de ſa gloire. Dieu, dont la providence veille au bonheur de ce Royaume, l'appella à l'inſtruction & à la conduite de Monſeigneur le Dauphin, & cette même Sageſſe, qui, ſelon l'Ecriture, fait régner les Rois, lui apprit l'art de former une ame royale. Que lui manquoit-il pour un ſi glorieux, mais ſi difficile miniſtere? Du ſçavoir; il avoit acquis par ſes lectures continuelles, des habitudes dans tous les pays & dans tous les ſiecles: il étoit devenu, pour ainſi dire, le ſpectateur & le témoin de la conduite de tous les Princes: il avoit aſſiſté à leurs conſeils & à leurs combats: il connoiſſoit toutes les routes de la vertu & de la gloire ancienne & nouvelle. De la probité? rien n'étoit plus connu que ſon équité, ſon déſintéreſſement, & la religion de ſa parole. Il pouvoit inſtruire ſans ſe rétracter, & ſans ſe condamner ſoi-même, ſes exemples n'affoibliſſoient pas ſes préceptes, & il n'avoit point à juſtifier au Prince ni aux Courtiſans la contrariété de ſes mœurs & de ſes regles. La piété? il avoit connu Dieu, & l'avoit toujours glorifié; il avoit regardé le libertinage comme un monſtre, & dans la Cour *Prov. 8.*

& dans les armées. Il avoit appris dans la Loi de Dieu, ce qu'elle défend & ce qu'elle ordonne: cenſeur zélé des vices, ſans aigreur, ſans indiſcrétion: Chrétien de bonne foi, ſans ſuperſtition, ſans hypocriſie.

Le Roi, qui dans ſes choix, en faiſant juſtice au mérite, a toujours fait honneur à ſa ſageſſe, s'applaudit même de celui-ci. Avec quelle confiance le ſubſtitua-t-il en ſa place, dans l'un de ſes plus importans & plus indiſpenſables devoirs? Avec quel bonté voulut-il remettre lui-même ce dépôt ſacré en des mains ſi pures & ſi fideles? Ayant ſur lui tout le gouvernement de ſon peuple, il lui donna toute la conduite de ſon fils, il lui recommanda le ſoin de l'inſtruction, & ſe chargea des grands exemples, il voulut que le ſiecle préſent jouit de la félicité de ſon regne, & laiſſât à la conſcience & à l'habileté de ce prudent Gouverneur, les eſpérances du ſiecle à venir.

Auſſi, quelle reconnoiſſance fut la ſienne? Il ſacrifia ſes plaiſirs, ſes intérêts & ſa liberté; il ne penſa plus qu'à ce jeune Prince, il n'eut plus de cœur que pour lui. De peur de s'amollir par la tendreſſe, il emprunta l'autorité du Roi; de peur de rebuter par l'auſtérité des préceptes, il prit les entrailles du pere, & par ce juſte tempérament, il avançoit en lui les fruits de la raiſon, & corrigeoit les défauts de l'âge.

Sa principale application fut de l'accoutumer à connoître & à ſouffrir la vérité. Il ſçavoit que les grands naiſſent avec certaines délicateſſes qui retiennent dans un timide reſ-

pect les Courtiſans qui les approchent : qu'on ne leur préſentent jamais des miroirs fideles ; qu'avant qu'ils ſçachent qu'ils ſont hommes, & qu'ils ſont pécheurs, on leur apprend qu'ils ont des Sujets, & qu'ils ſont les Maîtres du monde.

Plus le Prince qu'il gouvernoit avoit de bonté & de docilité naturelle, plus il éloignoit tout ce qui pouvoit le corrompre. Combien de fois arrêta-t-il une flatterie qui, comme un ſerpent tortueux, alloit ſe gliſſer dans ſon ame ? Combien de fois éteignit-il l'encens dont la douce & maligne odeur auroit empoiſonné une imagination encore tendre ? Combien de fois lui fit-il faire la différence d'un ami d'avec un flatteur ? Combien de fois leva-t-il d'une main ſévere les premiers voiles qu'une Cour artificieuſe alloit mettre devant ſes yeux, pour lui cacher quelque vérité ou quelque devoir ?

Permettez que je me le repréſente ici comme ce Cavalier que vit Saint Jean dans l'Apocalypſe : il s'appelloit fidele & véritable : *Fidelis & verax* ; montrant à cet auguſte Enfant les ſources du vrai & du faux, & lui formant dans le monde, que Saint Auguſtin appelle la région des fauſſetés & des menſonges, une ame innocente & ſincere. Il portoit pluſieurs couronnes, lui expliquant, par ſon inſtruction, la difference des bons & des mauvais regnes. Il tenoit en ſes mains un glaive luiſant, pour couper les filets de ſes paſſions naiſſantes, & les diſcours & les exemples qui pourroient les entretenir. Voilà quel étoit ſon amour pour la vérité : voyons

Apoc. 19.

quel étoit ſon zele pour la juſtice.

II. PART. Il eſt difficile, quand on aime la vérité, qu'on n'aie auſſi du zele pour la juſtice, tant par cette union qui lie toutes les vertus, que par certaines regles d'ordre & de proportion, que l'eſprit cherche dans les actions auſſi-bien que dans les paroles. Ces deux inclinations furent également fortes en Monſieur de Montauſier.

Il y avoit dans ſon cœur une loi d'équité ſévere, qui le portoit à réſiſter à toutes les paſſions déſordonnées des hommes, & à rendre à chacun, ou le ſervice, ou l'honneur, ou la protection qu'il pouvoit eſpérer de lui. On le vit dans la jeuneſſe, ſe faiſant une eſpece de crédit & d'autorité du fond de ſes bonnes intentions, pour s'oppoſer aux déſordres, pour arrêter la fraude & la violence, & pour réduire tout à la diſcipline; ſupportant lui-même avec conſtance toutes les fatigues & toutes les contraintes que lui impoſoient dans les bornes de ſa profeſſion, la raiſon & l'ordre.

Cet eſprit de juſtice n'a fait que croître avec ſon bonheur. Pour avoir ſa protection, c'étoit aſſez d'être malheureux. Quelqu'inconnu qu'on fût on n'avoit beſoin d'autre recommandation auprès de lui, que de celle que porte avec ſoi la vertu & l'innocence perſécutée. Il n'avoit pas de ces froides indifférences, ni de ces foibles ménagemens, qui font qu'on abandonne les affaires d'autrui, pour ne s'en pas faire à ſoi-même. Par-tout où ſe pouvoit étendre ſon pouvoir, l'oppreſſion & l'injuſtice n'étoient pas libres: celui-

là

là ne pouvoit s'assurer de son repos qui troubloit le repos des autres. A-t-il craint d'irriter les Puissans, quand il a pu secourir les foibles? A-t-il plié sous la grandeur, lorsqu'elle s'est trouvée injuste? A-t-il manqué de hardiesse, & lui a-t-il fallu d'autre droit que celui de la protection & de la charité commune, quand il a pu défendre les gens de bien?

N'a-t-il pas eu, dans la licence même de la guerre, une constante & scrupuleuse retenue, dans un temps où la confusion régnoit encore dans les armées, où l'on croyoit que le soldat devoit s'enrichir, non-seulement des dépouilles de l'ennemi, mais encore de celles des peuples; & où, par des condescendances nécessaires, on pardonnoit un peu d'avarice & de dureté pour entretenir le courage & la bonne humeur des gens de guerre? Il ne s'en tint pas à ces coutumes, il se régla sur une prudente équité, non pas sur un barbare droit des armes; modeste, désintéressé, songeant à des acquisitions d'honneur & de gloire, non pas aux biens & aux commodités de la vie; généreux pour les autres, sévere & dur à lui-même, & partageant avec les moindres Officiers ses biens par la libéralité, & leurs fatigues par constance.

Il eut même des égards pour les ennemis, ne croyant pas que tout ce qui étoit permis fût expédient, & disant quelquefois: *Faisons-leur craindre notre valeur, non pas notre cupidité.*

Aussi ne laissa-t-il jamais après lui des traces funestes des passages; & sa conscience lui rendant justice à son tour, il n'eut pas besoin de réparer, sur ses vieux ans, les torts qu'il

avoit faits en ſa jeuneſſe, ni de reſtituer aux enfans ce qu'ils avoient autrefois injuſtement exigé des peres.

Quelle penſez-vous que fut ſon occupation dans ſes Gouvernemens ? La juſtice. Plein des maximes d'honneur & de probité, dont il ſçavoit toutes les Loix, il retenoit la Nobleſſe dans l'ordre ; il étouffoit les querelles dans leur naiſſance, gagnant les uns par perſuaſion, arrêtant les autres par autorité, compenſant les ſatisfactions avec les injures, rendant à l'honneur & au droit de chacun ce que l'avarice ou la colere en avoit ôté, mettant les uns à couvert de l'inſulte, & les autres hors d'état de nuire. Il coupoit ainſi par une équité déciſive, ſans préoccupation & ſans intérêt, les racines des haines & des procès, & portoit par-tout la modération de la paix, qui eſt le fruit de la juſtice.

Mais quel fut ſon zele & ſa vigilance dans les calamités publiques ? Il jouiſſoit à la Cour de la douceur du repos, & de la gloire où le Ciel venoit d'élever ſa famille, lorſqu'un mal funeſte & contagieux ſe répandit & s'échauffa dans les Villes principales de Normandie : ſoit que l'intempérie des ſaiſons eût laiſſé dans les airs quelque maligne impreſſion, ſoit qu'un commerce fatal y eût apporté des Pays éloignés avec de fragiles richeſſes, des ſemences de maladie & de mort, ſoit que l'Ange de Dieu eût étendu ſa main pour frapper cette malheureuſe Province. Il y accourut. Dans cette affliction, qui dérange tout, où d'ordinaire on eſt perdu, parce qu'on eſt abandonné, où chacun occupé de ſes propres

craintes, oublie les malheurs d'autrui, & où l'horreur d'une mort prochaine ſemble juſtifier les infidélités que l'on ſe fait les uns aux autres : la raiſon fit en lui ce que ne fait ordinairement ni le ſang, ni la nature. Il répondit à ceux qui lui repréſentoient ſes dangers : *Qu'il devoit l'ordre & la protection à ce peuple. Qu'étant établi pour le gouverner, il l'étoit auſſi pour le ſecourir, & que ſa vie ne lui étoit pas plus précieuſe que ſon devoir.* Il ranima les Citoyens par ſa préſence, les excitant à s'entr'aider par des offices mutuels, & par une exacte police, qui coupoit les communications mortelles, pour en ouvrir des ſalutaires, il ſauva ce peuple qui avoit perdu toute eſpérance de ſanté, & toute meſure de prudence.

Mais à quoi m'arrêtai-je, Meſſieurs, n'ai-je pas de plus nobles idées à vous donner de ſa vertu ? Si la fidélité eſt une juſtice que chacun doit à ſon Souverain, quel ſujet en a jamais fourni de plus grands exemples ? Que ne puis-je vous exprimer les ſentimens d'admiration, de vénération, &, ſi je l'oſe dire, de tendreſſe, qu'il a eus pour le Roi ? Par combien de liens tenoit-il à lui ? Tantôt il recueilloit tous ſes bienfaits dans ſon eſprit, pour multiplier ſa reconnoiſſance. Tantôt il penſoit à ſes expéditions militaires, pour faire le récit de ſes travaux, & pour compter le nombre de ſes victoires. Tantôt il le voyoit au milieu de ſa magnificence & de ſa ſplendeur, pour s'éblouir de ſa majeſté, & ſe réjouir de ſa gloire ; & quelquefois il ſe dépouilloit de toute idée de ſa puiſſance & de ſa grandeur, pour avoir le plaiſir d'honorer gratuitement

le mérite de ſa perſonne. Que ne puis-je vous repréſenter la forte paſſion qu'il eut pour l'Etat, dont les intérêts lui furent plus chers & plus ſenſibles que les ſiens propres? quelle étoit ſon indignation contre ceux à qui le bien public eſt indifférent, & qui ne ſe comptant & ne ſe regardant qu'eux-même, ſans honneur & ſans charité abondonnent au haſard le reſte du monde?

Dans le cours de ces fatales années, où la diſcorde alluma dans le ſein de la France le feu de tant de paſſions, qui firent tant de malheureux & tant de coupables: Ne craignez pas, Meſſieurs, je parle d'un homme ſage, qui ne ſortit jamais de ſes devoirs, qui n'a beſoin de grace, ni d'apologie, & de qui il n'y a point eu d'erreurs à plaindre, ni de faute à juſtifier: ſa fidélité fut inébranlable. Retiré dans la Province de Saintonge, où ſe formoient déjà des factions, il les arrêta par ſa vigilance, & par ſon courage. Les ſollicitations d'un Prince qui l'honoroit de ſa bienveillance, les mécontentemens qu'il avoit reçus du Miniſtre, ne purent jamais le toucher. Il ſurmonta ces deux tentations délicates; & lui ſeul peut-être a la gloire d'avoir réſiſté tout-d'un-coup, pour le ſervice de ſon Maître, à la force de l'amitié, & au plaiſir de la vengeance. Il gagna la Nobleſſe déjà preſque demi-ſéduite: il fit des ſieges, donna des combats, prit des Villes, & prodigua ſon ſang & ſa vie, pour aſſurer au Roi cette Province, que ſa ſituation & les conjonctures du temps avoient rendue très-importante.

Quelle juſtice lui rendit-on? On approuva

ſes ſervices, & bientôt on les oublia. Dans ces jours de confuſion & de trouble, où les graces tomboient ſur ceux qui ſçavoient à propos ſe faire ſoupçonner, ou ſe faire craindre, on le négligea comme un ſerviteur qu'on ne pouvoit perdre : & l'on ne ſongea pas à ſa fortune, parce qu'on n'avoit rien à craindre de ſa vertu. Mais ſa conſtance le ſoutint, & la Providence de Dieu réſervoit au Roi l'honneur de récompenſer cette ame fidelle.

Deſcendons à l'équité de ſon cœur dans ſa conduite particuliere. Quels furent ſes ſentimens pour ſes amis ? Ici ſe réveille ma reconnoiſſance, mes entrailles s'émeuvent, & l'image d'un bonheur dont je jouiſſois, me fait ſouvenir que je l'ai perdu. Sa bonté prévint pour cette fois ſon jugement : d'ailleurs ſon amitié ne ſe donnoit point au haſard, c'étoit le prix de ſon eſtime. Elle ne s'affoibliſſoit jamais, ni par le temps ni par l'abſence, & rien ne dérangeoit dans ſon cœur ce que le mérite y avoit une fois placé. On ne craignoit point avec lui les inégalités, ni les défiances ; il ne ſçavoit ſe démentir, & ſa bonne foi ſembloit lui répondre de celle des autres. Quelque indulgence qu'il eût pour ceux qu'il aimoit, il ne s'aveugloit pas ſur leurs défauts : également ſincere & charitable, il avoit le courage de les reprendre, ou le plaiſir de les excuſer. Fidele dans leurs diſgraces, il oſa les louer & les ſervir en des temps où les autres n'oſoient preſque pas les plaindre. Dans leurs proſpérités, il eſtima leur modération, & ſe réſerva le droit de les avertir de leur orgueil. Il leur laiſſoit,

dans l'agréable commerce qu'il avoit avec eux, toute la liberté qu'il prenoit lui-même de soutenir leurs opinions, & ne leur interdisoit que la flatterie.

Avec quelle chaleur s'intéressoit-il à leurs satisfactions ou à leurs peines? Les a-t-il jamais amusés par des caresses, quand ils ont attendu de lui des offices effectifs? Qui est-ce qui a jamais porté plus de vœux & plus de prieres au pied du Trône? J'ai cet avantage dans ce discours, qu'il n'y a personne ici de ceux qui on eu part à son amitié, qui ne reconnoisse & qui n'ait ressenti ce que je dis.

Vous le sçavez, nobles génies, qui cultivez votre esprit, & qui rendez à Dieu, le Seigneur des Sciences, l'hommage de vos pensées. Vous avez été souvent surpris & de ses bontés, & de ses lumieres. Il pesoit les esprits, & donnoit à chacun le rang qu'il méritoit. Personne ne connut mieux l'excellence de leurs ouvrages, & personne ne sçut mieux les estimer. Il les encourageoit, & tâchoit de les rendre utiles. Il leur procura souvent les graces du Roi, & leur donna toujours ce qui étoit en ses mains, & ce qu'ils aiment quelquefois davantage, la louange & la gloire.

Combien étoit-il juste & charitable à l'égard de ses domestiques! Chez lui les races se perpétuoient, les peres laissoient, comme un héritage à leurs enfans, la protection d'un si bon Maître. Environné d'une foule de serviteurs, il cherchoit à chacun une fortune qui leur fût propre. Désintéressé pour lui, empressé pour eux, il ne sentoit jamais mieux son bonheur,

que lorſqu'il pouvoit faire le leur. Le nombre pouvoit être à charge à ſa dépenſe, mais non pas à ſa généroſité. Il ſçavoit bien qu'il n'avoit pas beſoin de tout ce monde, mais il croyoit que tout ce monde avoit beſoin de lui, & il le gardoit moins pour ſervir d'éclat à ſa grandeur, que pour ſervir de matiere à ſa bonté.

De ce même principe naiſſoit ſon amour pour les pauvres. Aux termes de l'Ecriture, l'aumône eſt une juſtice. Ce que nous appellons un don, le Sage le nomme une dette; & la meſure de la miſéricorde que nous attendons, eſt la miſéricorde que nous aurons faite. Pénétré de ces vérités, il répandoit abondamment ſur toute ſorte de miſérables les ſecours de ſa charité. Il n'attendit pas à la mort à conſacrer à Jeſus-Chriſt une partie de ſes richeſſes: il ſçavoit qu'une charité tardive, ſelon les Peres de l'Egliſe, avoit plus d'avarice que de piété, qu'il faut exécuter ſoi-même ſon Teſtament & ſes legs pieux, & faire un ſacrifice de religion, & une diſtribution volontaire de ſes aumônes.

Que ne puis-je révéler les ſecrets de ſa charité! Vous verriez ici l'éducation d'une fille, à qui la pauvreté pouvoit donner de mauvais conſeils: là les études d'un pupille, que Dieu, par le moyen de ſa charité, a conduit aux fonctions de ſon Sacerdoce: ici une Nobleſſe indigente pouſſée par ſes charitables ſecours au ſervice du Prince & de la Patrie; là un mérite naiſſant, qu'auroit accablé le poids de ſa mauvaiſe fortune, relevé par ſes libéralités. Sortez de ces retraites, où la

miſere & la honte vous cachent, familles infortunées, & dites-nous par quelles adreſſes il fit couler juſqu'à vous ſes aſſiſtances imprévues. Et vous, aſyles ſacrés des diſgraces de la nature ou de la fortune, monumens éternels de ſa piété, Hôpitaux dreſſés par ſes ſoins & par ſes bienfaits dans les Villes de ſes Gouvernemens, pour les mettre à couvert d'une importune mendicité, faites retentir juſqu'au Ciel les vœux & les prieres des pauvres que vous renfermez. Voilà ſa juſtice, Meſſieurs, il ne me reſte plus qu'à vous montrer ſon eſprit de droiture.

II. PART. *Pſal.* 111. *Ibid.* *Pſ.* 63. *Pſ.* 96.

La droiture eſt une pureté de motif & d'intention qui donne la forme & la perfection à la vertu, & qui attache l'ame au bien pour le bien même. C'eſt à cette génération ſimple & droite, que l'Eſprit de Dieu promet, dans ſes Ecritures, tantôt les bénédictions qu'il verſe ſur ceux qui le craignent, tantôt les lumieres qu'il tire quand il veut du ſein des ténebres; tantôt le plaiſir des approbations & des louanges; tantôt la joie d'une tranquille conſcience. C'eſt ici la gloire de mon ſujet. Quel homme eſt jamais moins entré dans les voies obliques des paſſions & des intérêts, que celui que nous regrettons? La connoiſſance de ſes devoirs lui ſervoit de raiſon pour les accomplir, & ſes intentions étoient toujours auſſi bonnes que ſes actions. Quelles furent donc ſes regles? L'ambition, ſelon lui, n'avoit rien de noble; elle conduiſoit la vertu par des moyens, & à des fins qui ſont ſouvent indignes d'elle; il diſoit quelque fois: *Que les ambitieux qu'on loue tant, étoient des glorieux*

qui ſont des baſſeſſes, ou des mercenaires qui veulent être payés. Auſſi n'eut-il jamais en vue de bien faire pour être heureux ; & ce qui le conduiſit aux charges & aux dignités, il le fit pour les mériter, & non pas pour les obtenir.

L'intérêt & l'amour du bien ne purent jamais le tenter ; & dans tout le cours de ſa vie, il n'eut ni le ſoin ni le deſir d'en acquérir. La ſucceſſion d'une tante, Dame d'honneur d'une grande Reine, ſembloit devoir groſſir le patrimoine de ſes peres : mais rebuté des affaires & des procès, dont ſon eſprit étoit incapable, il relâcha ce qu'on voulut, & crut que c'étoit un gain que de ſavoir perdre. Contraint de racheter ſa liberté, après une longue priſon durant les guerres d'Allemagne, il employa & ſon argent & ſon crédit, pour ramener les Officiers qu'abandonnoit à leur triſte captivité, l'indigence ou l'avarice de leurs familles. *Madame de Braſſac.*

Deux principes le firent agir, la probité, la religion : l'une lui donnoit le deſir d'être utile, l'autre le portoit à travailler à ſon ſalut. Quels ſinceres enſeignemens a-t-il donnés à Monſeigneur pour le bien public, & pour ſa gloire ? Il n'y a rien de ſi difficile que d'élever un jeune Prince, qui eſt né pour la royauté. Il faut lui inſpirer de la hardieſſe ſans préſomption, lui faire ſentir ce qu'il doit être, & lui faire connoître ce qu'il eſt. Il ſuffit de lui faire voir en éloignement le trône où il doit être aſſis, & de lui eſſayer, pour ainſi dire, la Couronne, afin qu'il ſçache la porter quand la Providence de Dieu la fera tomber ſur ſa tête. Il eſt néceſſaire de lui donner tout enſemble les vertus d'un Roi, & cel-

les d'un particulier ; lui montrer la gloire du commandement, & le mérite de l'obéiſſance, & lui apprendre à dire comme ce Centenier de l'Evangile : *Homo ſum ſub poteſtate conſtitutus, habens, ſub me milites, & dico huic : Vade & vadit.* Je vois des peuples ſous ma puiſſance, mais j'ai une puiſſance au-deſſus de moi : je commande des armées, mais j'exécute ce qu'on m'ordonne : j'ai des Sujets, mais j'ai un Maître.

Matth. 8.

C'étoient les enſeignemens que lui donnoit M. le Duc de Montauſier. Il lui inſpiroit la modération, en lui élevant le courage. Il lui formoit ce cœur docile, que Salomon demandoit à Dieu pour la conduite de ſon peuple. Il lui marquoit les juſtes meſures de ſa grandeur, en l'inſtruiſant de ce qu'un Roi doit à ſes ſujets, & de ce qu'un fils doit à ſon pere.

Combien de fois lui a-t-il dit que la fin principale, & la premiere loi du gouvernement étoit le bonheur des peuples. Que la vérité & la fidélité ſont les vertus eſſentielles des Princes, qui ſont les images du vrai Dieu, & les arbitres de la foi publique ; & que les plus grands Royaumes & les plus longs regnes n'étant devant Dieu qu'un point de grandeur & un moment de durée, les Souverains doivent apprendre à être doux & modérés dans leur puiſſance, & ſoupirer après une gloire toute immortelle, & toute divine. Que ne m'eſt-il permis d'expoſer ici ſes ſages & ſaintes maximes que ſa fidélité lui fit écrire, que la modeſtie lui a fait cacher, & qui paroiſſent, ſelon ſes deſirs, avec plus d'éclat dans la vie du Prince qui les pratiques, ſoit

qu'il aille lancer la foudre que le Roi lui a miſe en main, ſoit qu'il vienne jouir de la gloire qu'il s'eſt acquiſe ? Rappellez en votre mémoire avec quelle tendre & ſenſible joie il recueillit ce qu'il avoit ſemé dans l'ame de ce jeune Vainqueur, louant ſa bonté & ſa douceur, ſa libéralité, ſa religion & ſa juſtice, le félicitant de ſes vertus, tandis que les autres le félicitoient de ſes victoires.

N'étoit-ce pas ce même eſprit de probité qui le pouſſoit à donner tant de bons avis, & de ſalutaires conſeils ? Il eût voulu corriger tous les abus, & réformer tous les défauts qu'il connoiſſoit, ſur les idées de perfection que ſa ſageſſe lui avoit faites. Son âge, ſon crédit, ſes dignités, & je ne ſçai quoi d'auſtere & de vénérable dans ſes mœurs & dans ſa perſonne, lui avoient acquis une eſpece d'autorité univerſelle, contre laquelle le monde n'oſoit reclamer.

Ceux mêmes qui pouvoient ne pas aimer ſon zele, étoient obligés de le louer, & trouvoient de la vertu dans ſes défauts mêmes. On pouvoit jetter dans ſon ame quelques fauſſes impreſſions ; mais il ſuivoit toujours du moins l'ombre de la vérité & de la juſtice : & quelque aſcendant qu'on eût ſur lui, on pouvoit le prévenir, mais on ne pouvoit le corrompre. S'il diſputoit avec ardeur, ce n'eſt pas qu'il voulût aſſujettir le monde à ſes opinions, mais le réduire à la vérité qu'il connoiſſoit, ou que du moins il croyoit connoître. Attaché à ſes ſentimens par perſuaſion, & non par caprice ; ſouvent contraire aux avis des autres, parce que ſouvent ils étoient

injuſtes ou déraiſonnables, conſervant toujours dans les chaleurs & dans les vivacités de ſon eſprit, la bonté & la tendreſſe même de ſon cœur.

Si ſa droiture fut le motif de tant de vertus, ſa religion fut le motif & la cauſe de ſa droiture. Ne vous figurez pas une dévotion de ſpirituels imaginaires, qui ſe nourrit de réflexions & qui laiſſe les ſaintes pratiques. Sa foi étoit comme ſon cœur, ſimple & ſolide. Ne penſez pas à cette vaine & faſtueuſe religion, qui ſe répand toute au-dehors, & qui n'a que le corps & la ſuperficie des bonnes œuvres; tout étoit intérieur en lui. Loin d'ici cette piété d'imitation & de complaiſance, qui porte dans le Sanctuaire des vœux intéreſſés & profanes, qui ſous un feint amour de Dieu, couvrant les deſirs & les eſpérances du ſiecle, fait ſervir les Myſteres & les Sacremens de Jeſus-Chriſt à l'ambition & à la fortune des pécheurs par une affectation ſacrilege. Qui de vous oſeroit le ſoupçonner de reſpect humain, ou d'hypocriſie?

Il cherchoit Dieu, ſelon le conſeil de l'Apôtre, dans la ſimplicité & la ſincérité de ſon cœur. Y eut-il jamais une foi plus vive que la ſienne? On eût dit qu'il voyoit à découvert les vérités du Chriſtianiſme, tant il en étoit perſuadé. Il les croyoit & les aimoit. L'inſenſé ferma devant lui ſes levres impies, & tenant ſous un ſilence forcé ſes vaines & ſacrileges penſées, ſe contenta de dire en ſon cœur: Il n'y a point de Dieu. Il aſſiſtoit tous les jours au S. Sacrifice; & ſon attention

tion & sa modestie imprimoient le respect aux ames les moins touchées de la révérence du lieu, & de la sainteté du culte. Nous l'avons vu, frappé de ces murmures importuns, qui interrompent les oraisons des fideles, & troublent dans la Maison de Dieu, le vénérable silence des saints Mysteres, se lever avec indignation; & faisant l'Office des anciens Diacres de l'Eglise, ordonner qu'on fléchît les genoux, & qu'on se tût devant la Majesté présente, qui pour être cachée n'en étoit pas moins redoutable.

Y eut-il jamais d'adoration plus spirituelle & plus véritable, que celle qu'il rendoit à Dieu? Il le reconnoissoit comme sa fin & son origine; & quoiqu'il eût pour lui cet amour de préférence que lui donnoit un empire absolu sur ses volontés, il se reprochoit de n'avoir pas pour lui toute la tendresse & toute la sensibilité qu'il ressentoit pour ses amis. Avec quelle effusion de cœur lui exprimoit-il ses nécessités spirituelles, & celles de sa famille, dans ses prieres pures & tendres qu'il avoit composées lui-même pour implorer ses miséricordes, ou pour lui offrir ses vœux & ses reconnoissances?

D'où puisoit-il toutes ces lumieres? De la Loi, qui en est la source éternelle. Il avoit lu cent treize fois le Nouveau Testament de Jesus-Christ avec application & avec respect. Ministres de sa Parole destinés à la dispenser à ses peuples, l'avons-nous lue, l'avons-nous méditée si souvent? les premiers Chrétiens faisoient autrefois enterrer avec eux les Livres des Evangiles, portant jusques dans le tom-

beau, le tréſor de leur foi, & le gage de leur réſurrection éternelle; & celui que nous louons aujourd'hui les tint juſqu'à ſa mort entre ſes mains, & voulut expirer, pour ainſi dire, dans le ſein de la vérité & de la miſéricorde de Jeſus-Chriſt.

C'eſt ici, Meſſieurs, l'endroit ſenſible de mon diſcours. Ne craignez pas pourtant que je me livre à ma douleur. J'ai vu cette grande miſéricorde que Dieu lui avoit réſervée, & j'ai pour moi toutes les conſolations de la foi, & de l'eſpérance des Ecritures: dans la gloire d'une réputation, qu'une vertu conſommée lui avoit acquiſe, & que l'envie n'oſoit plus lui diſputer: dans une vigueur d'eſprit & de corps, que l'âge & les maladies ſembloient avoir juſques là reſpectée, il tombe tout-à-coup dans ces ennuyeuſes douleurs où l'on ſouffre ſans ſecours & ſans intervalle. La reſpiration qui nous fait vivre, le fait mourir à tous momens. Les nuits plus triſtes que les jours, lui ôtent la douceur de la compagnie & ne lui donnent pas celle du repos. Il ne peut ni s'étendre ſur ſa croix, ni trouver de ſituation, ni de remede qui le ſoulage. Quels furent ſes ſentimens de piété dans ce temps de langueur & de patience!

Quel mépris du monde & de ſes vanités! Il comptoit ſes proſpérités temporelles, dont il avoit toujours ſenti & le néant & le danger: & s'écrioit en ſoupirant: *Seroit-il poſſible, mon Dieu, que ce fût là ma récompenſe!* Quelle horreur! mais quel répentir du péché! il repaſſoit les années de ſa vie dans l'amertume de ſon ame, & ſe réveillant dans

ſes reflexions de pénitence : *Quatre-vingt ans*, diſoit-il *quatre-vingt ans, Seigneur paſſés à vous offenſer !* Quelquefois ſe défiant de ſon propre cœur, & craignant qu'il ne fût pas aſſez profondément touché, il diſoit : *Vous m'avez appris dans vos Ecritures, que le cœur de l'homme eſt impénétrable ; le mien n'auroit-il de pli & de repli que pour vous, vous tromperois-je, me tromperois-je, ô mon Dieu ?* Une ſainte frayeur des jugemens divins le ſaiſiſſoit. On voyoit ſa foi dans ſes yeux & dans ſes paroles : La confiance Chrétienne venant au ſecours : *J'approche*, ajoutoit-il, *du Trône de votre grace, je vous amene un pécheur, qui ne mérite point de pardon, mais vous m'ordonnez de le demander ; la miſéricorde en vous eſt au-deſſus du jugement ; le Sang de votre Fils n'eſt-il pas répandu pour moi, & n'eſt-ce pas ſa fonction d'effacer les péchés du monde ?*

Dans cette ferveur de piété, les heures fatales s'avancent. Encore un coup, divine Providence, étois-je attendu, étois-je deſtiné à être le témoin, & comme le Miniſtre de ſon Sacrifice ? Je vis ce viſage que la crainte de la mort ne fit point pâlir, ces yeux qui chercherent la Croix de J. C. & ces levres qui la baiſerent. Je vis un cœur briſé de douleur dans le Tribunal de la Pénitence, pénétré de reconnoiſſance & d'amour à la vue du ſaint Viatique, touché des ſaintes onctions & des prieres de l'Egliſe. Je vis un Iſaac, levant avec peine ſes mains paternelles, pour bénir une fille, que la nature & la piété ont attachée à tous ſes devoirs, auſſi eſtimable par la tendreſſe qu'elle eut pour lui, que par l'attachement qu'il eut pour elle, & des enfans qui firent ſa joie,

& qui feront un jour ſa gloire. Je vis enfin, comment meurt un Chrétien qui a bien vécu.

Que vous dirai-je, Meſſieurs, dans une cérémonie auſſi lugubre & auſſi édifiante que celle-ci? Je vous avertirai que le monde eſt une figure trompeuſe qui paſſe, & que vos richeſſes, vos plaiſirs, vos honneurs paſſent avec lui. Si la réputation & la vertu pouvoient diſpenſer d'une loi commune, l'illuſtre & la vertueuſe Julie vivroit encore avec ſon Epoux: Ce peu de terre que nous voyons dans cette Chapelle couvre ces grands noms & ces grands mérites. Quel tombeau renferma jamais de ſi précieuſes dépouilles? La mort a rejoint ce qu'elle avoit ſéparé. L'époux & l'épouſe ne ſont plus qu'une même cendre; & tandis que leurs ames teintes du ſang de Jeſus-Chriſt repoſent dans le ſein de la paix, j'oſe le préſumer ainſi de ſon infinie miſéricorde, leurs oſſemens humiliés dans la pouſſiere du ſépulchre, ſelon le langage de l'Ecriture, ſe réjouiſſent dans l'eſpérance de leur entiere réunion, & de leur réſurrection éternelle.

Exultabunt oſſa humiliata. Pſ. 50.

Offrez pourtant pour eux, Prêtres du Dieu vivant, vos vœux & vos ſacrifices; & vous, chaſtes épouſes de J. C., gardez religieuſement ce dépôt ſacré; arroſez-le des larmes de votre pénitence; attirez ſur lui quelques regards de l'Agneau ſans tache que vous ſuivez, quand il va s'immoler ſur tous ces Autels: afin qu'étant purifiés par cette divine oblation des reſtes des fragilités humaines, ils chantent dans le Ciel avec vous les miſéricordes éternelles.

Fin des Oraiſons Funebres de Fléchier.

PERMISSION

PERMISSION SIMPLE.

FRANÇOIS-CLAUDE-MICHEL-BENOIST LE CAMUS DE NÉVILLE, Chevalier, Conſeiller du Roi en tous ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Directeur général de la Librairie & Imprimerie.

VU l'Article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, *portant Réglement pour la durée des Priviléges en Librairie*, en vertu des pouvoirs à nous donnés par ledit Arrêt: Nous permettons au Sieur PIERRE MACHUEL, Libraire à Rouen, de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre : *Les Oraiſons Funebres de Fléchier & Boſſuet*, laquelle édition ſera tirée à douze cents exemplaires, en un volume, format in-12, & ſera fini dans le délai de deux mois; à la charge par ledit Sieur Machuel d'avertir l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Rouen, du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'Article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 Août 1777, *portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales*; de faire ladite édition abſolument conforme à celle de , d'en remettre un Exemplaire pour la Bibliotheque du Roi, aux

mains des Officiers de la Chambre syndicale de Rouen ; d'imprimer la présente Permission à la fin du Livre, & de la faire enregistrer dans deux mois pour tout délai, sur les Registres de ladite Chambre Syndicale de Rouen, le tout à peine de nullité.

Donné à Paris, le 17 Novembre 1779.

NÉVILLE.

Par M. le Directeur général,
DEMANCY, Secrétaire-Général.

Registré sur le Régistre I. de la Chambre Syndicale des Libraires-Imprimeurs de Rouen, N°. 47, *fol.* 9, *conformément à l'Arrêt du Conseil du* 30 *Août* 1777. *A Rouen, ce premier Décembre* 1779.

LAURENT DUMESNIL, *Syndic.*